



HAL
open science

La motivation du signe en question : approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole

Stéphane Pagès

► **To cite this version:**

Stéphane Pagès. La motivation du signe en question : approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole. Lambert-Lucas. 2015. hal-03518162

HAL Id: hal-03518162

<https://amu.hal.science/hal-03518162>

Submitted on 14 Sep 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sommaire

La motivation du signe en question :
approche cognématique du (sub)morphème en [a]
dans la langue espagnole

Introduction

I) Le morphème grammatical [a] de l'espagnol en tant que relateur et formant constitutif

1.1. Du modèle géométrique traditionnel de [a] à l'encodage [dissociation], [éloignement]

1.2. Approche en « champs référentiels »

1.2.1. Domaine spatial

1.2.2. Domaine temporel

- la construction « al + infinitif »

- Analyse morpho-syntaxique, articulatoire et cognématique de la construction « al + infinitif »

- « al + infinitif » : une valeur temporelle de simultanéité ?

1.2.3. Domaine notionnel

- le passage d'un état à un autre et le mouvement au figuré

- la caractérisation du nom et les compléments circonstanciels

- « ¡A comer! », l'expression de l'injonction /« a + infinitif » et l'expression de la condition

1.3. Le formant préfixal a-

- le **a⁻¹** d'origine latine (du lat. *ad-*)

- le **a⁻²** d'origine grecque (du gr. *ᾰ*, priv.)

- le *a-* préfixal vs encodage [dissociation], [éloignement]

Conclusion

II) Le morphème grammatical [a] dans la syntaxe de l'objet

2.1. Etat de la question

2.1.1. Aux origines de la notion de « transitivité »

2.1.2. Les différentes théories

Conclusion : l'autonomie de l'objet signalée par [a]

2.2. La langue espagnole : une double syntaxe de l'objet

2.2.1. Approche normative

2.2.2. Approche chrono-syntaxique de la dissociation ou non-dissociation de la relation [opération – site] : deux conceptualisations différentes de la relation « verbe-objet »

2.3. a : une valeur dissociative et distinctive dans la syntaxe de l'objet

2.3.1. Le rôle fonctionnel de [a] dans la dissociation syntaxique verbe – objet : l'autonomie en question

2.3.2. [a] : un opérateur de révocation

Conclusion

III) Le (sub)morphème en [a] au sein du fonctionnement du genre, de l'adverbe, de la deixis et du verbe

3.1. Le morphème en [a] au sein du fonctionnement générique

3.1.1. Les propriétés de [a] dans le marquage différentiel au niveau dimensionnel (le -a dimensionnel)

3.1.2. Le morphème en [a] et le « femenino de indeterminación »

- Problématique
- Etat des lieux critique et analyse

3.2. Le submorphème en [a] au sein du fonctionnement adverbial et de la deixis

3.2.1. Le submorphème en [a] comme morphème adverbial

3.2.2 Le submorphème en [a] comme cognème de [mise à distance] dans le système des déictiques

- l'analyse d'Amélie Piel, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique* (2004)
- le cas d'emploi de l'espagnol latino-américain

3.3. Le submorphème en [a] au sein du sous-système verbal

3.3.1. Les analyses de Gilles Luquet

3.3.2. Approche cognématique de l'opposition sémantique *ser* / *estar* : exemple d'application

Conclusion ouverte : questionnement et prolongement roman

Conclusion générale

Bibliographie

Index des noms propres cités

Table des matières

Introduction

« Nous n'avons plus à nous demander si le signe est non arbitraire, mais comment il est analogique ; interrogation qui ouvre tout un champ de recherche à la neurolinguistique de demain. » (Toussaint 1981 : 271)

« Il n'y a pas abus de faire intervenir l'analogie. L'abus est de faire intervenir seule la phonétique. » [28-III-57] (Guillaume 1982 : 169, n. 4)

« [...] c'est tout le corps qui répond par sa posture mais aussi par ses réactions internes ou, plus spécifiquement, articulatoires, à la tension du marché. Le langage est une technique du corps et la compétence proprement linguistique, et tout spécialement phonologique, est une dimension de l'hexis corporelle où s'expriment tout le rapport du monde social et tout le rapport socialement instruit du monde. » (Bourdieu 1982 : 89-90)

Le signe est-il motivé ?

C'est là une question qui fait débat depuis toujours. Elle traverse en effet toute l'histoire de la linguistique et agite les philosophes grecs dès l'Antiquité, entre partisans conventionnalistes et naturalistes, une controverse dont se fait l'écho *Cratyle*, de Platon d'Athènes. Pour autant, le sujet est-il épuisé et la question résolue ? Loin s'en faut, à en juger par les études, colloques et articles qu'un tel questionnement continue de susciter aujourd'hui.

Or, ce travail portera précisément sur la question de la motivation du signe. Il ne s'agit pas de poser la problématique de la motivation en général, à l'échelle de la syntaxe de l'énoncé, de l'emploi d'un mot ou de la formation d'un mot – cas de la motivation indirecte au second degré¹ –, mais de la structure profonde du signe lui-même, c'est-à-dire de la motivation directe au premier degré, et donc de la charpente phonique du langage.

Le point de départ de cette réflexion a été un article de Gilles Luquet (« De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol »), présenté lors du colloque de Libero² à Rennes en 2008 (2010 : 73-85), où, à l'appui de la théorie des *cognèmes* élaborée par Didier Bottineau, il a tenté de démontrer la motivation de certains submorphèmes grammaticaux de l'espagnol³.

De quoi s'agit-il ?

Sur les brisées de Maurice Toussaint qui s'est appuyé sur des unités en théorie dépourvues de sens, les phonèmes, pour démontrer à partir d'observations phonéto-acoustiques de la structure du signifiant, que se dégage une certaine analogie entre signifiant et signifié et donc une motivation du signe⁴, Didier Bottineau – linguiste angliciste appartenant à la linguistique cognitive –, a cherché à approfondir ces dernières années cette

1. On trouve en effet le terme *motivation* – ou celui connexe d'*iconicité* – employé en syntaxe, en sémantique de même qu'en morphologie. On parle ainsi parfois de *motivation morphologique* quand on peut identifier des processus de construction ou réduction de formes, notamment à travers les affixes (par exemple, *ventana*, *ventanilla*...); on parle ensuite de *motivation syntaxique* quand l'organisation du discours peut être mise en rapport, du fait d'une similarité apparente, avec l'organisation de son objet (par exemple, la citation *Veni, vidi, vici*); on parle enfin de *motivation sémantique* quand interviennent des processus métasémiques dans l'emploi d'un mot au figuré par rapport à un emploi dit propre, emplois fédérés autour d'un signifié de puissance (c'est ce qui fait dire à Gérard Genette, sans doute abusivement, que tout mot employé au sens figuré est nécessairement motivé : « [...] contrairement au terme *propre* ou littéral, qui est normalement arbitraire, le terme figuré est essentiellement motivé, et motivé en deux sens : d'abord et tout simplement, parce qu'il est choisi [...] au lieu d'être imposé par la langue ; ensuite parce que la substitution de terme procède toujours d'un certain rapport entre les deux signifiés [...]. » (Genette 1969 : 148) Bref, si l'on résume, la notion même de motivation se trouve associée à celle de transparence de l'énoncé, du mot ou de son emploi, et, plus fondamentalement, au mécanisme de l'analogie dans la mesure où, sur le plan morphologique, tel mot est considéré comme *transparent* car analogique du mot avec lequel il est créé (*ventanilla* par analogie à *ventana*...); sur le plan syntaxique, tel énoncé est dit motivé au sens où l'ordre des constituants suit et reproduit la chronologie des faits référés, tandis que l'usage d'un mot peut être regardé comme motivé quand il s'emploie par extension, c'est-à-dire par analogie avec son emploi propre dit *premier*. Cela étant, si l'analogie semble donc au cœur de la motivation, on peut observer entre ces exemples une différence significative qui pose un problème de fond. C'est que si la motivation syntaxique est *démotivable* et donc facultative – ce n'est pas en effet une nécessité de la construction de l'énoncé puisque je puis dire *Vici, vidi, veni* – en revanche, les autres formes de motivation (morphologique et sémantique) sont plutôt une donnée de langue, le plus souvent d'ailleurs entérinée par les dictionnaires. Or, le débat traditionnel sur la motivation et l'arbitraire porte précisément sur les conditions de permanence d'un phénomène, et donc sur le fait de savoir si nous sommes en présence d'un paramètre essentiel et inhérent au langage et, en l'occurrence, inhérent au signe. Sur la question de la motivation du signe, on pourra lire avec profit l'essai très suggestif de Philippe Monneret, *Essais de linguistique analogique* (2004).

2. Association française de Linguistique Ibéro-Romane.

3. Le terme d'iconicité présent dans le titre laisse place à celui de motivation au cours de l'analyse. C'est donc bien de motivation qu'il s'agit.

4. Le principe de départ est que toutes nos images mentales découlent de représentations issues de nos sens, et que l'expérience sensorielle est donc un pilier incontournable dans la connaissance de toute chose. Une telle approche rejoint le concept d'*embodiment*, issu de la psychologie cognitive, qui met en avant l'importance de la corporéité en cognition.

approche pour défendre une optique légèrement différente qui s'appuie sur l'arrière-plan cognitif.

Précisons d'emblée que si la théorie de D. Bottineau n'a cessé d'évoluer au cours des dix dernières années – en témoigne le passage d'« idéophone », « psychophone », « cognophone » à « submorphème » puis « cognème » tandis qu'il parle aujourd'hui de la « théorie de l'énaction »⁵ –, voici comment il la défendait au début des années 2000, positionnement qui a fondé l'analyse de G. Luquet ainsi que la mienne pour cette étude.

Prenant ainsi quelque peu ses distances par rapport à la conception de Maurice Toussaint, résolument mimologique du langage, fondée sur les propriétés articulatoires des phonèmes, Didier Bottineau s'est employé à défendre l'existence de *cognèmes* qu'il définit comme « le plus petit neuro-transmetteur phonique identifié à ce jour » (2003 : 225)⁶. En d'autres termes, à un support phonémique serait associés une instruction cognitive basique ou « processus cognitif élémentaire » (2010 : 11) liés à une « expérience intériorisée de la phonation » (*ibid.*). Selon l'image de D. Bottineau, le cognème serait une sorte de « logiciel psychique » doté d'un encodage au niveau du cerveau, encodage possédant un fort rendement explicatif par rapport à un très grand nombre d'emplois en discours. Une précision s'impose toutefois. La cognématique ne conçoit pas le phonème en termes psychologiques, comme cela a pu être le cas chez J. Baudoin de Courtenay, par exemple, qui voyait à travers le phonème un *équivalent psychique* auquel correspondaient des représentations acoustiques et motrices. Dans le cas du phonème, comme l'a clairement montré N. S. Troubetzkoy⁷, rien ne permet en effet de considérer que certaines de ces représentations soient *conscientes* et d'autres *inconscientes*, position partagée par D. Bottineau qui, avant de définir le cognème comme « logiciel psychique », regarde le phonème comme simple stimulus cognitif susceptible d'enclencher un encodage psychique lié à ses caractéristiques articulatoires ainsi qu'à ses propriétés auditives de la perception par une sorte d'effet retour.

C'est ainsi par exemple que, selon lui, en vertu de cette corrélation entre processus vocal et cognitif, l'instruction phonatoire qu'il convient d'associer au phonème vocalique /a/ serait un encodage de type « accroître le degré d'aperture » (2003 : 222)⁸, instruction phonatoire à laquelle correspondrait, sur le plan psychique, l'instruction cognématique de type [dissociation], [éloignement] et, concrètement, « disjoindre des notions préalablement conjointes » (2010 : 222)⁹.

De son côté, par rapport à sa théorie des modes – *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento* (2004) –, G. Luquet a montré la pertinence de cette approche, notamment à travers le formant vocalique [a] que l'on trouve de manière récurrente, et en position stratégique de désinence, dans les formes dites *inactualisantes* qui construisent précisément la représentation d'une mise à distance du procès

5. Voir Bottineau (2010), (2011) et (2013).

6. Chez D. Bottineau, le cognème n'a pas de transcription spécifique mais possède généralement la même que celle du phonème, à savoir des crochets. Il le transcrit également parfois entre guillemets sous la forme de chevrons.

7. « Toutes ces expressions psychologiques ne sont pas appropriées à la nature du phonème et doivent par conséquent être écartées. [...] Il faut éviter de recourir à la psychologie pour définir le phonème : en effet, le phonème est une notion linguistique et non pas psychologique. » (1970 : 42)

8. On peut lire également dans « [...] le contraste *i/a* souligne [en anglais] l'opposition proximal / distal dans les couples *this, that, which / what*, les variations *swim / swam* [...] ». Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture de phénomènes. Un schème vocalique *u / i / a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation [...]. » (Bottineau 2010 : 11-12).

9. Une hypothèse, sur la relation entre les notions exprimées et la nature physique des sons, qu'avait déjà formulée Platon, notamment concernant l'opposition *i/a*, comme le rappelle Pierre Guiraud à propos du débat sur l'arbitraire du signe, dans un chapitre consacré aux *structures onomatopéiques* :

« Aujourd'hui, les psychologues s'appuyant sur des enquêtes et des tests verbaux confirment les hypothèses de Platon qui voyait dans l'*i* l'expression de la petitesse, en face de *a* désignant l'étendue. » (Guiraud 1967 : 65)

verbal par rapport à l'univers d'actualité du locuteur, à la différence des formes dites *actualisantes* où le formant [a] ne présente pas le même principe de récurrence. G. Luquet observe en effet que :

[...] le formant /a/ est exploité dans la construction sémiologique de trois des six représentations inactualisantes du verbe espagnol : *cantara, comiera/viviera* ; *cantaba, comía/vivía* ; *cantaría, comería, viviría*. Il y est associé dans tous les cas à un événement qu'un sujet parlant se représente en prenant plus ou moins de recul par rapport à son univers d'actualité, un événement qu'il se représente en le plaçant à une distance plus ou moins grande de cet univers. (2010 : 79)¹⁰

Or, au vu de ces travaux, si l'on adopte un raisonnement hypothético-déductif, on peut ainsi considérer que si tel phonème vocalique entre en corrélation avec telle instruction cognématique, le même encodage psychique doit pouvoir se retrouver à travers d'autres faits de langue faisant intervenir le même élément. Et ce, au nom du principe simple que la même cause produit le même effet, et que d'un événement, on ne peut affirmer que deux choses : soit il se produit, soit il ne se produit pas¹¹. En conséquence, si l'on est véritablement en présence d'un mécanisme de langue prégnant en espagnol¹², alors on est autorisé à penser qu'il s'agit sans doute d'un phénomène non discret, c'est-à-dire continu.

C'est pourquoi, en vue de vérifier le caractère falsifiable ou infalsifiable de cette théorie – toute théorie visant à s'appliquer dans la continuité –, il s'agit d'explorer cette hypothèse. Nous nous proposons donc d'analyser les principaux morphèmes et submorphèmes grammaticaux en [a] de l'espagnol dans une perspective inspirée des travaux de D. Bottineau. Concrètement, il s'agit d'étudier les différentes valeurs grammaticales du [a] en espagnol à travers ses réalisations discursives les plus remarquables : qu'il s'agisse de [a] comme simple relateur (première partie de ce travail), comme élément recteur dans la syntaxe de l'objet (seconde partie) ou encore du [a] en tant que formant vocalique des morphèmes grammaticaux de l'espagnol, notamment associé au féminin en espagnol, au verbe et à l'adverbe, sans oublier le système des déictiques (troisième partie). Pour l'essentiel, il s'agit d'essayer de porter un regard nouveau sur des faits de langue qui ont été jusqu'alors largement décrits et théorisés. Une invite que l'on trouve d'ailleurs dans la conclusion de l'étude majeure qui a été jusqu'alors consacrée à la préposition *a* espagnole, en l'occurrence, la thèse de Maria Jimenez, *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible* :

Cette étude traduit en effet *une* vue des choses, mais il serait bien surprenant que ce fût la seule possible, et en empruntant d'autres voies que la nôtre, l'on pourrait certainement élaborer d'autres descriptions de a qui rendraient compte, elles aussi, de tous les emplois étudiés ici. Les pistes, à vrai dire, ne manquent pas, et l'on trouvera dans les ouvrages de Guillaume, ou ailleurs, bon nombre d'éléments sur lesquels fonder de nouvelles hypothèses. (1996 : 232)¹³

10. Les formes verbales citées en exemple par G. Luquet pour les trois conjugaisons de l'espagnol correspondent respectivement et successivement à l'imparfait du subjonctif (*cantara*), à l'imparfait de l'indicatif (*cantaba*) et au conditionnel (*cantaría*).

11. C'est l'enseignement qui ressort de la lecture d'un ouvrage sur l'épistémologie scientifique, comme, par exemple, *La science et l'hypothèse* (1902) d'Henri Poincaré.

12. Même si D. Bottineau n'érige pas en effet le cognème au rang d'universel de langage ce qui peut se comprendre par le fait qu'un cognème est une empreinte psychique dont les contours se structurent au sein d'un système linguistique.

13. Souligné par l'auteur. Outre cette thèse, les références bibliographiques majeures sur le sujet sont constituées par l'étude de Bernard Pottier (*Systématique des éléments de relation (étude de morphosyntaxe structurale romane)* (1962), étude approfondie pour l'espagnol par celle de Michel Camprubi (*Questions de linguistique romane contrastive* (1999), sans oublier celle d'Antoine Resano, « Préposition et système » (1987). On mentionnera également la thèse de Eugeen Roegiest (*Les prépositions A et DE en espagnol contemporain* (1980), de même que celle de Rania Talbi, (*Le système des prépositions en espagnol contemporain*) (2001) et de María Luisa López, *Problemas y métodos en el análisis de preposiciones* (1970). Pour le français, l'article de

Ronald Lowe, intitulé « L'analyse des prépositions *à* et *de* dans le cadre d'une syntaxe opérative » (1996) est une analyse très suggestive du point de vue de la psychomécanique du langage, de même que celle de l'ouvrage de Jean Cervoni, *La préposition (étude sémantique et pragmatique)* (1991), qui tente de dépasser et d'élargir le modèle guillaumien. Enfin, dans son article « A propos des prépositions de lieu en français » (1969), Nicolas Ruwet accorde une place particulière à la préposition *à*. Seulement, cette étude défend la notion de *préposition vide* mais fait dans le même temps de *à* un « simple marqueur de subordination » ce qui, d'une part, nous apparaît contradictoire et d'autre part ne correspond pas à l'optique de notre approche. Dans son ouvrage cité plus haut, J. Cervoni considère d'ailleurs que « les arguments décisifs [de N. Ruwet] en faveur de cette hypothèse font défaut. » (1991 : 135)

**I) Le morphème grammatical [a]
de l'espagnol en tant que relateur et
formant constitutif**

1) Le morphème grammatical [a] de l'espagnol en tant que relateur et formant constitutif

1.1. Du modèle géométrique traditionnel de [a] à l'encodage [dissociation], [éloignement]

Tout relateur évoque un modèle géométrique idéalisé¹⁴. Or, la représentation graphique de la préposition *a* est généralement un segment de droite horizontal (ou une flèche), orientée de gauche à droite, avec un autre segment de droite vertical, perpendiculaire, situé à l'extrémité de cette droite ou de cette flèche. La position de ce segment par rapport à la flèche horizontale peut varier : soit il est attenant (M. Camprubi), soit il est légèrement détaché (Bernard Pottier, María Luisa López).

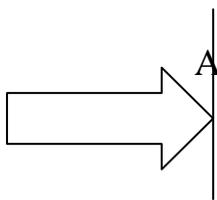


fig. 1

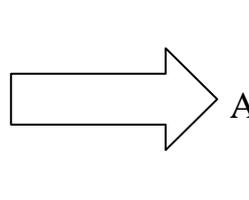


fig. 2

Plusieurs enseignements peuvent être tirés de ces schémas traditionnels ainsi que de la variante, apparemment minimale, que constitue le segment de droite vertical.

Tout d'abord, la flèche orientée de gauche à droite, identique à celle symbolisant le temps, est destinée à représenter le cinétisme que l'on attribue d'ordinaire à ce relateur, pourvu d'une valeur directionnelle. La tension propre généralement accordée à cette préposition est en effet celle d'un mouvement d'approche en direction de ou vers quelque chose¹⁵. Quant à la position de contiguïté (fig. 1) ou de non-contiguïté (fig. 2) du segment de droite vertical perpendiculaire à la flèche, nous pensons qu'il s'agit là de deux représentations qui illustrent les deux cas extrêmes de réalisation ou effectuation du signifié de [a] dans la mesure où, on le sait, avec ce relateur, il peut y avoir atteinte ou non de la limite (*i.e.* un principe de coïncidence ou de non-coïncidence avec la limite).

Les simples représentations graphiques du relateur *a*, telles qu'elles sont traditionnellement conçues, permettent donc de mettre en évidence deux éléments : d'une part, une tension, le cinétisme – symbolisé par le segment de droite horizontal –, et par ailleurs, une limite et un seuil – représentés par le segment de droite vertical. Et la représentation dissociée entre droite horizontale et droite verticale (fig. 2) ne serait donc qu'une façon de figurer plus explicitement les deux composants intrinsèques de *a* : cinétisme et limite.

Si l'on confronte maintenant ces représentations du représenté traditionnel de *a* à l'encodage cognématique de type [dissociation], [éloignement], qui serait associé à ce morphème selon D. Bottineau, plusieurs observations s'imposent. Dans ces schématisations, le

14. Voir sur ce point l'étude citée plus haut de B. Pottier (*Systématique des éléments de relation (étude de morphosyntaxe romane)*), ainsi que celle d'Annette Herskovits, *Language and Spatial Cognition* (1986).

15. On peut mettre en relation cette tension prospective avec le caractère proclitique de *a*. En effet, du fait de son caractère atone, la borne prosodique est située à sa droite et fait tomber l'accent sur l'unité qui représente le terme de l'impulsion. Cette absence d'autonomie syntaxique, liée à son caractère atone, présuppose et implique donc nécessairement un après et une forme d'ultériorité ; un au-delà correspondant à une limite accentuelle qui peut également constituer une limite conceptuelle/sémantique au sein de la construction de l'énoncé.

segment de droite perpendiculaire à la flèche horizontale peut s'apparenter tout d'abord à une limite de dissociation ¹⁶. Il tient lieu de butée par rapport à la flèche horizontale orientée et marque comme un coup d'arrêt au cinétisme de la tension. Car qui dit limite dit ligne de démarcation et de partage qui sépare un espace d'un autre espace. Et si cette limite n'est pas incompatible avec la notion d'appartenance (c'est-à-dire de coïncidence), comme le signifie la représentation des deux segments de droite attenants (avec une zone d'intersection, cf. fig. 1), elle n'en reste pas moins corrélative d'un principe d'exclusion et de finitude spatiale. Dans son analyse de la préposition *a*, M. Camprubi parle d'ailleurs de *repère-limite* qui tient lieu de marqueur de frontière entre le plan de l'en deçà de la limite et celui de l'au-delà de la limite. Quant à B. Pottier, il précise également que « pour A le terme du mouvement est envisagé » (1962 : 338) ¹⁷, ce qui confirme que, outre le cinétisme associé à *a*, la notion de limite semble bien faire partie de son représenté. Dans ces conditions, selon la figuration géométrique traditionnelle, l'opération psychique de [dissociation] semble pouvoir trouver une représentation à travers le segment de droite vertical perpendiculaire qui fait comme office de ligne de partition et donc de limite de dissociation (entre deux espaces ou notions).

Néanmoins, à ce stade, on ne peut manquer de soulever une objection voire une réfutation : s'il est possible de concevoir pour *a* une tension d'éloignement à partir du cinétisme même et de l'inscription dans le temps signifiée par la flèche – l'éloignement étant dans la tension dynamique qui exclut tout statisme, c'est-à-dire dans la tension dissociative entre le point d'origine et le point de visée pris pour cible – ¹⁸, le même encodage pourrait également être en phase avec le relateur *de* qui déclare un mouvement, une tension d'éloignement, et qui est d'ailleurs traditionnellement associé aux sèmes /provenance/, /éloignement/. *a* et *de* sont d'ailleurs toujours représentés sous la forme de deux figurations symétriques et opposées au point qu'on peut donc, à bon droit, s'interroger sur la pertinence et la spécificité des traits démarcatifs jusqu'alors dégagés pour *a* (/cinétisme/, /limite/) ainsi que sur le cognème [éloignement].

En fait, que ces deux relateurs soient proches dans leur fonctionnement et leur signifié est une évidence. Maurice Molho parlait à leur égard de « différence sur fond de non-différence » et une telle ressemblance explique ainsi pourquoi l'alternance *a/de* engendre parfois des écarts sémantiques quasi nuls : *Llevaba una camisa a rayas/Llevaba una camisa de rayas ; A haberlo sabido, se lo hubiera dicho/ De haberlo sabido, se lo hubiera dicho ; Llegué a prisa y corriendo/Llegué de prisa y corriendo* ¹⁹. Une proximité qui ne doit pas cependant conduire à les confondre car la différence tient dans la manière d'envisager le mouvement lui-même. Maria Jimenez résout le problème en considérant ces deux relateurs comme isomères, c'est-à-dire, dotés de configurations identiques mais inversées ou distribuées autrement (d'où leur représentation en pendant). Et, s'appuyant sur la terminologie de Jean-Claude Chevalier, elle arrive à la conclusion que si *a* et *de* ont une composition semblable, ils impliquent un ordre distinct dans la relation d'incidence entre le poste *désigné* et celui

16. On parle de « limite de dissociation » dans l'analyse des composés minéraux, notamment pour désigner le moment de transition d'une molécule.

17. On peut lire également ailleurs chez B. Pottier : « A représente un mouvement vers une limite, et peut exprimer le terme (ou coïncidence avec cette limite - terme B). » (1972 : 209) De son côté, J. Schmidely a tenté de définir le type de mouvement qu'exprime *a* par rapport à celui qu'exprime un autre relateur, *en*, et il arrive à la conclusion que : « A annonce un terme-point, EN un terme-zone ; A tend vers une limite simple qu'il peut atteindre ; EN franchit le seuil d'une limite double et, s'il n'y a plus de mouvement, situe à l'intérieur de cette limite double. », « A = EN ? ; DE = A + EN ? » (1968 : 110)

18. Le cognème [éloignement] peut sembler par ailleurs contraire au mouvement d'approche que dit le relateur *a*. En fait, tout est question de point de vue par rapport au cinétisme, le mouvement d'approche étant conçu par rapport au point de visée et le mouvement d'éloignement par rapport au point de départ. Enfin, il ne faut pas oublier la base articulatoire du cognème : or, l'accroissement du degré d'aperture est valable seulement pour /a/, par rapport au relateur *de*, composé d'une occlusive dentale et d'une voyelle palatale.

19. Exemples empruntés à Maria Jimenez de même que la citation prêtée à M. Molho. (Jimenez 2008 : 221)

d'*assigné* : « [...] la préposition *de* porte la même relation incidentielle que la préposition *a* et ne se distingue de celle-ci que par le poste qu'elle affecte [...]. » (*Ibid.*, 223. En d'autres termes, *de* saisit l'information qui lui est postposée et affecterait le poste *assigné* contrairement à *a* qui affecterait le poste *désigné*. Avec ces deux prépositions, on serait donc en présence de deux mécanismes inversés. Une approche que semble confirmer autrement B. Pottier où l'on voit qu'à partir d'un point de visée (nommé **V** cf. schémas Pottier 1962 : 337-338), *de* décrit une tension plutôt géocentrée, soit une visée associative, alors qu'avec *a*, c'est le terme du mouvement qui est envisagé avec une tension de décentrement, soit une tension dissociative, vers l'extérieur (avec toutefois toujours une tension de non-franchissement d'une limite) faisant ainsi clairement apparaître les notions de /cinétisme/, /limite/ et d'éloignement/. C'est-à-dire que, pour prendre une autre image afin d'expliciter la différence des deux relateurs et ainsi mieux faire affleurer pour *a*, les *logiciels psychiques* [dissociation], [éloignement], on pourrait dire que l'image que construit la préposition *a* s'apparente, *mutatis mutandis* et abstraction faite de l'absence du mouvement de rotation, à une force centrifuge, avec une logique de non-franchissement d'une limite, là où le relateur *de* décrirait plutôt une tension inverse, centripète.

Enfin, si la flèche du temps intervient dans la figuration de ces deux prépositions, c'est qu'elles sont associées à un cinétisme, en l'occurrence, un cinétisme de tension contraire si l'on accepte de les regarder comme isomères. Ainsi, eu égard à sa tension prospective et transposé à un autre niveau, *a* serait un élément de relation plutôt porteur d'ultériorité, disant un *après* (soit une tension vers du non-acquis), la limite étant conçue comme une cible à atteindre – ce qui implique plutôt une visée aspectuelle d'inaccompli –, tandis que *de* serait un autre élément de relation davantage porteur d'antériorité, disant un *avant*, impliquant ainsi de l'acquis et construisant donc plutôt une visée d'accompli.

Au résultat, la confrontation de la description de la représentation traditionnelle du relateur *a* avec les cognèmes type [dissociation], [éloignement] semble permettre d'établir des éléments de convergence, ou du moins, de compatibilité : au cœur même du représenté de *a*, il y aurait une tension – où peut se déployer une relation incidentielle – caractérisée par une limite de dissociation.

Mais au-delà de cette première approche comparative basée sur la représentation traditionnelle, il reste désormais à voir si l'encodage en question résiste à l'analyse de *a* en tant que relateur, c'est-à-dire à travers les différents faits de discours où il apparaît.

1.2. Approche en « champs référentiels »

Sans entrer dans le débat sur le postulat localiste que sous-tendraient les prépositions – postulat sans fondement scientifique selon G. Guillaume, G. Moignet et B. Pottier –, ni dans celui de la critique de la notion de « sème », notre analyse suivra la division, devenue traditionnelle, proposée par B. Pottier en « champs référentiels » : à savoir l'espace, le temps et le domaine notionnel. Et sans prétendre à l'exhaustivité, eu égard à la diversité des emplois, notre approche présuppose l'existence d'un contenu sémique inchangé, soit un *invariant sémantique*, à l'instar des invariants linguistiques qui ont occupé l'essentiel des recherches de Roman Jakobson²⁰.

Naturellement, face à cette approche résolument sémantique – dans le droit fil de celle de B. Pottier –, une précision méthodologique s'impose : ne s'égare-t-on pas par rapport à l'objectif initial ?

20. On trouve la référence à cette notion d'*invariant* dans l'ouvrage de Linda Mc Kissack Beale, *Lexical Analysis of the Preposition in Spanish: Semantics and Perception* (1979).

Un sème en effet n'est pas un cognème ; chacun représente même deux plans différents ²¹. Le premier est un trait minimal qui se rapporte au plan sémantique tandis que le second correspond à une empreinte qui se rapporte au plan psychique. Bref, il s'agit bien de deux unités distinctes. Néanmoins, dans la mesure où le signe est le déclencheur d'opérations diverses (aussi bien chez l'émetteur que chez le récepteur), on peut supposer que sèmes et cognèmes ne sont pas sans apparentement dès lors qu'ils se rapportent au même élément (et que donc ils s'additionnent sans s'exclure). Si l'on considère en effet qu'un cognème est fondé à partir d'une base articulatoire, c'est qu'on établit un lien et un principe de continuité entre le plan phonétique et le plan psychique. Car, on l'a vu, d'un événement, on ne peut dire que deux choses : soit qu'il se produit, soit qu'il ne se produit pas. De plus, selon D. Bottineau, « Au stade actuel de l'investigation exploratoire, il semble qu'un cognème lie toujours deux pôles de même nature, ou plus exactement du même niveau de construction en syntaxe génétique. » (2002 : 11) Or, si le plan sémantique et cognématique sont certes deux plans de niveau et de nature différents, on peut néanmoins à priori supposer trouver une trace de l'opération psychique dans le sème correspondant et inversement, c'est-à-dire une convergence entre un niveau cognitif et un niveau pré- ou supra conceptuel. Puisque si le morphème [a] est associé à telle instruction cognitive sur le plan psychique, tout laisse à penser que l'on doit en théorie pouvoir (re)trouver une instruction du même type, ou à tout le moins proche, sur le plan sémantique. D'ailleurs, dans son approche cognématique, D. Bottineau a bien recours à la notion d'*invariant sémantique* :

Dans les mots grammaticaux de la langue anglaise, le phonème /m/ [...] n'est pas sémantiquement neutre : il renvoie à un opérateur cognitif, le *cognème*, un invariant sémantique qui ne relève pas de la dénotation référentielle ni de la connotation impressive ou phonosymbolique, mais d'une opération mentale. ²² (2001 : 1)

Bref, la méthode reste donc la même : à travers les notions et les représentations associées à [a], il s'agit de les confronter au cognème en question en vue d'évaluer la pertinence de la théorie de D. Bottineau et, par là, l'existence d'une possible motivation du signe (quitte à nuancer et affiner peut-être quelque peu, finalement, les instructions du cognème en question formulées et définies par D. Bottineau).

1.2.1. Domaine spatial

L'analyse de la figuration traditionnelle du relateur *a* a permis, on l'a vu, de dégager la notion de limite, compatible avec l'instruction psychique [dissociation], le principe d'une limite étant de partager, c'est-à-dire, de dissocier deux plans – la différence par rapport à *de* étant la nature même de cette tension, excentrique dans le cas de *a* et plutôt à représentation géocentrée dans le cas de *de*.

Or, au cours de son analyse des relateurs *a/en* d'un point de vue spatial, on peut observer que, dans la synthèse qu'il propose, M. Camprubi n'accorde justement pas pour *a* de préséance au trait distinctif /déplacement/, comme c'est pourtant presque toujours le cas des grammaires traditionnelles.

21. Pour clarifier la réflexion : il ne s'agit pas de considérer le trait /limite/ comme un cognème, le trait en question n'étant pas une instruction psychique. Il s'agit de voir s'il est pertinent par rapport aux instructions cognitives proposées par D. Bottineau.

22. En fait, D. Bottineau hiérarchise les deux unités et fait du cognème, on l'a vu, *le plus petit neuro-transmetteur connu*. Par rapport à notre approche, la notion de sème n'est donc pas incompatible ; elle situe tout simplement l'analyse à un autre niveau.

En effet, à en juger par sa conclusion concernant les relateurs *a* et *en* :

Conclusion : résumé des combinaisons et variantes

1./déplacement/ -a- /limite/

2./statisme/ -a- /limite/

(**a=atteinte** d'une limite après déplacement, ou variante : **position, à l'extrême, de contiguïté** avec la limite, autrement dit, **non-intériorité**).

3./statisme/ -en- /limite double/

/introduction/ -en- /limite double/

(en = **intériorité**).²³ (2001 : 87)

le trait pertinent récurrent à l'ensemble des combinaisons et variantes étudiées pour le relateur *a* est celui de /limite/ (simple), et de /non-intériorité/. Le cinétisme quant à lui, avec les sèmes /mouvement/, /déplacement/ apparaît plutôt comme secondaire. C'est-à-dire que si la préposition *en* marque l'inclusion dans un plan avec une valeur d'intériorité, comme le schématise M. Camprubi²⁴, en revanche la préposition *a* construit plutôt la représentation de deux plans dissociés avec une limite qui tient lieu de repère axial (cf. schéma précédent), soit, une tension d'exclusion dans un plan pourvu d'une limite dissociative²⁵.

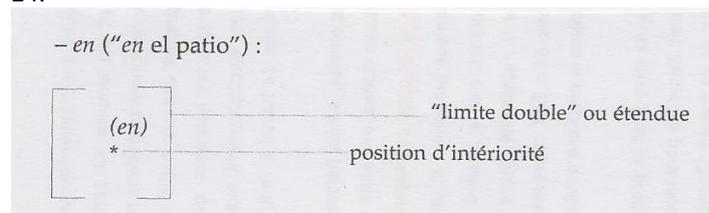
Une analyse et une conclusion qui amènent ainsi à reconsidérer quelque peu la représentation traditionnelle de la préposition *a* en accordant une attention particulière, voire une primauté, à la notion même de limite (le segment de droite vertical) par rapport à celle de mouvement (symbolisée par une droite horizontale). C'est-à-dire que si la préposition suppose une certaine représentation du temps, il s'agit en quelque sorte de repenser peut-être son représenté et notamment la distribution des éléments qui la composent. Ainsi, plutôt que de conceptualiser le relateur *a* comme une tension prospective, soit un mouvement d'approche en direction d'une limite non forcément atteinte, avec cet ordre de successivité – c'est-à-dire, mouvement *puis* limite, du fait de la linéarité attachée à la droite horizontale –, à la lumière des données de l'analyse de M. Camprubi et de l'approche cognématique de D. Bottineau, on peut peut-être nuancer (voire inverser) l'ordre des termes de la visée qu'elle sous-tend et considérer que la préposition *a* construirait plutôt et essentiellement la représentation d'une limite puis celle d'un mouvement, la notion de déplacement n'étant en fait qu'un trait secondaire voire absent dans certains emplois et certaines réalisations discursives de *a* (à l'instar des exemples suivants : *estoy a tu lado, me quedo a la puerta de la casa...*).

Soit, dans l'ordre de conceptualisation :

- schéma traditionnel : 1) : mouvement 2) : limite
- autre conceptualisation : 1) : limite 2) : mouvement

23. Nous soulignons. Le soulignement en gras est de l'auteur.

24.



(2001 : 81)

25. Une conception du relateur *a* qui coïncide d'ailleurs avec la description récente qu'en a proposée la *Nueva gramática de la lengua española (Manual)* : « La preposición *A* introduce complementos de DESTINO (*Voy a Murcia*), de TÉRMINO o LÍMITE (*No llega a final de mes; Sal al balcón*) [...]. » (2010 : 565)

Il convient toutefois d'évaluer la pertinence d'une telle approche ; pour ce faire, nous l'avons confrontée aux exemples que propose M. Camprubi ²⁶ pour les lire sous l'angle cognématique afin de voir si l'instruction mentale [dissociation], [éloignement] s'avère opérante.

Ainsi, dans « yo me quedo al sol » vs « se producen explosiones en el sol », l'opposition /non-intériorité/ vs /intériorité/ est nette car si le second énoncé propose une représentation inclusive de deux plans – les éruptions prennent naissance *dans* la couronne solaire qui les contient, dans une représentation de contenant à contenu –, le premier construit en revanche une visée clairement dissociative entre le plan du moi et celui du soleil (je ne saurais être *dans* le soleil et le relateur dit clairement l'opposition de deux plans spatiaux, celui du ciel et de la terre).

Comparons ensuite les énoncés suivants : « me quedo a la puerta de la casa », « tomamos el fresco a la puerta de la casa » et « me pondré en la puerta para impedir el paso ». L'absence de mouvement (/statisme/) est tout d'abord un élément commun à ces trois constructions. Par ailleurs, si les deux relateurs indiquent un seuil, l'image qu'ils suscitent n'est pas rigoureusement la même. *en* réalise ici le trait /intériorité/ et dit l'occupation d'une étendue spatiale certes réduite, le seuil de la porte, conçue en terme d'obstacle et pour faire obstacle, alors que le relateur *a*, dans les deux autres énoncés marque la limite entre deux espaces qui peuvent s'opposer selon les traits /fraîcheur/ vs /chaleur/ pour le second ou /intérieur/ vs /extérieur/ pour le premier, de la même manière que dans « la ventana da a la calle », où l'on retrouve la valeur directionnelle de la préposition mais surtout le trait /limite/ qui reste pertinent dans la mesure où le relateur dissocie deux espaces, l'un intérieur, l'autre extérieur.

Une analyse similaire peut être menée par rapport aux locutions faisant intervenir les points cardinaux comme « al norte de », « en el norte de », etc. où les deux relateurs peuvent alterner. A propos des énoncés « Francia está al norte de España »/« Bilbao está en el norte de España », M. Camprubi fait observer que dans « -al norte de... », le nom *norte* introduit par *a* représente la **limite nord** d'un territoire, c'est-à-dire d'une étendue et *a*, indique dès lors la position en **contiguïté** avec ladite limite » tandis que dans « -en el norte de... », « le nom *norte* représente cette fois une zone géographique, autrement dit une **étendue spatiale** et *en* indique l'**intériorité** dans les limites de cette étendue. » (2001 : 84) En réalité, la syntaxe avec *a*, en vue de situer géographiquement la France par rapport à l'Espagne, ne fait que dire une orientation directionnelle par rapport à une limite, là où *en* saisit plutôt une étendue, dans une forme de balayage de zone. Bref, le relateur *a* implique plutôt une limite de dissociation, dans une sorte de saisie spatiale plus resserrée, limite oblige, une limite n'ayant pas d'étendue. Selon le relateur employé, on peut donc observer un déplacement et une modification du point de vue. C'est patent à travers la double syntaxe possible « entrar en un cuarto » vs « entrar al cuarto » ²⁷, où, on le sait, si *en* opère le franchissement d'une limite et construit donc une perspective intériorisante, la syntaxe avec *a* insiste davantage sur le procès lui-même, avec une limite à atteindre. Avec *en*, le point de focus est l'espace de la pièce tandis qu'avec *a*, c'est plutôt sur le cinétisme même de l'événement qu'est mis l'accent. On retrouve ici, somme toute, les deux traits propres à *a* : /cinétisme/ et /limite/, avec toujours comme restriction le fait que le relateur *a* est porteur d'une tension qui reste en deçà d'une limite.

Par ailleurs, d'autres alternances possibles méritent que l'on s'y arrête. Il s'agit des constructions « esperar en la barra »/« esperar a la barra » ²⁸, « sentarse en la mesa »/« sentarse

26. Tous les exemples qui suivent sont empruntés à M. Camprubi. (2001 : 80-87)

27. « Entonces entraron al cuarto de José Arcadio Buendía, lo sacudieron con todas sus fuerzas, le gritaron al oído, le pusieron un espejo frente a las fosas nasales, pero no pudieron despertarlo. », Gabriel García Márquez, *Cien años de soledad*, Madrid, Cátedra, 1967, p. 224.

28. Pour cet exemple, voir l'analyse que propose M. Camprubi. (2001 : 83)

a la mesa ». Une saisie opérée sur le web à partir de ces quatre syntaxes donne le nombre d'occurrences suivantes : « esperar en la barra » : 188000, « esperar a la barra » : 557000, « sentarse en la mesa » : 1980000, « sentarse a la mesa » : 2200000 ²⁹.

Si ce relevé laisse apparaître un emploi majoritaire pour le relateur *a*, la différence n'est guère significative (notamment pour l'opposition *sentarse en/a la mesa*) et révèle plutôt la proximité de ces deux prépositions au point que la conceptualisation peut très vite effectuer un franchissement de la limite, avec, une fois encore, une visée intériorisante (*en*) ou bien non-intériorisante et dissociative (*a*) ³⁰.

Néanmoins, à partir des représentés qui sont les leurs, il convient d'essayer de mieux saisir, à travers ces constructions, l'emploi respectif de ces deux prépositions et de voir la représentation qu'elles emportent.

Ainsi, dans « esperar en la barra/el mostrador », dans la mesure où *en* est associé à une étendue spatiale intériorisante ³¹, ce relateur est ici compatible avec le référent conceptuel [BARRA] qui correspond à un objet pourvu d'une limite double s'étendant dans l'espace et faisant ainsi office d'espace contenant, donc intériorisant. Le dictionnaire de la R.A.E. définit d'ailleurs le mot « mostrador » comme « especie de mesa, *cerrada en su parte exterior*, que en los bares, cafeterías y otros establecimientos análogos se utiliza *para poner sobre ello* lo que piden los clientes » ³², définition qui confirme la représentation d'une étendue spatiale intériorisante et délimitée. Concernant la syntaxe avec *a*, on peut sans doute proposer la même analyse que celle avec les locutions faisant intervenir les points cardinaux. On peut ainsi considérer que le relateur *a* indique une position en contiguïté avec la limite. C'est-à-dire que saisi par *a*, l'objet [BARRA] est conceptualisé non plus comme une étendue, un réceptacle, mais comme une sorte de point repère, sans franchissement ni zone de partage. En effet, en plus de la limite (simple ou double de Pottier), M. Camprubi a introduit au cours de son analyse – dans le cas de *en* – la notion de point de repère (le point étant la réduction extrême de la surface) ³³. Notion que l'on peut aussi exploiter pour le relateur *a*. Pour ce qui est de l'alternance « sentarse en/a la mesa », le *Diccionario panhispánico de dudas* souligne tout d'abord que si la construction avec *en* est considérée comme une déviance par rapport à celle avec *a*, présentée comme normative et correcte ³⁴, elle n'en reste pas moins fréquente et acceptée ³⁵ – un jugement corroboré par le fait que la construction avec *a* est bien la seule à

29. Saisie effectuée le 14 septembre 2010 avec le moteur de recherche Google.

30. Le *Diccionario combinatorio práctico del español contemporáneo* (2006) donne indifféremment les deux prépositions pour « sentarse a/en la mesa » sans livrer de commentaire particulier sur ce point.

31. Une perspective intériorisante que peut favoriser peut-être le contact éventuel avec l'objet [comptoir] destiné à recevoir quelque chose (de la même manière que l'idée de contact avec un siège favorise l'emploi de *en* dans « sentarse en la mesa », voir *infra*) et ce, quelle que soit la perspective et la position du sujet par rapport à l'objet *comptoir* (c'est-à-dire, qu'il soit consommateur ou patron).

32. *Diccionario de la lengua española* (1992). Nous soulignons.

33. « hay remolinos en las pilas del puente » : ils font office de points de repère.

34. La construction « sentarse en la mesa » signifie en effet *stricto sensu* « tomar la mesa como asiento », comme le rappellent les manuels de bon usage qui lui préfèrent l'autre construction avec *a*.

35. « Aunque, en sentido recto, *sentarse en la mesa* significa *acomodarse encima de ella*, esta expresión funciona también como equivalente de *sentarse a la mesa*, locución fija que significa *sentarse frente a una mesa para comer, negociar, etc.*; así, son perfectamente correctos ejemplos como los siguientes: « *Andrés regresó a sentarse EN la mesa que compartíamos con los consuegros* » (Mastretta Vida [Méx. 1990]) ; « *De nuevo se volverán a sentar EN la mesa de negociaciones empresarios y trabajadores* » (País [Esp.] 31.8.77). Es más, cuando el sustantivo *mesa* lleva elementos especificativos lo normal es usar la preposición *en*: *Se sentó en la mesa del fondo y pidió el menú; Para desayunar me siento siempre en la mesa que está junto a la ventana, etc.* » *Diccionario panhispánico de dudas*, 1^{ère} édition, octobre 2005, extrait d'une consultation en ligne sur le site de la Real Academia Española (recherche effectuée le 14 septembre 2010).

La dernière remarque, selon laquelle, on emploierait plutôt la préposition *en* quand le substantif « mesa » fait l'objet d'une caractérisation – complément de nom pour le premier exemple et relative déterminative pour le second – est en fait à nuancer quelque peu. En effet, la saisie « sentarse en la mesa del

être répertoriée et entérinée par les dictionnaires, qu'il s'agisse de la R.A.E., du *Diccionario de uso del español* de María Moliner, du *Diccionario Salamanca de la lengua española*, ou encore du *Diccionario del español actual* de Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos. Derrière cette alternance et la recommandation au profit de *a* dans les manuels normatifs, on retrouve en fait la perspective intériorisante associée à *en* et non-intériorisante propre à *a*. En effet, dans la mesure où avec l'expression « *sentarse a la mesa* » (= « *ponerse a la mesa* »), il n'y a pas à priori de contact comme dans « *sentarse en la mesa* », en théorie, c'est logiquement le relateur *a* qui est préféré. Or, à la lumière de ces éléments, on peut déduire ou du moins supposer que la syntaxe avec le relateur *en* est en fait le résultat d'un mécanisme de déplacement, métonymique, qui instaure un point de tangence entre deux éléments : la table et l'objet proche, destiné à s'asseoir (et qui est associé au premier). On peut ainsi dire en espagnol littéralement « *sentarse en la mesa* » – alors qu'on ne s'assied pas *sur* la table – du fait d'une forme de transfert, d'assimilation par contiguïté. La construction avec *a* ne semble pas en revanche proposer la même représentation. Si l'on examine les définitions qu'en proposent les dictionnaires, on peut observer que l'emploi avec *a* introduit nettement une distance entre l'objet permettant de s'asseoir et le plan représenté par l'objet [TABLE]. C'est tout le sens et la portée de l'adverbe « *junto a* »³⁶ que l'on trouve dans les définitions. L'expression *sentarse a la mesa* est ainsi définie comme suit : « *Sentarse para comer junto a la mesa destinada al efecto* » (R.A.E.) ; « *Ocupar cada comensal su asiento para empezar a comer* » (María Moliner) ; « *Sentarse para comer junto a la mesa para ello* » (Salamanca) (nous soulignons) où l'on voit que les deux objets en jeu sont clairement dissociés et mis à distance dans la définition et la représentation qui en est donnée (table/chaise). Bref, si la saisie avec le relateur *en* semble plutôt inclusive, celle avec *a* se révèle davantage de nature dissociative et distanciée³⁷. Et si les deux prépositions sont en distribution complémentaire, à l'instar des autres variantes comme « *al norte de* » vs « *en el norte de* », « *estar en/a la sombra* », on peut supposer qu'une telle opposition /non-intériorité/ vs /intériorité/ exploitée en discours fait partie du système prépositionnel.

Enfin, par rapport à cette approche spatiale, il convient sans doute pour terminer de questionner une donnée constante de discours et donc, à ce titre, sans doute fort riche d'enseignement. Il s'agit de l'emploi systématique du relateur *a* dans certaines périphrases verbales atéliques d'un point de vue aspectuel comme : *ir a, empezar a, comenzar a, volver a, tornar a* + infinitif, où l'emploi de la préposition est sans variable aucune. De telles constructions, du fait de leur caractère figé, ne peuvent ainsi en théorie que nous dire quelque chose sur le fonctionnement et le signifié de *a*.

On peut tout d'abord s'interroger sur le statut même de ces périphrases verbales et sur le caractère figé de ces locutions verbales. C'est ce que fait, par exemple, Consuelo Herrera Caso, dans une étude qu'elle leur a consacrée (« L'inexistence des périphrases verbales du point de vue du signifié »), où elle leur dénie justement le statut de périphrase verbale : « Une question reste claire dans le titre de notre travail : nous affirmons que les périphrases verbales n'existent pas. » (2006 : 77) Elle considère qu'elles « [...] ne doivent pas être analysées comme un signe complexe et compact, mais comme de simples combinaisons de signes [...] ». » (*Ibid* : 88) Un tel positionnement radical a pour conséquence de postuler un signifié

fondo » donne neuf occurrences sur l'opérateur Google contre huit pour « *sentarse a la mesa del fondo* » (saisie effectuée le 14 septembre 2010). La différence n'est donc guère pertinente. Ce que l'on peut juste souligner c'est que l'étendue spatiale intériorisante associée à *en*, permet, sans doute plus que la limite – sans que toutefois cela reste impossible – le déploiement de la spécification et de la caractérisation.

36. Dans d'autres définitions (pour « *sentarse a la mesa* »), on trouve la locution « *frente a* » qui confirme la représentation distanciée : « *sentarse frente a una mesa para comer, negociar, etc.* »

37. Ainsi, par exemple, dans l'expression « *girar a la derecha* », le tour montre que la préposition *a* fait concevoir l'espace de manière bipartite par rapport à un axe médian au sens où c'est l'individu qui se perçoit avec une limite droite et une limite gauche.

invariant pour chacun des signes constitutifs de la périphrase, une position à laquelle nous adhérons car elle présuppose l'autonomie des unités composant les périphrases verbales ce qui est une voie d'accès au représenté de *a* d'autant que, à y regarder de plus près, il semble que l'on puisse trouver une trace des traits jusqu'alors dégagés et associés au relateur *a*.

Concernant la construction *ir a* (du type, *voy a París*), précisons tout d'abord que Maria Jimenez conclut sa section consacrée aux exemples du type « ¡A la verbena!, ¡A montar en los caballitos!...» (1996 : 195-227) en déclarant que « A, si l'on accepte l'analyse qui précède, peut en effet ne retenir que la charpente du verbe qu'elle présuppose, et ce potentiel là, qui *exponente* en quelque sorte l'idée de mouvement, l'unit inéluctablement au verbe *ir*. » (*Ibid* : 227)

En fait, le cinétisme est d'abord, syntaxiquement et sémantiquement déclaré par le verbe *ir*. C'est pourquoi, déclarer que *a* – comme le déclarent souvent certaines grammaires par rapport à ce genre d'exemples – dit le mouvement, consiste en fait à charger abusivement la préposition d'une valeur contextuelle. Car le verbe *ir* suffit à dire le mouvement (comme dans *¡Ya voy!*, renforcé par l'adverbe *ya*). En réalité, dans *voy a París*, *a* joue pleinement et simplement son rôle de relateur entre le verbe et le nom propre (complément de lieu). Il oriente le cinétisme et fixe un cadre et une limite au cinétisme exprimé par le verbe. Il en a les capacités. Et une telle construction (« *ir a* ») peut s'expliquer par la compatibilité entre le sémantisme de *ir* et l'un des traits que possède *a*, celui de /déplacement/ ; *a* s'inscrit donc dans la continuité du cinétisme exprimé par le verbe parce que son représenté le lui permet. Seulement, tout bien considéré, l'image mentale que suscite *a* semble conforter le fait que l'on puisse regarder la notion de limite – et par là l'instruction cognitive [dissociation] – comme fondatrice de celle de mouvement et de direction. Un mouvement sans limite ni orientation cesse en effet d'être un mouvement, si ce n'est, figurativement, une droite non orientée. C'est-à-dire que l'on ne peut conceptualiser un élément mobile, doté de cinétisme, sans concevoir, dans le même temps, une limite qui fonde cette trajectoire. Cela implique donc que dans *voy a París*, le rôle du relateur consiste bien à fixer un cadre directionnel, c'est-à-dire le terme de l'orientation et du cinétisme déclaré par le verbe. Bref, le rôle fonctionnel du relateur *a* consisterait davantage à actualiser une limite qu'à dire le mouvement et le cinétisme, préalablement exprimés par le verbe, syntaxiquement antéposé³⁸. Une lecture qui semble confirmer la pertinence du trait /limite simple/ propre à *a* et donc le cognème qui lui serait associé, celui de [dissociation], [mise à distance].

Quant aux autres périphrases verbales – *comenzar a*, *empezar a*, *volver a*, *tornar a* –, il apparaît que le rôle fonctionnel du relateur consiste à marquer un seuil tant pour les périphrases aspectuelles inchoatives (*comenzar a*, *empezar a*), où *a* indique le seuil de l'entrée dans un état, que pour celles d'aspect itératif (*volver a*, *tornar a*), où là, *a* dit la limite d'un cycle, d'une période par rapport à une action qui se répète.

De telles observations semblent ainsi conforter certaines vues énoncées plus haut qui tendaient à voir à travers le relateur *a* une perspective d'inaccompli, en comparaison de son symétrique opposé *de* qui lui construisait plutôt une visée d'accompli, comme l'expriment les périphrases aspectuelles de type terminatif : *terminar de*, *acabar de*, *dejar de*.

De cette première approche spatiale, il ressort donc qu'il semble possible de coupler les traits sémantiques et les cognèmes associés au morphème vocalique [a]. Soumis au verdict des faits de discours, on s'aperçoit que les traits sémantiques /non-intériorité/, /limite simple/

38. Ce que ne manque pas de souligner Consuelo Herrera Caso : « Cependant, dans un exemple comme *Vamos a ver*, la présence de la préposition *a* n'est pas nécessaire pour que l'infinitif réalise une fonction adjacente, mais du point de vue du signifié invariant de cet élément, sa contribution est déterminante pour conférer un caractère prospectif au signifié de mouvement de la forme verbale au temps présent *vamos* [...]. » (2006 : 86)

et les instructions psychiques [dissociation], [éloignement] ont des prolongements et peuvent avoir des points de convergence. La dissociation et l'éloignement se confondent en fait dans la limite. Si le relateur *a* engendre à l'esprit l'image d'un cinétisme, c'est la notion même de limite qui fonde en effet en réalité ce cinétisme (il n'est de mouvement sans point de repère). Partant, on peut, par abstraction, voir à travers *a* un moyen de signifier une altérité, c'est-à-dire une capacité à signifier l'existence d'un espace, d'un être, notionnellement autre, (d'un autre ordre)³⁹. Ainsi, dans la mesure où, manifestement, le propre de /a/ en tant que préposition est d'exclure la possibilité d'inclusion entre deux éléments (plans) mis en relation, et donc de construire la représentation d'une limite après déplacement – le propre de la représentation attachée à [a] en tant que relateur étant de ne pas prendre en considération l'au-delà de la limite –, on peut être amené à voir un rapport de congruence avec l'encodage proposé par D. Bottineau, /a/ étant attaché à une visée dissociative et de mise à distance⁴⁰. Car, rappelons-le pour terminer, qu'est ce qu'une limite ? Si ce n'est une « ligne qui *sépare* deux terrains ou territoires contigus » (Dictionnaire Le Robert)⁴¹. Et le parallèle avec l'encodage de type [dissociation] est encore plus net en physique où la notion de limite désigne la « valeur que ne peut ou ne doit dépasser un phénomène » (Lexilogos). C'est ainsi que l'on parle de « limite d'élasticité » d'un matériau ou encore de « limite de résistance », « de rupture ». *a* peut dès lors être assimilé à un point de rupture où [dissociation] et [limite] sont au cœur de son représenté⁴².

Reste désormais à franchir un cran supplémentaire dans l'analyse et l'abstraction : celui du temps.

1.2.2. Domaine temporel

Soit les faits de discours suivants :

« estamos en agosto » vs « estamos a 17 de febrero » ; « dos veces a la semana » ; « a los cuatro días », « a los pocos minutos » ; « firmará a la noche » ; « al instante » ; « a cada momento » ; « al día siguiente » ; « al cabo de », etc. *Llegó a las tres ; Se iba a dormir a la caída del sol ; estamos a mayo ; estábamos a jueves ; cuatro viajes al año, tres veces a la semana*⁴³.

Une première remarque s'impose. Si les traits /mouvement/, /déplacement/ se sont avérés parfois pertinents mais non suffisants au niveau de l'approche spatiale, il semble bien qu'il en soit de même du point de vue temporel. La séquence « a los cuatro días » exprime en

39. Un trait qui pourra peut-être se révéler opérant pour aborder la syntaxe de l'objet dans la mesure où, si *a* dit la /limite/, il peut ainsi être apte à dire une altérité au niveau de l'agentivité.

40. Une précision s'impose : il ne s'agit pas de confondre *distance* et *mise à distance*. La distance, dans le signifié de [a] n'ayant aucune pertinence. Lorsque je dis « estoy a la puerta », je peux être tout près ou à plusieurs mètres ; de même que la localisation « al norte de Madrid » peut impliquer soit une position proche ou à plusieurs kilomètres. Une clarification qui montre que c'est le critère de /limite/ et non celui de /distance/ qui est discriminant.

41. Nous soulignons. « Ligne qui circonscrit un espace, qui marque le début ou la fin d'une étendue. » ; « borne, point au-delà desquels ne peuvent aller ou s'étendre une action, une influence, un état, etc. », *Dictionnaire de la langue française* (1989)

42. Un trait corroboré par l'analyse des différents exemples proposés par M. Camprubi où l'on peut observer que c'est en effet le trait /non-intériorité/, donc de limite dissociative (associée à *a*), [vs celui de /intériorité/ (associé à *en*)], plutôt que celui de /déplacement/, qui semble permettre de rendre compte des emplois, qu'il s'agisse des cas les plus simples ou bien de ceux plus complexes où l'emploi de /a/ semble moins évident.

43. Les exemples en italique sont empruntés à la *Nueva gramática de la lengua española (Manual)* (2010 : § 29.4.3a, 565) et ceux entre guillemets à M. Camprubi. (2001 : 96)

effet plutôt un délai qui se conçoit, dans une représentation du temps, tel un espace temporel de quatre jours à partir d'un instant-repère (soit, sans un mouvement véritable). De même, dans « estamos a 17 de enero », on peut voir comme un décompte qui s'effectue à partir du premier jour du mois, décompte qui instaure bien un balayage et donc, un certain mouvement. Néanmoins, dans la représentation abstraite que constitue le temps par rapport à l'espace ⁴⁴, force est d'admettre que les traits /mouvement/, /déplacement/ semblent moins évidents voire absents de certaines constructions (*firmará a la noche, llegó a las tres, al instante...*). C'est pourquoi, il convient de voir si, confrontés aux faits de discours, le trait /limite simple/ dissociative ⁴⁵ résiste à l'analyse et s'avère plus pertinent.

Or, ce que l'on peut observer c'est que si le relateur *en* envisage un segment sur la ligne d'écoulement du temps (« estamos en agosto »), en revanche, le relateur *a*, du fait de son représenté et de l'instruction cognitive qui lui serait associée, institue une limite-repère, sans franchissement aucun de cette limite dissociative qui construit ainsi la saisie d'une limite marquant un avant et un après ⁴⁶. Une lecture que semblent confirmer les exemples cités plus haut où le relateur *a* pose une limite temporelle permettant de conceptualiser un instant *t*. En effet, qu'il s'agisse de « estamos a 17 de febrero », « firmará a la noche », « al instante », « a cada momento », « al día siguiente », *Llegó a las tres, Se iba a dormir a la caída del sol, estamos a mayo, estábamos a jueves*, etc., le rôle fonctionnel de *a* est de marquer un repère temporel et d'exprimer une coupe dans l'espace-temps. Ainsi, la construction « al día siguiente » n'envisage pas l'espace du jour suivant (qu'exprime « el día siguiente ») mais dit la limite du jour commençant (ou finissant, selon le point de vue). Quant aux constructions « dos veces a la semana », *cuatro viajes al año, tres veces a la semana*, elles ne constituent pas davantage de contre-exemples. Dire « dos veces a la semana » ne consiste pas à envisager la période d'une semaine dans son étendue (comme le ferait la préposition *en*, « lo puedo hacer en una semana »), c'est envisager, avec *a* et les instructions qui sont les siennes, deux coupes ponctuelles (donc dissociées) sur la période d'une semaine (de la même façon que dans « a cada momento », la valeur distributive de l'adjectif indéfini est renforcée par le relateur *a* qui cible la référence). Enfin, les constructions, *a los cuatro días, a los pocos minutos, al cabo de*, expriment quant à elles non pas un segment dans l'espace-temps mais instituent le terme de la période introduite par le relateur *a*, un délai, comme l'explicite d'ailleurs clairement l'opération de traduction en français qui le restitue par les formulations « au bout de quatre jours », « au terme de quelques minutes ».

Si le relateur *a* est donc en soi incapable de localiser et de situer dans l'espace-temps, sa structure profonde actualisée en discours permet toutefois de localiser sur un point de l'espace-temps, c'est-à-dire en prenant comme repère une limite simple, le point n'ayant pas d'étendue. En d'autres termes, de la même façon que sur le plan spatial, le relateur *a* construit l'image d'une visée en direction d'une limite dans une logique dissociative de deux plans, sur le plan temporel, *a* construit sur la flèche du temps une saisie ponctuelle, sans aucune étendue

44. Précisons que notre démarche se veut progressive dans l'abstraction en vue d'éprouver la validité de la démarche cognématique et l'optique de la motivation. Toutefois, on ne saurait opposer l'espace au temps. Il revient en effet à l'espace de représenter le temps et il y a donc une continuité entre ces deux notions – la *Nueva gramática* parle d'ailleurs de « ubicación temporal » (2010 : 565) à propos de la capacité référentielle du relateur *a*. Or, du fait de cette continuité et de cette abstraction croissante, il est intéressant d'observer les traits qui subsistent.

45. La représentation traditionnelle de la préposition peut ainsi être un obstacle à sa compréhension. La flèche horizontale orientée peut en effet laisser accroire que le relateur *a* implique une surface et une étendue.

46. En effet, au cours de notre approche spatiale, nous avons cru voir une notion d'inaccompli dans l'aptitude référentielle attachée à *a*. Or, au niveau temporel, elle semble se vérifier au sens où la limite-repère qu'elle institue n'envisage pas le moment [t+n], en accord avec sa valeur de non engagement au-delà de la limite de dissociation posée par *a*. Une appréciation que semble vérifier la syntaxe liée à l'expression de la finalité avec *a* (« vengo a que me ayudes ») où le non-franchissement se traduit par un mode inactualisant.

(à la différence du relateur *en*). Dans une perception du temps conçu comme une succession de points fixes, *a* n'envisage que l'une de ces positions. Il construit du temps une vision discrète et discontinue, c'est-à-dire constituée d'instantanés particuliers, séparés les uns des autres. Il institue une limite dans le successif, dans une conception, somme toute, résolument et paradoxalement, immobiliste du temps (comme lorsqu'on dit « *A día de hoy* »).

Bref, une fois encore, il semble bien que la notion de limite dissociative (*i.e.* la droite verticale symbolisant ici une saisie instantanée sur le continuum du temps dans la schématisation traditionnelle) soit le trait distinctif pertinent plutôt que le trait /mouvement/, /déplacement/, absent des exemples relevant du domaine temporel.

- la construction « al + infinitif »

Cette construction est traditionnellement associée à une valeur temporelle et, plus précisément, à l'expression de la simultanéité : « esta construcción indica simultaneidad entre el tiempo del evento subordinado y el tiempo del evento principal y equivale a *cuando* con verbo finito. » (Ignacio Bosque, Violeta Demonte 1999 : 3187)

Cependant, les grammaires lui reconnaissent également d'autres valeurs, comme la cause (*Al ser el hermano mayor, se encargó de todo*), la condition (*Al ganar suficiente plata, me compraría una casa*), la manière (*Me hice daño al cortar el pan*), sans oublier d'autres énoncés qui peuvent se révéler ambigus quant à la valeur à attribuer à ce tour, à l'instar de *Al verla, echó a correr hacia ella y se echó en sus brazos* (valeur temporelle ou causale ?)⁴⁷.

Par ailleurs, s'il semble évident que, d'un point de vue morphologique, cette construction est issue de la contraction du relateur *a* avec l'article *el* – comme le souligne la R.A.E. –⁴⁸, son comportement syntaxique peut néanmoins faire également penser à une conjonction dans la mesure où la particule *al* suivie d'un infinitif n'introduit en effet ni un nom, ni un pronom. De cette double lecture, l'on retiendra que la construction « al + infinitif » met en oeuvre un élément articulé qui, au niveau phrastique, relie deux propositions et donc deux événements, et qu'il s'agisse d'une préposition ou d'une conjonction, c'est toujours d'un élément de relation qu'il est question, en l'occurrence, un relateur articulé.

Bref, la construction syntaxique « al + infinitif » est un tour complexe qui suscite controverse, une complexité dont rend parfaitement compte la *Nueva gramática de la lengua española* en rappelant l'essentiel :

26.13f La construcción «al + infinitivo» (*al leer el libro*) ha llamado repetidamente la atención de los gramáticos por varias particularidades de su sintaxis, entre las que destacan tres. La primera es el hecho de que, aun careciendo el verbo de flexión, admita sujetos expresos, como en *al salir el sol*. Comparte esta característica con la mayor parte de las conjunciones subordinantes que admiten infinitivos, como se vio en los § 26.7e y ss. La segunda propiedad es la naturaleza de *al*, combinación de preposición y artículo para unos (*[a][el salir el sol]*), pero conjunción subordinante indivisible para otros (*[al] [salir el sol]*). La tercera es la frecuente alternancia entre la interpretación temporal de la construcción (*Se cayó al salir del baño*) y la causal (*Al ser concejal, entraba sin pagar*). A estas tres propiedades cabría añadir una cuarta, que ha recibido menos atención: el hecho de que ***al* denote aparentemente un punto temporal** sin asimilarse por ello a los adverbios relativos. (2009 : 2027)⁴⁹

47. Exemples empruntés pour la plupart au *Manual de la Nueva gramática de la lengua española*. (2010 : § 26.5.4a, 508)

48. « La preposición *a* seguida del artículo *el* y un infinitivo equivale a una subordinada temporal. » (*Esbozo de una nueva gramática de la lengua española* 1989 : 487)

49. Voir également le *Manual de la Nueva gramática de la lengua española*. (2010 : § 26.5.4a, 508) Nous soulignons.

Ainsi, à la lumière de l'approche cognématique du morphème grammatical *a* et de ce qui vient d'être dégagé au niveau temporel, nous proposons d'explorer cette construction et notamment de développer la notion de « point temporel » qui, en l'espèce, nous semble fondamentale par rapport à la description et à l'analyse que l'on peut en proposer.

- Analyse morpho-syntaxique, articulatoire et cognématique de la construction « al + infinitif »

La configuration de la suite des signifiants « al + infinitif » est proche, d'une part de la structure jussive à valeur impérative « a + inf » (« ¡A comer! », voir analyse *infra*) et d'autre part de la nominalisation de l'infinitif comme, par exemple, « el comer y el rascar, todo es empezar ». Toutefois, naturellement, on ne saurait les confondre.

Dans la construction du type « ¡A comer! », c'est le phonème vocalique /a/, en tant que relateur qui saisit directement l'infinitif en le mettant en perspective. La structure d'ensemble d'une telle construction minimale peut se réduire ainsi à l'encodage [impulsion] + [nature de cette impulsion] déclarée par l'infinitif. Le relateur pose en quelque sorte l'infinitif tout en instaurant une limite, d'où la valeur injonctive qui peut résulter de cette tournure propre au discours oral. Par ailleurs, il convient également de différencier la construction « al + infinitif » de la substantivation directe de l'infinitif par l'actualisateur *el* (du type « el comer »). Car si dans « al + infinitif », on peut observer la trace de l'article défini *el*, il ne s'agit en effet que de sa trace dans la mesure où il est contracté et soudé au relateur *a* (*el* n'est *al*). L'agencement avec *al* suivi de l'infinitif a donc bien une spécificité au niveau du signifiant. Nous sommes en présence de l'article défini *el*, tronqué et absorbé par le relateur *a* (soit *al*) qui constitue donc l'élément central syllabique⁵⁰.

Or, si l'on s'intéresse maintenant de plus près au signifiant *al*, d'un point de vue strictement articulatoire, on peut observer qu'après la réalisation du phonème vocalique *a* – caractérisé par une libre et totale circulation de l'air, soit un cinétisme plein –, on a l'articulation du phonème consonantique latérale alvéolaire /l/, soit une circulation de l'air légèrement entravée par la langue qui vient se placer contre les alvéoles et à l'avant du palais (l'air continue néanmoins de passer sur le côté). Au résultat, si l'on accorde de l'importance à chacun des composants de l'unité *al*, l'articulation de *al*, construit donc, phonétiquement, une impulsion suivie d'un obstacle, une réalisation articulatoire, somme toute, très proche du représenté de [a], composé lui-même d'une tension en direction d'une limite de dissociation (cf. figuration antérieure), limite de dissociation qui correspond au cadre notionnel à l'intérieur duquel s'inscrit l'événement principal. En effet, la nominalisation de l'infinitif opérée par l'article (soit *a + el* plutôt que *a* seul) inscrit l'événement dans un mouvement et ne sert qu'à préciser ce à quoi il convient de rapporter le procès principal en vue de comprendre la relation contextuelle⁵¹. C'est-à-dire qu'à la différence de la tournure *a + infinitif* à valeur injonctive, avec le tour *al + infinitif*, l'événement n'est pas envisagé en lui-même ni pour lui-même mais rentre dans un cadre notionnel et circonstanciel, donc à visée limitative.

50. Même si l'infinitif espagnol reste une forme verbale, on le sait, il est doté d'une nature hybride ; or, le fait que l'on n'ait pas le signifiant *el* à part entière a pour conséquence que, si l'infinitif n'accède pas ainsi pleinement au plan du nom, en revanche, il renforce sa nature verbale, comme l'atteste d'ailleurs le fait qu'il puisse recevoir un sujet et être l'équivalent d'un verbe conjugué (*Al entrar el jefe, todos se pusieron a trabajar = cuando entró el jefe...*).

51. « Al ser el hermano mayor, se encargó de todo » construit une implication de type causal.

En conséquence, à l'appui des éléments qui viennent d'être dégagés, on peut considérer que dans la structure « al + inf », *a* conserve pleinement son représenté en langue ⁵² et qu'ainsi construit, il vectorise un événement déclaré par un infinitif tout en instaurant un cadre notionnel et une limite à son opérativité. Une limite que l'on retrouve dans le représenté de [a] et son instruction psychique – qui comportent une limite de dissociation –, de même que dans le mode articulatoire du signifiant *al*, composé de /a/ +/l/, soit du phonème vocalique le plus ouvert, suivi d'une consonne qui vient en partie faire obstacle au courant d'air expiratoire. Bref, la notion de limite de dissociation semble donc, une fois encore, confirmée et notamment au coeur du mode articulatoire de *al*. Reste à questionner son fonctionnement autant en langue qu'en discours.

- « al + infinitif » : une valeur temporelle de simultanéité ?

La valeur temporelle et, concrètement, celle de simultanéité est, on l'a vu, la valeur par excellence associée au tour en question. Elle est récurrente dans les grammaires et est notamment clairement défendue par Maria Jimenez qui, commentant différents exemples faisant intervenir la tournure « al + inf », conclut sans équivoque de la manière suivante :

Il nous semble, quant à nous, que ce ne sont là que des *effets de sens* et que l'on se fourvoierait si l'on assignait aux propositions infinitives introduites par **a** une valeur autre que temporelle [...] (1996 : 69)

En effet, si l'on accorde quelque crédit à cette incomplétude et à la *connexion* qui la sous-tend, on admettra alors aisément qu'énoncer *al abrirse la puerta, al acostarse, al amanecer, al caer y rodar el cuerpo, ou al llamar*, c'est, avant tout autre chose, concevoir et poser, dans un même temps :

***un socle incidentiel**, partiellement argumenté par une proposition infinitive,

*et l'existence d'un **procès**, dont on ne sait rien si ce n'est qu'il est destiné à *saturer* ce socle incidentiel. (*Ibid* : 70-71) ⁵³

On trouve le même positionnement dans l'étude comparative de Chrystelle Fortineau consacrée à « al + infinitif » et au gérondif (« Langue, discours et compétence : le cas de *al + infinitif* en espagnol contemporain ») : « Dans ces trois exemples – et la démonstration vaudrait pour tous les autres énoncés du même type – « *al + infinitif* » renvoie à un événement simultané à l'événement principal. » (à paraître : 18)

A cela, plusieurs remarques. Concernant la valeur temporelle que l'on assigne traditionnellement à ce tour, il nous semble qu'une précision s'impose d'entrée : de la même façon que le relateur *a* n'a en soi aucune valeur spatiale ou temporelle, la construction « al + infinitif » n'a en soi aucune de ces valeurs et ne dit rien qui puisse l'apparenter ni au temps, ni à la cause, ni à la manière ou encore à la condition. Ces différents sens répertoriés par les grammaires ne sont en fait rien d'autre que le résultat de l'articulation de deux propositions, c'est-à-dire d'un mode d'emploi. En déclarant à propos de « al + infinitif » que « [...] les effets de sens peuvent varier en fonction du contexte », la *Grammaire explicative de l'espagnol* de Darbord, Pottier et Charaudeau (1994 : 226) ne semble pas dire autre chose. En somme, on attribue d'ordinaire erronément autant qu'indûment à la construction « al + infinitif » ce qui

52. Et on ne saurait s'en étonner ; en effet, comme l'a clairement montré Marie-France Delpont à propos de la périphrase d'aspect transcendant, *l'unité sémantique résultative* d'une lexie est la somme des éléments qui la composent. Autrement dit, « [...] c'est bien la sommation, ordonnée, des [...] signifiés – signifiés de langue, s'entend – qui donne à l'ensemble son pouvoir référentiel, qui le donne ou plus exactement l'autorise, se contente peut-être même de ne pas l'interdire. » (Delpont, 2004 : 119)

53. Nous soulignons mais le gras est le fait de l'auteur.

relève en fait du jeu de la construction phrastique, et à ce propos, on ne peut qu'être tenté de reprendre pour *al* les propos fort justes de M. Launay concernant l'article *L(e)* et considérer que « C'est la combinaison de ce qu'il signifie avec ce que signifient d'autres segments que naît la phrase et, avec la phrase, la référence, communément baptisée *sens*. » (1986 : 24)⁵⁴ Le rôle fonctionnel – mais non la valeur – de la préposition *a* dans la construction « *al* + infinitif » est en fait de mettre en relation un infinitif, qui ne jouit d'aucune autonomie sur l'axe du temps et qui nécessite ainsi un verbe médiateur (celui de la principale). Or, par cette mise en relation, comme l'a souligné Justino Gracia Barrón, la saisie articulaire de l'infinitif par *a* constitue une « aide à l'autonomie de la séquence » (2005 : 152)⁵⁵, mais une autonomie toute relative si bien que la valeur que l'on peut attribuer à ce tour ne peut être interprétée qu'à la lumière du cotexte et dépend donc de la manière dont il s'articule avec le verbe de la principale. Bref, c'est la question du rapport entre les deux événements saisis par *a* qui est en fait véritablement en jeu. C'est pourquoi, plutôt que d'attribuer à la construction « *al* + infinitif » une quelconque valeur, il semble plus juste de raisonner en termes d'aptitude référentielle. Une capacité référentielle liée au signifié de langue et à l'instruction cognitive de l'élément vocalique central de même qu'à la construction phrastique.

Ainsi, sans récuser nullement le fait que « *al* + infinitif » puisse servir à l'expression du temps et de la simultanéité – différents exemples l'attestent sans conteste –, à la lumière de ce qui a été mis en place par l'approche cognématique, il nous semble qu'il convient de nuancer et préciser les termes de cette simultanéité. L'idée de départ est que si *a* est associé à l'instruction psychique [dissociation], [éloignement], on voit mal de prime abord comment la construction « *al* + infinitif », pourvue d'un signifié contraint par *a*, pourrait s'accommoder de l'expression de la simultanéité dans la mesure où ce qui est dissocié ne saurait être simultané. Ainsi de là, soit on est en présence d'une contradiction réelle qui oblige alors à corriger l'hypothèse de départ, soit il ne s'agit que d'une contradiction apparente et il convient alors de reprendre l'analyse pour tenter d'y voir plus clair ou du moins, de voir les choses autrement. C'est ce que nous proposons de faire.

Une approche purement grammaticale fait ressortir tout d'abord que la proposition introduite par *al* peut être considérée comme la subordonnée (la protase, pour la condition) et est donc secondaire par rapport à la principale : « [...] les subordonnées peuvent être *lues* – c'est d'ailleurs ce que nous invitent à faire les manuels de grammaire – comme les éléments secondaires et donc accessoires de phrases où l'essentiel est dit par les principales. » (Jimenez 1996 : 70) Toutefois, à y regarder de plus près, elle est première dans la chronologie événementielle. Cela n'a d'ailleurs pas échappé à Chrystelle Fortineau qui conteste, à partir des deux énoncés suivants (13) « *al afeitarme canto* » et (14) « **al cantar me afeito* », cette vue grammaticale traditionnelle des choses :

[...] contrairement à ce que laisse supposer l'analyse grammaticale traditionnelle, ce n'est pas la structure « *al* + infinitif » qui dépend sémantiquement du verbe principal, mais bien l'inverse. « *Al* + infinitif » pose l'existence d'un événement *par rapport auquel* doit être pensé l'événement dit par le verbe principal. [...] L'exemple (13) me donne à voir le chant comme lié au rasage : le fait de se raser entraîne le fait de chanter, ce qui est tout à fait vraisemblable. En revanche, l'exemple (14) fait dépendre le rasage du chant, ce qui est hautement improbable, sauf à imaginer un être atteint d'une maladie

54. M. Launay souligne préalablement que « L'article L(E) signifie (toujours et partout la même chose) ; il ne réfère pas. » (p. 24)

55. Et la tension prospective propre à *a* s'accorde parfaitement avec la visée aspectuelle de l'infinitif qui déclare un procès perçu en pure virtualité, c'est-à-dire sans qu'aucune parcelle d'événement ne soit accomplie. En effet, syntaxiquement, un élément pourvu d'une tension décrivant un mouvement d'approche (*a*) saisit une forme verbale dont la représentation est dépourvue de toute parcelle d'événement consommé.

obsessionnelle particulièrement handicapante le poussant à se précipiter vers un rasoir chaque fois qu'il chante. (A paraître : 14-15)

En effet, si l'on suit le raisonnement d'une telle démonstration, on voit bien que dans l'énoncé (14), syntaxiquement viable, mais certes sémantiquement extravagant, d'un point de vue notionnel, l'action de chanter (saisie par « al + infinitif ») précède bien l'action consistant à se précipiter vers un rasoir car si le rasage *dépend* du chant, c'est bien que le chant est premier et que le rasage vient en second. On peut certes balayer d'un trait de plume un tel argument – ce que ne manque pas de faire M. Jimenez – en considérant qu'un tel raisonnement s'apparente à un « péché de réalité » puisqu'on privilégie alors le plan des choses, soit la représentation événementielle, et non celui des mots⁵⁶. Toutefois, cette antécédence reste valide au-delà de la représentation événementielle et correspond à la chronologie logique qui régit, par exemple, les propositions de cause et de condition – qui font partie, on l'a vu, des aptitudes référentielles de la tournure « al + infinitif »⁵⁷. En effet, dans l'expression de la condition et de la cause, la condition précède (conditionne) nécessairement la conséquence de la même façon que la cause précède l'effet dans la mesure où le principe même de causalité est inévitablement lié à une orientation immuable des processus dans le temps. Le schéma logique du principe de causalité étant que si l'on a « A parce que B » cela signifie alors que « B est cause de A » et que donc « B précède A », le temps étant au cœur du mécanisme de la causalité. Un principe d'antériorité qui montre ainsi qu'avec la construction « al + infinitif », il y a bien l'instauration d'une chronologie précise et régulière entre les deux événements reliés par *a*, avec une antériorité qui n'empêche nullement un rapport de simultanéité entre les deux procès.

En fait, ce que l'on cherche à montrer, c'est qu'en vertu du signifié de *a* et de l'instruction psychique qui lui serait associée – celle de [dissociation] sans oublier le trait /limite simple/ –, *a*, et donc *al* par la même occasion, ne saurait construire comme conceptualisation la représentation de deux événements strictement simultanés⁵⁸, au sens où ces deux événements occuperaient le même espace temporel (représentable par deux droites parallèles). Plus précisément, à l'instar de *a* qui dit un repère-limite, l'atteinte d'une limite, le tour « al + infinitif » est juste l'expression d'un cadre temporel à l'intérieur duquel est situé l'événement que l'on cherche à repérer⁵⁹. Le relateur *a* ne fait dire, somme toute, que ce à quoi il convient de rapporter un autre événement. Nous proposons donc de lire la tournure « al + infinitif » (composée d'un infinitif partiellement substantivé), de la même manière que l'expression « al día siguiente » (par opposition à « el día siguiente »). C'est-à-dire que si « el día siguiente » désigne l'étendue temporelle que constitue le jour suivant, en revanche « al día siguiente » envisage plutôt un délai, lequel implique nécessairement une limite, c'est-à-dire un seuil (soit, à partir du début du jour d'après), à l'instar de « al + infinitif » qui déclarerait une limite après mouvement, dans une saisie de concaténation, de successivité entre deux événements et non de stricte simultanéité.

56. « Là encore, on remarquera que cette lecture [le fait de considérer *al + infinitif* comme la subordonnée et le reste comme principale] ne se justifie véritablement que si l'on accorde la primauté à la représentation événementielle, c'est-à-dire aux choses et non pas aux mots. » (Jimenez 1996 : note 46, p. 70)

57. « con una cierta frecuencia [la construcción « al + infinitif »] puede verse desprovista [...] de su acepción básica de carácter temporal y adoptar un valor causal. » (Ignacio Bosque, Violeta Demonte 1999 : 2310)

58. Nous entendons par « strictement simultanés », deux procès qui possèdent les mêmes repères temporels de commencement et d'achèvement.

59. Une limite que l'on peut peut-être mieux percevoir à travers le test de commutation qui fait apparaître que la tournure « al + infinitif » peut régulièrement alterner avec l'expression « a la hora de » qui décrit justement une limite spatio-temporelle, soit un point dans l'espace-temps, comme le souligne la *Nueva gramática de la lengua española* : « La construcción *a la hora de + infinitivo* está lexicalizada y puede alternar con *al + infinitivo*: *Compartían los mismos libros, pero a la hora de analizar lo que habían leído, tenían opiniones totalmente encontradas.* (Allende, *Casa*) » (2009 : 2029)

Bref, selon nous, s'il est dans les capacités de la construction « al + infinitif » d'exprimer la simultanéité, il ne peut alors s'agir que d'une simultanéité non stricte, ni absolue, *i.e.*, relative ou minimale, représentable par un point sur une droite brisée figurant deux événements consécutifs ⁶⁰. En d'autres termes, sans qu'il s'agisse de jouer sur les mots mais plutôt de clarifier la vision des choses sur ce que l'on entend par simultanéité, la construction « al + infinitif » implique la mise en relation de deux événements qu'il convient de dissocier notionnellement. Elle dirait plutôt la coïncidence entre l'achèvement d'un procès et le début d'un procès second, conformément au représenté de *a* qui construit précisément l'image d'une limite atteinte en fin de mouvement ⁶¹. Cela signifie que la vision qu'est donnée de deux événements saisis par « al + infinitif » est liée au représenté de *a* : celle d'un repère-limite, d'une limite de dissociation, soit, une coïncidence ponctuelle (ou point de coïncidence) plutôt que la représentation de deux procès simultanés envisagés dans leur durée. Ainsi, par exemple, dans l'énoncé *Al enterarse de la noticia, los inquilinos se enzarzaron en una pelea*, *Al enterarse de la noticia* indique en effet que c'est en ce point du temps que commence le procès *se enzarzaron*. Il n'y a donc pas de déroulement strictement simultané et parallèle entre ces deux procès, raisonnablement que l'on peut étendre à l'ensemble des énoncés saisis par la même construction « al + infinitif ».

Pour résumer, il semble qu'au cœur du représenté de *a* et de la construction « al + infinitif », il y ait une visée ponctuelle de la simultanéité (plus qu'une représentation de la durée) et surtout une saisie dissociative des deux procès mis en relation. Une logique dissociative au cœur du représenté de [*a*], que l'on retrouve d'ailleurs au détour de l'analyse de Maria Jimenez qui souligne que :

[...] la relation d'incidence portée par **a** et son argumentation discursive sont, malgré leur interdépendance fonctionnelle, deux faits bel et bien distincts, qui doivent, puisqu'ils ne sont pas de même nature, être conçus de façon *dissociée*. (Jimenez 1996 : 72-73) ⁶²

Et pour conclure sur le sujet, si l'on cherche à conceptualiser le rapport hiérarchique qui unit deux procès exprimés par le tour « al + infinitif », de la même façon que *a* tend à dissocier deux plans au niveau spatial, sur le plan temporel, le rôle discursif de *a* semble consister également à dissocier deux opérations mises en relation, et ce, quelle que soit la nature de leur rapport (temps, cause, manière...).

60. Schématiquement :

61. M. Camprubi analyse d'ailleurs la structure « al + infinitif » avec la plus grande nuance puisque qu'il parle non pas de « simultanéité » mais de « sorte de simultanéité » et semble justement préférer la notion de simple « coïncidence » pour décrire le tour : « [...] la tournure espagnole *al + infinitif* (*Al entrar me quito el sombrero*) [qui] exprime aussi une sorte de simultanéité ponctuelle entre deux procès, la préposition servant donc à marquer la simple coïncidence d'un fait avec le repère temporel que l'autre fait représente. » (1999 : 71). Nous soulignons.

On retrouve également le terme de « coïncidence » dans *La grammaire descriptive de l'espagnol* de B. Pottier, B. Darbord, P. Charaudeau : « Le tour *al + infinitif* exprime une coïncidence temporelle entre des propositions ; les effets de sens peuvent varier en fonction du contexte :

Tres trabajadores resultaban heridos al hundirse un tejado (« par suite de »).

Al llegar, me di cuenta de que faltaban dos cuadros (« Quand je suis arrivé »). » (1994 : 226)

62. Nous soulignons.

1.2.3. Domaine notionnel

D'après la *Nueva gramática de la lengua española*, la préposition *a* est, avec *de*, le relateur qui *possède les emplois les plus clairement grammaticaux*⁶³. Si l'on poursuit notre parcours vers l'abstraction et que l'on aborde désormais le domaine notionnel, on peut en effet observer que, dans ce mouvement vers le général, le relateur perd en compréhension mais gagne en extension dans la mise en discours et donc en abstraction.

Cependant, si l'on suit notre postulat théorique et méthodologique de départ – l'invariance de la relation signifiant/signifié avec la constance sémique et cognématique jusqu'alors dégagée et associée à *a* –, on peut estimer que bien que l'on change de domaine d'emploi (spatial, temporel, puis notionnel), ce relateur maintient ses traits fondamentaux. Et ce, au nom du principe de continuité et du fait que le domaine notionnel peut être ramené au temps ou à l'espace qui partagent un caractère dimensionnel.

Il s'agit donc de mesurer la validité de l'hypothèse à travers le haut degré d'abstraction que représente le domaine notionnel. Sans trop forcer les choses ni l'analyse, il convient de voir si dans les cas d'emploi répertoriés comme notionnels, on peut retrouver les instructions cognématiques [dissociation], [éloignement] et, plus précisément, comment elles interviennent et quelles lectures et interprétations on peut en proposer.

Parmi les constructions multiples et diverses qui relèvent du domaine notionnel, et dans lesquelles entre la préposition *a*, on peut dégager quatre tournures principales : les constructions qui expriment le passage d'un état à un autre, des compléments circonstanciels (de manière ou des compléments de prix), sans oublier des tours à valeur injonctive ou conditionnelle, bref, autant de variantes contextuelles, que permet le représenté de *a* et dans lequel entre le relateur.

- le passage d'un état à un autre et le mouvement au figuré

On peut observer que la préposition *a* est récurrente d'une part avec les verbes ou expressions qui expriment un changement, c'est-à-dire le passage d'un état à l'autre (*traducir el texto del español al francés, llegar a ser ministro...*), et d'autre part, avec des verbes ou expressions de sentiments qui peuvent être interprétés comme un mouvement au figuré (*aspirar a la felicidad, el amor a la patria...*).

En fait, une fois encore, pour comprendre pourquoi et comment le relateur *a* peut se combiner en discours avec de telles constructions, il convient de s'appuyer sur l'approche cognématique avec les instructions qui lui seraient associées, à savoir celles de [dissociation], et d'[éloignement]. On l'a vu, la valeur en langue du relateur *a* est de déclarer une tension, un mouvement en direction de l'en deçà d'une limite de dissociation. La préposition *a* est finalement l'héritière, tant sur le plan morphologique que sémantique, de la préposition latine *ad* devenue *a* en espagnol : elle en a conservé la valeur directionnelle et donc l'expression d'un mouvement de même que la valeur locative, avec l'indication d'un lieu (propre ou figuré). En d'autres termes, comme le rappellent J. Coste et A. Redondo, *a* exprime « [...] un mouvement d'approche, réel ou figuré, dont le terme est précisé » (1965 : 311), « terme » que l'on peut rapprocher, d'après la cognématique, des instructions psychiques [dissociation], [éloignement] et donc, d'une certaine manière, de la limite de dissociation qui est apparue jusqu'à maintenant comme l'invariant au cours de l'analyse. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que le

63. « Es [la preposición A], junto con *de*, la preposición que posee usos más claramente gramaticales [...] », (*Nueva gramática de la lengua española, Manual 2010* : 565)

relateur *a* puisse entrer dans la représentation dynamique d'un processus ou l'expression d'un changement d'état puisqu'au coeur de son représenté et de son instruction psychique se trouve la notion de limite qui fonctionne comme marqueur de frontière entre deux états. Ainsi, dans *traducir el texto del español al francés*, le relateur *a* marque nettement, dans le processus de translation, la ligne de partage entre deux univers linguistiques (l'espagnol et le français) ; de même que dans *llegó a ser ministro*, *a* dit surtout le point d'arrivée d'un changement et marque en cela l'aboutissement d'une transformation.

A ce propos, on observera également que c'est justement à l'aide du relateur *a* que les verbes de sens inchoatif et réitératif introduisent leur complément : *ponerse a, disponerse a, empezar a, comenzar a, romper a, echar a, volver a, tornar a...* Ici, le relateur *a* marque un seuil, une limite, et, précisément, l'entrée dans un état différent d'un état précédent pour les verbes inchoatifs et, dans le cas des verbes réitératifs, il correspond également au début ou à la reprise d'un cycle. Ainsi, dans « *vuelve a cantar* », *a* désigne le point précis du temps qui sépare deux instants : le moment du *non-chant* de celui de l'*entrée en chant*, la visée réitérative n'étant en fait rien d'autre qu'une succession de deux visées inchoatives conceptualisées à partir de la répétition du même événement. Bref, *a* semble bien correspondre à un point de rupture entre deux procès ce qui semble ainsi conforter la notion de limite de dissociation qu'on a jugé bon de lui associer.

Naturellement, on ne manquera pas d'objecter que la préposition *en* peut également entrer dans l'expression du passage d'un état à un autre à l'instar de *transformarse en*, ou *convertirse en*. Disons qu'il ne s'agit pas de considérer les prépositions comme des catégories étanches mais plutôt comme des outils grammaticaux dotés de capacités référentielles puissancielles qui peuvent se révéler concurrentes (on a ainsi vu que *a* et *de* étaient isomères). Et sur ce point, on peut estimer que la conceptualisation avec *a* envisagerait davantage le processus et l'en-deçà de la limite⁶⁴ (en termes guillaumiens, elle serait plus précoce) alors que *en* correspondrait plutôt à une conceptualisation portant davantage sur l'effectivité que sur le processus lui-même (*en* dirait correspondrait plutôt à une saisie tardive).

Par ailleurs, sans quitter cette visée aspectuelle du passage d'un état à un autre, on peut également observer qu'un grand nombre de verbes de sentiments se construisent avec *a* : *inclinarse a, aficionarse a, tener horror/odio a...* Cette présence peut s'expliquer par le fait que les sentiments décrits sont perçus comme un mouvement figuré *porté* à l'égard de quelque chose, de quelqu'un, soit *vers* quelque chose. Un mouvement au figuré que l'on peut rapprocher des constructions « *obligar a* », « *forzar a* » où le relateur *a* amorce le seuil (figuré) qui conduit à l'action contrainte proprement dite.

Enfin, on peut également s'intéresser à des constructions – sorte de paires minimales – qui s'opposent sémantiquement selon l'emploi de la préposition, dans un jeu d'opposition où le mouvement figuré, très abstrait, permet néanmoins de faire apparaître la valeur dissociative du relateur *a*. Il s'agit par exemple de l'opposition « *el miedo al enemigo* » *vs* « *el miedo del enemigo* », ou encore « *el olor de las flores* » *vs* « *huele a tortilla* » (soit, l'opposition « *oler de* » *vs* « *oler a* »). L'énoncé « *el miedo del enemigo* » désigne la peur éprouvée par l'ennemi lui-même, quand l'autre énoncé, avec le relateur *a*, dit la peur suscitée par l'ennemi mais non la peur qui est la sienne, ce qui illustre l'hiatus qu'opère la préposition *a* entre les deux éléments adjacents qu'elle met en relation, « la peur » (*el miedo*) et « l'ennemi » (*el enemigo*). De même, dans « *el olor de las flores* », l'emploi de la préposition *de*, de valeur détensive et qui présuppose l'existence d'un en-deçà d'elle-même dont elle marque l'éloignement, implique dans le même temps que l'objet odorant est connu et que l'odeur qui en émane n'a pas à être identifiée puisqu'elle peut être lue comme un marqueur introduisant un complément

64. C'est très net dans le cas de « *llegó a ser ministro* » qui met l'accent sur la représentation du parcours effectué.

de nom (c'est le parfum qui appartient aux fleurs, soit « le parfum des fleurs »). Ce relateur déclare en effet la notion d'appartenance dans une visée associative des éléments mis en relation. En revanche, la construction « oler a » est à relier à la valeur tensive de la préposition *a* qui vise l'en-deçà d'une limite à atteindre ; une telle construction s'emploie en effet surtout lorsque le locuteur cherche à déterminer la nature et l'origine d'une odeur dans le cas d'une perception qui s'impose à lui (comme par exemple, *huele a tortilla*). Le relateur *a* garde ici sa valeur pleinement directionnelle, attributive, mais dit surtout ce parcours en direction d'une odeur, dans un emploi qui fait apparaître la valeur nettement démarcative de la préposition *a*, dans la mesure où on n'est plus dans une logique définitoire mais dans une tentative de qualification d'une odeur qui reste à définir et à déterminer (du moins l'origine), la dissociation étant ici dans l'indétermination.

L'analyse de cette opposition semble ainsi confirmer la valeur dissociative qui serait attachée à *a*.

- la caractérisation du nom et les compléments circonstanciels

Concernant l'emploi de la préposition *a* dans différents compléments circonstanciels, notamment ceux de manière – comme *vestirse a la francesa, cantar a la siciliana, a puñetazo limpio, a tientas, alejar a alguien a golpes...* – outre l'hypothèse de M. Camprubi consistant à envisager une ellipse ou la réduction du terme verbal, l'analyse componentielle par traits qu'il propose l'explique essentiellement par le sens de *coincidence* que peut prendre le relateur par rapport à sa valeur de base d'atteinte/ d'une /limite/ : « Dans le domaine notionnel, il s'agit alors de l'atteinte du repère **abstrait**, comme simple homologie du spatial. Cela signifie que ce repère est constitué par la **notion** elle-même, qui est la manière de faire ou d'être. » (1999 : 128)⁶⁵

Nous pensons en effet qu'il convient de ramener le haut degré d'abstraction du domaine notionnel (et notamment ici celui des compléments circonstanciels, quels qu'ils soient), à la valeur locative ou spatio-temporelle de la préposition *a*. On l'a vu, au trait /limite/, et à la notion de repère, correspondrait l'instruction cognématique [dissociation]. Or, dissocier, c'est délimiter, un trait qui confère à ce relateur la capacité à situer précisément dans l'espace-temps, comme dans « *mírame a los ojos* » ou « *llegaré a las cuatro* »⁶⁶. Ainsi, nous pensons que c'est à partir du trait /limite/ et donc du cognème [dissociation] qu'a pu se développer la fonction de caractérisation (qui pousse au plus loin le degré d'abstraction) dans la mesure où le mouvement de pensée consistant à *caractériser* et *définir* revient à dégager et à indiquer avec précision un trait distinctif. De ce fait, on ne s'étonnera pas que *a* puisse également entrer dans l'expression de compléments de prix puisqu'il s'agit justement de définir un montant sur une échelle de valeurs et de prix. « un billete a 20 euros » est un billet fixé à hauteur de *x* euros, c'est-à-dire qu'une fois encore, c'est la notion de repère-limite qui s'impose⁶⁷.

Bref, avec l'emploi de *a* dans les compléments circonstanciels, on serait en présence de « locatif notionnel », parfaitement compatible avec la valeur en langue de la préposition *a* et en accord avec les opérations psychiques [dissociation], [éloignement] associées à ce relateur. En effet, l'opération consistant à [dissocier] équivaut à disjoindre et à séparer en éléments distincts ; or, la caractérisation tient justement dans une opération de distinction.

65. Souligné par l'auteur. Les exemples produits plus haut en italique sont empruntés à cet auteur.

66. Une précision que l'on retrouve dans *para* (comparé à *por*) où l'on assiste à un redoublement du signifiant *a*, tel un redoublement du même signal, comme par exemple « *vendré para Navidad* » vs « *vendré por Navidad* ».

67. On peut d'ailleurs observer que le verbe *equivaler* se construit précisément avec le relateur *a*.

Enfin, en vertu des propriétés qui sont les siennes, on peut chercher à voir comment *a* saisit un complément circonstanciel par rapport à *de*, notamment dans des emplois concurrentiels.

Soient les expressions suivantes : *una camisa a rayas*, *un vestido a cuadros*, *una mesa de madera*, *un hombre de pelo negro* ⁶⁸. On admettra tout d'abord que, dans ces constructions, le trait /déplacement/, /mouvement/ n'est pas un critère pertinent pour éclairer l'emploi du relateur ou du moins le rendre plus transparent. Ensuite, le rôle fonctionnel de *a* est d'introduire ici un complément circonstanciel de manière, donc caractérisant, fonction qui n'est donc pas exclusivement réservée au relateur *de*.

Ainsi, dans « *una mesa de madera* » et « *el hombre de pelo negro* », du fait de la valeur du relateur *de* qui dit un mouvement d'extraction et exprime de ce fait une caractérisation essentielle, profonde, on peut déduire qu'une telle construction fait concevoir l'objet saisi par *de* comme un tout indivisible : *una mesa de madera* est une table en bois, faite entièrement de bois, de la même façon que *el hombre de pelo negro* fait référence à un homme qui a *les* cheveux noirs. La construction avec *de* semble ainsi définir dans ces deux exemples un objet à partir d'un composant permanent, dans une conceptualisation massive et continue (aperception non nombrable ni pluralisable de l'objet, on ne dit pas **una mesa de maderas*).

A l'inverse, on le sait, un objet peut être perçu sous forme d'unités multipliables, c'est-à-dire à travers une conceptualisation discontinue de l'objet ou de l'être en question. Or, il semble que cela soit plutôt la représentation opérée par *a* dans « *camisa a rayas* » ou « *vestido a cuadros* ». Ce que l'on peut constater, c'est que l'expression d'un caractère discontinu passe en effet ici par l'emploi du relateur *a* dont le représenté correspond précisément à une vision non-continue, dissociative. En d'autres termes, c'est ce caractère discret que dirait *a* dans ces constructions, avec une conceptualisation faisant ressortir les raies et les carreaux ⁶⁹. C'est-à-dire qu'en tant que relateur, *a* ne se contente pas de mettre simplement en relation dans une logique additionnelle ⁷⁰ : il met en relation deux éléments tout en posant une limite au sein d'un ensemble. Le paradoxe de *a* – on aura l'occasion d'y revenir – est donc d'associer (lier, en tant que relateur) dans une logique dissociative.

- « ¡A comer! » et l'expression de l'injonction /« a + infinitif » et l'expression de la condition

Bien que le mode d'énonciation soit différent entre ces deux tournures – l'une est interlocutive tandis que l'autre est prédicative –, on peut néanmoins décider, pour l'analyse, de les réunir dans la mesure où dans les deux cas, il s'agit rigoureusement de la même structure avec le même assemblage de signifiants : soit, le relateur *a* suivi de la forme infinitive (= *a + infinitif*) ⁷¹.

68. Précisons que nos recherches effectuées à partir du moteur de recherche CREA (le 23-11-2010) font apparaître les résultats suivants : 12 occurrences pour *camisa de rayas* et 20 pour *camisa a rayas* ; 3 pour *vestido a cuadros* et 1 pour *vestido de cuadros*. Pour le moteur CORDE (même date de saisie) : 2 pour *camisa de rayas* et *camisa a rayas* ; aucune pour *vestido de cuadros* et 5 pour *vestido a cuadros*.

69. On retrouve d'ailleurs ce caractère discontinu dans les expressions de la périodicité comme « 3 veces a la semana » et que l'on pourrait schématiser comme suit : /—/—/, *a* introduisant comme une limite, une coupe, sur un *continuum*.

70. Comme le ferait *con* = '+'.

71. On comprendra qu'il est en effet difficile de trancher et de considérer que la tournure, « *a + infinitif* », ait en soi une valeur injonctive. Une fois encore, on risquerait d'attribuer à un élément ou à un syntagme la valeur de la construction phrastique. En fait, pour reprendre les termes de M. Jimenez, *a* ne sert que de socle incidentiel à un infinitif qu'il met en tension en direction d'une limite, conformément à son instruction. Et selon une approche énonciative, seul le ton avec lequel une telle structure est prononcée, de même que le contexte d'énonciation et le

Il s'agit en fait de comprendre pourquoi le relateur *a* est compatible avec l'expression de l'ordre et de la condition et il convient surtout de voir si, ici, l'approche cognématique – avec les instructions psychiques [dissociation], [éloignement] associées à *a* –, reste opérationnelle et valide.

Dans la mesure où la méthode d'analyse suivie jusqu'à présent s'appuie sur le principe de continuité et le postulat de l'unicité de la relation signifiant/signifié, nous proposons d'étudier ces énoncés sur le modèle de *voy a Madrid* où, syntaxiquement, la place de l'infinitif correspond à celle du nom propre qui fait office de complément circonstanciel de lieu (Madrid) : il est situé dans l'immédiate ultériorité de *a*. On l'a vu, du fait des traits sémantiques et cognématiques propres à *a* (/limite/, /non-intériorité/ et [dissociation], [éloignement]), dans cet énoncé, l'espace représenté par *Madrid* n'est pas conceptualisé comme un espace atteint (je n'y suis pas) mais tombe sous le coup d'une mise en perspective et d'une visée dissociative par rapport à un point pris pour repère (ici, le présent de parole).

Or, nous pensons qu'il en est de même dans les énoncés du type *¡A comer!*, *A decir la verdad...* où, d'un point de vue chrono-syntaxique (et de la valeur propre à *a*), le procès saisi par le relateur est également mis en perspective⁷². Il est présenté comme un terme, une limite à atteindre et donc conçu en dehors de toute effectation. En d'autres termes, le procès placé dans la dépendance directe du relateur *a* est dissocié de toute visée d'accompli.

Et de cela, on ne saurait s'en étonner puisque la forme verbale saisie par *a* est un infinitif et que l'image qu'il construit précisément le lui permet. Comme le rappelle en effet son étymon, l'infinitif est le mode *non fini* de la forme verbale ; il est la forme la plus virtuelle de l'action qui n'a pas commencé à s'accomplir. D'ailleurs, on le sait, dans le cadre de la théorie globale de la représentation des temps linguistiques – la chronogénèse –, c'est tout au début que Gustave Guillaume inscrit l'infinitif puisque ce mode renvoie au temps *in posse*, en puissance, et construit ainsi l'image d'un procès à accomplir, non fait, saisi en dehors de toute visée d'accomplissement⁷³. Dans ces conditions, on comprendra aisément que la tournure « *a* + infinitif » ait les capacités référentielles d'exprimer un ordre ou encore une condition. Car, qu'est-ce qu'un ordre si ce n'est une tournure appellative qui s'inscrit dans une visée hypothétique, puisque l'expression d'un ordre n'entraîne pas nécessairement l'assurance que le procès dont il est question sera effectivement exécuté. De même, l'expression d'une condition place un événement sous le signe de l'hypothèse par un rejet dans l'inactuel. Et à ce propos, on peut observer en espagnol que l'expression de l'hypothèse avec le relateur *a* comporte une particularité et une restriction remarquable : c'est que si la préposition *de* est également apte à entrer dans l'expression de l'hypothèse, la syntaxe avec *a* s'accompagne très souvent de la négation *no* devant l'infinitif ; un peu comme si, à travers la tournure « *a no* + infinitif », l'adverbe négatif était la trace de l'opération de dissociation attachée à *a* ; une opération de

mode d'emploi peuvent fonder une valeur impérative. A preuve, le même agencement « *a* + infinitif » peut dire autre chose que l'ordre puisque si l'on resitue une telle tournure hors cadre du discours direct et que l'on poursuit autrement la construction avec les mêmes éléments et donc le même signifiant (soit « *a* + infinitif »), on peut tomber sur une construction associée à l'expression de l'hypothèse.

72. A la différence, par exemple, de l'infinitif injonctif sans *a* (*¡Callar!*) qui « [...] n'implique en effet aucune dimension prospective. » (Jimenez 1996 : 220)

73. Si dans son article, « Remarques comparées sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français » (1969), Jean-Claude Chevalier postule que, à la différence de l'infinitif français qui est exclusivement fait de virtualité, « [...] l'infinitif espagnol engendre en soi-même de l'antivirtualité » (p. 171) – comme dans « *¿Qué haces ? -Lavarme, mujer.* » (A. María de Lera) (p. 140) où il dit un procès en cours –, dans le même temps, il met en garde contre l'erreur qui « [...] serait d'assimiler cet acquis à ce que Gustave Guillaume a baptisé *l'accompli* ; on serait porté par là à ne plus apercevoir clairement ce qui sépare cet infinitif espagnol du gérondif ou même du participe en -ant du français. » (p. 170) Jean-Claude Chevalier nuance en fait et réduit lui-même fortement la part d'accompli susceptible d'être attachée à l'infinitif espagnol. Il reconnaît par ailleurs à l'infinitif espagnol la propriété d'être sécable car « seul l'antivirtuel est sécable » (p. 160), une propriété dont peut parfaitement s'accommoder le relateur *a*, caractérisé précisément, dans sa nature profonde, par une limite de dissociation.

dissociation tenant dans une forme de « mise à distance » de l'événement de toute effecton, un peu comme s'il y avait une sorte de double désengagement du procès posé par le relateur et la négation.

D'ailleurs, à ce stade de la réflexion, on ne peut manquer de s'interroger sur la collocation, fréquente en discours, qui réunit le relateur *a* avec le mode infinitif, qu'il s'agisse de la tournure déjà vue « al + infinitif », la forme injonctive « ¡A comer! », ou encore celle à valeur conditionnelle (« a+ infinitif »). Une telle association, entérinée par le discours, ne peut que signifier une parenté de fonctionnement, ou du moins une affinité de valeur en langue. On l'a vu, le relateur *a* peut être représenté par un point doté d'une tension de décentrement en direction d'une limite ; quant à l'infinitif, il constitue le point de départ sur la chronogénèse et déclare en cela un processus en puissance, perçu en pure virtualité, porteur d'ultériorité. Il y aurait peut-être là une analogie de fonctionnement entre les deux éléments – le relateur et l'infinitif – qui permet d'éclairer une telle syntaxe (« a + infinitif ») car tous les éléments sont réunis pour poser et mettre en perspective un événement. En fait, *a* pose dans sa suite un infinitif, comme si du statut de relateur, il passait à celui de présentateur qui actualise un infinitif avec les signaux minimaux qui sont les siens : soit, une tension en direction d'une limite, la tension étant dite par *a* qui pose immédiatement la limite de cette impulsion, c'est-à-dire le verbe à l'infinitif (à l'instar de l'exemple « voy a París »). Bref, il semble bien que cela soient, une fois encore, le trait /non-intériorité/ et de limite de dissociation qu'activerait le relateur *a* dans ces tours, en accord avec la valeur puissancielle que construit l'infinitif si bien que la collocation « a + infinitif », fréquente en espagnol mérite donc d'être soulignée car elle ne peut que dire quelque chose du fonctionnement de *a* (de sa valeur en langue) et notamment par rapport à l'approche cognématique.

Au terme de tous ces constats et au regard de ces paquets de traits réellement observables, il semble donc que l'on puisse voir à travers ces constructions régies par *a* l'une des réalisations possibles du cognème [dissociation], [éloignement] propre à *a*, dans la mesure où aussi bien la tournure énonciative exhortative que l'expression d'une condition sont directement associées à la notion d'agentivité puissancielle que l'on peut interpréter comme une « déclinaison » ou « variante » de ces instructions psychiques. En effet, les instructions du type [dissociation], [éloignement], seraient encodées par *a*, au sens où dans ces deux constructions, on assiste à une « mise à distance » de l'événement saisi par le relateur par rapport à l'opérativité. Si G. Luquet a mis en évidence (2010) la présence récurrente du formant *a* dans les formes qu'il qualifie d'inactuelles – *cantara, comiera/viviera ; cantaba, comía/vivía ; cantaría, comería, viviría* –, c'est-à-dire dans l'ultériorité du radical puisqu'il s'agit d'un morphème désinentiel, ici, on peut dresser les mêmes observation si ce n'est que le cognème se réalise à travers une préposition qui s'adjoint directement à un infinitif, lequel a pour propriété d'être précisément lié à la représentation du non-révolu et de l'inactuel, ce qui lui permet d'entrer dans l'expression d'un ordre et d'une condition.

Bref, l'hypothèse de départ était qu'au formant *a* pouvaient correspondre les instructions psychiques [dissociation], [éloignement] ; or, il s'avère que l'analyse de ces deux tournures, l'une jussive, l'autre conditionnelle – où *a* tient lieu de dénominateur commun et sert d'élément apertural à ces structures – fait clairement apparaître une valeur modale dans la mesure où la forme du verbe introduite par le relateur *a*, un infinitif, est ici associée à la représentation d'une certaine distance par rapport à l'effecton du procès⁷⁴. La concordance et la similitude des traits semble évidente et conforter ainsi l'approche cognématique, de même que les instructions psychiques associables à *a*, celles de [dissociation] et d'[éloignement].

74. A propos de la construction « a + infinitif », Maria Jimenez souligne qu'à la différence des subordonnées de type « si + verbe conjugué », « [...] l'être dont il est parlé est saisi en amont de son engagement dans le procès que déclare l'infinitif. » (Jimenez 1996 : 229)

1.3. Le formant préfixal *a-*

Après avoir analysé le représenté du relateur *a*, en le confrontant aux instructions psychiques [dissociation], [éloignement] auxquelles il serait associé, il est maintenant légitime de l'étudier, du point de vue lexical, en tant que formant constitutif. Il s'agit de voir comment il entre en composition dans les mots de la langue espagnole et si les instructions cognitives en question demeurent pertinentes.

Le formant constitutif préfixal *a-* possède en espagnol une double filiation : d'une part, une origine latine (avec la préposition *ad-*), et d'autre part, une origine grecque (ἄ). Le *Diccionario de la lengua española* distingue ainsi les préfixes « **a**¹. (del lat. *ad-*) » et « **a**². (del gr. ἄ, priv.) »⁷⁵.

-le **a**¹ d'origine latine (du lat. *ad-*)

Ce formant, d'origine latine, est un préfixe très productif en espagnol⁷⁶, qui rentre dans des constructions de type parasynthétique, par rapport à des bases nominales, adjectivales, adverbiales ou verbales et qui sert essentiellement à la formation d'adverbes et de verbes (ainsi que de participes passés adjectivés)⁷⁷ : *apolillar*, *abatar*, *alejarse*, *atontarse*, *allegarse*, *adjuntarse*, *apartarse*, *atontarse*, *adentro*, *afuera*, *abajo*, etc⁷⁸.

Si la relation sémantique n'est pas toujours perçue comme transparente par la conscience du locuteur⁷⁹, la valeur de ce morphème grammatical en espagnol conserve, en composition, la valeur cinétique et directionnelle la préposition latine *ad* dont elle est issue, c'est-à-dire, l'« idée générale de mouvement, de direction, au pr. et au fig. » (Gaffiot 1934 : 27), comme le précise Félix Gaffiot, dans son dictionnaire latin-français. C'est ainsi, par exemple, que la préfixation avec *a-* instaure un jeu d'opposition entre des adverbes situationnels (*detrás*, *debajo*, *fuera*) et des adverbes de type directionnel (*atrás*, *abajo*, *afuera*)⁸⁰.

75. *Diccionario de la lengua española* (1992), s.v. **a**. Voici ce qu'en dit, pour le français, le *Dictionnaire historique de la langue française* (2010), qui reste valable pour la langue romane qu'est l'espagnol : « ¹**A**- Premier élément de nombreux mots, issu du latin *ad-*, exprimant la direction, le but à atteindre, le passage d'un état à un autre. En latin, *ad-*, devant un verbe, y ajoute une notion de direction [...]. ²**A**- privatif. Élément d'origine grecque, passé en latin, et servant à former trois types de mots : des emprunts au latin, eux-mêmes pris à des préfixés grecs (*acolyte*, *anonyme*...) ; des emprunts plus récents au grec (*achromatique*) ; des mots formés en français, assez nombreux à partir du XVIII^e S., le deuxième élément étant en principe d'origine grecque (*amoral*, *apolitique*), puis quelconque (*apesanteur*, *agravation*). », Sur l'évolution du formant latin *ad-* dans les langues romanes, on pourra se reporter à l'étude de François Thomas, *Recherches sur le développement du préverbe latin ad-* (1938).

76. « AD- gozó de singular favor en España. » (Grandgent 1928 : 37)

77. Du fait de la valeur directionnelle et cinétique attachée à *a*, on ne s'étonnera pas qu'il rentre dans la formation d'une catégorie du discours comme le verbe.

78. On trouvera une liste plus fournie des verbes de ce type les plus usités dans la *Nueva gramática de la lengua española* (2009 : 605) : *abatar*, *ablandar*, *acelerar*, *aclarar*, *acomodar*, *afear*, *afinar*, *afirmar*, *amansar*... Voici ce qu'en disent M. Alvar et B. Pottier : « Ad- > a - (§ 181.1). Hay lógicamente, formaciones que proceden del latín (*affirmare* > *afirmar*, *affligere* > *afligir*), pero otras son creaciones románicas para formar verbos parasintéticos de base sustantiva, de relación inmediata (*aparvar*, *agrupar*, *amontonar*, *apilar*) o de relación mediata (*ahorquillar*, *apaciguar*, *atormentar*), y verbos parasintéticos de base adjetiva (*achicar*, *agravar*, *amortecer*, *asemejar*). » (1987 : 350).

79. C'est sans doute la raison pour laquelle le *Diccionario de la lengua española*, à partir des exemples suivants *amatar*, *asustar*, *avenar*, mentionne que ce préfixe issu du latin est un « Prefijo sin significación precisa. » (sic)

⁸⁰ « Estas parejas [los adverbios de lugar] se distribuyen a su vez en las dos series que muestran estas columnas :

En effet, si l'on cherche à gloser la valeur compositionnelle de ce morphème, on peut considérer que, linéairement parlant, il introduit l'idée de /mouvement/ et articule les traits /direction/, /limite/ avec la base. C'est-à-dire que tout terme qui possède ce morphème préfixal d'origine latine déclare une action qui consiste à passer par l'état/l'instrument désigné par la base ou bien par le processus qui consiste à *déboucher sur* l'état/l'instrument exprimé par la racine (eu égard sans doute au trait /limite/ propre à *a*) : « Así, *acalorarse*, *afiebrarse* y *acalenturarse* designan los procesos que culminan en los estados que representan respectivamente las expresiones 'con calor', 'con fiebre' y 'con calentura' » (*Ibid* : 608) et « [...] *apuñalar* es, aproximadamente, 'herir o matar con puñal'. » (*Ibid* : 607) C'est bien d'ailleurs cette *valeur directionnelle* ainsi que la notion de limite que souligne la *Nueva gramática de la lengua española* qui le resitue au sein des préfixes de sens locatif de la langue espagnole :

No existen en español procesos productivos en los que un prefijo denote dirección o trayectoria. Las formaciones verbales en las que se reconoce la presencia de los prefijos *ad-* o *a-* se heredan generalmente del latín. Aun así, su valor direccional puede rastrearse en algunas de ellas, en cuanto que **designan acciones o procesos que alcanzan cierto límite** cuando lo que cambia de lugar entra en contacto con alguna cosa : *allegar*, *aportar*, *atraer*, *acoger*, *adjuntar*, *adquirir*, *adscribir*, etc. Unos pocos adverbios españoles que contienen el prefijo *a-* admiten significados direccionales. (2009 : 691)⁸¹

Une telle description permet ainsi sans doute de mieux comprendre sa capacité à former des verbes causatifs ainsi qu'à entrer dans la construction de verbes qui expriment un changement d'état sur fond de processus analogique :

[...] el prefijo *a-* forma verbos causativos a partir de bases verbales en casos aislados, como *semejar* > *asemejar* ('hacer parecer'[...]) o *callar* > *acallar*, como en *acallar los rumores*, *acallar a los críticos*. Se observa en la lengua rural y en algunas variantes de la popular cierta tendencia a marcar morfológicamente la interpretación causativa con el prefijo *a-*, como en el verbo *afusilar* (por *fusilar*), que no se recomienda. En la lengua general alternan *arremangar* y *remangar*, y *arremolinarse* y *remolinarse*, con diferente pujanza según los países. La tendencia de la que se habla estuvo viva en la lengua antigua. (*Ibid* : 705)

Existen varias formas parasintéticas en *-ado/ -ada*. La pauta *a-N-ado* es la más productiva, como en *acanalado* ('con forma de canal'), *afeminado* ('que parece una mujer'), *amorado* ('que se aproxima al color morado'), *amulado* ('semejante a un mulato'), *amuñecado* ('que parece un muñeco'), entre otros. Algunos de estos adjetivos (*abovedado*, *agraciado*, *amanerado*) son originariamente participios de verbos menos usados (*abovedar*, *agraciar*, *amanerarse*), por lo que en el análisis sincrónico se consideran legítimo interpretarlos como derivados parasintéticos. (*Ibid* : 567)

En effet, s'il est vrai que tout effet a une cause (*A* *porque* *B*) et qu'une cause produit un effet, cela signifie que le principe de causalité est fortement et nécessairement assujetti au mouvement. De ce fait, la capacité (ou la compatibilité) de ce morphème à former des verbes causatifs est sans doute due à la valeur même directionnelle qui lui est associée, dans la mesure où le cinétique est au cœur du principe de causalité et qu'un verbe causatif implique précisément que le sujet détermine une *transformation* censée affecter un second actant :

A	B
<i>Delante / detrás</i>	<i>adelante / atrás</i>
<i>Encima / debajo</i>	<i>arriba / abajo</i>
<i>Dentro / fuera</i>	<i>adentro / afuera</i>

[...] Los del grupo A se denominan a veces ADVERBIOS DE UBICACIÓN, y los del B, ADVERBIOS DIRECCIONALES. » (*Nueva gramática de la lengua española* 2009 : 2307)

81. Nous soulignons.

En español, sólo el prefijo *a-* convierte un verbo no causativo en verbo causativo con un sujeto agente o causa que provoca la acción causativa (*Juan calla > Juan acalla los rumores. Ese hombre semeja un astronauta > Ese traje lo asemeja a un astronauta*). (Ignacio Bosque, Violeta Demonte 1999 : 5032)

Quant à l'expression du changement d'état sur fond d'analogie, il faut sans doute y voir une réalisation du trait /mouvement d'approche/, inhérent au relateur *a*.

Enfin, une telle logique formatrice peut naturellement fonctionner métaphoriquement (*acallar los rumores*) et s'applique aussi bien en synchronie qu'en diachronie, même si la *Nueva gramática de la lengua española* souligne que, dans la formation du lexique, ce formant constitutif a été, avec le temps, en recul par rapport à l'espagnol médiéval et classique⁸², sauf pour l'espagnol d'Amérique où le procédé reste manifestement plutôt vivace⁸³.

- le **a**⁻² d'origine grecque (du gr. ἄ-, priv.)

Pour ce qui est du formant préfixal d'origine grec, **a**⁻², il possède une valeur privative et négative : « **a**⁻². (del gr. ἄ-, priv.). Prefijo que denota privación o negación. *Acromático, ateísmo* »⁸⁴. Et on peut également remarquer qu'à côté des préfixes à valeur négative comme *des-*, *dis-*, *in-*, on retrouve le formant vocalique *a-* ainsi que le l'agglomérat *an-* dans deux autres préfixes à valeur privative, en l'occurrence, le préfixe latin *ab-* (*abjurar, ablación*) – « **ab-**. : prefijo que significa separación » (María Moliner) –, ainsi que *anti-*, d'origine grec : « (Del gr. ἀντι-). **1.** pref. Significa 'opuesto' o 'con propiedades contrarias'. *Anticristo, antipútrido* »⁸⁵.

De ce fait, en composition, ce morphème introduit une valeur sémantique (ou instruction) contraire au lexème de la base de dérivation :

82. « En el español antiguo y en el clásico se formó un grupo nutrido de verbos en *a-A-ar* y *a-N-ar*, la mayor parte de ellos entre la segunda mitad del siglo XVI y la primera del XVII. De estos verbos, muchos se han perdido o han quedado reducidos a usos esporádicos. [...] :

Abajar ('bajar', 'rebajar'), *abellacar, abonar* (en el sentido de 'dar por bueno'), *abravar, acanallar, acebadar, acorvar, adulzar, adurar, afermosar, afielar, afijar, aflacar, afortalar, afrancar, ahermanar, alaciar, alimpiar, alindar, alivianar, alongar, amalar, amarinar, amejorar, amochar, amustiar, aponzoñar, aquedar, arredondar, aserenar, asordar, atibiar, atristar, atristar, avahar, aventosar.* »

(*Nueva gramática de la lengua española* 2009 : 605) Sur l'emploi massif de ce formant en espagnol ancien, on peut consulter l'étude que Eva Salomonski lui a consacrée, intitulée *Funciones formativas del prefijo a- estudiadas en el castellano antiguo* (1944). Si cette thèse est intéressante par la multitude de formations et d'emplois attestés empruntés à des auteurs et œuvres médiévales (notamment *Mío Cid, Calila e Dimna, Berceo*...) – (chapitre II) –, le point de vue théorique posé d'entrée est celui d'un relateur polysémique : « Querriámos seguir el pensamiento hispánico y ver cómo éste llega a dotar una vocal, articulación primitiva por excelencia, de gran cantidad de sentidos diferenciados, debidos en parte a las aportaciones de razas extranjeras que, involuntaria o intencionalmente, colaboraron a su caracterización. » (p. 8) Naturellement, nous n'adhérons pas à un tel point de vue mais pensons au contraire qu'un polysème dispose d'un signifié unique (signifié de puissance et/ou cognème) susceptible de rendre compte de ses multiples emplois discursifs.

83. « Se registra *ahuevarse* en el español popular de México y Centroamérica en el sentido de 'amilanarse, acobardarse, apenarse'. Del sustantivo *viento* se deriva *aventar(se)*, que admite la interpretación transparente de 'echar al viento', pero también las menos transparentes de 'atreverse', común en México y en parte del área andina, así como la de 'robar', registrada en Costa Rica y otros países centroamericanos. » (*Nueva gramática de la lengua española* 2009 : 608)

84. *Diccionario de la lengua española, op. cit., s.v. a-*.

85. *Diccionario de la lengua española, op. cit., s.v. anti-*.

El prefijo *a-* (gr. *a-* 'no, sin') [...] expresa contrariedad con algunos adjetivos calificativos (*anormal*) y con una serie extensa de adjetivos relacionales, la mayor parte con bases de origen griego: *acrítico*, *apolítico*, *aséptico* (más usado que *séptico*), *asintomático*, *asistemático*, *atípico*, *atópico*, etc. [...] (*Nueva gramática de la lengua española* : 719-720)

Et il s'agit là d'un préfixe tout aussi usité que celui d'origine latine :

Es frecuente asimismo *a-* como prefijo privativo. Así, *acéfalo*, con suplenia en la base nominal, significa 'que no tiene cabeza'. En general, la estructura morfológica de muchos derivados de origen griego que muestran este prefijo es opaca a la conciencia lingüística de los hispanohablantes. A ese extenso paradigma corresponden voces como *anestesia* ('estado caracterizado por la ausencia de sensaciones', *anarquía*, *anemia*, *anomia*, *afasia*, *agrafia*, *anorexia* y *anorgasmia*; entre los adjetivos, *analfabeto*, *afónico*, *átono*, *anaerobio*, *analgésico* o *anónimo*, además de otras muchas. Son más transparentes *asimetría* y *aconfesional* ('que carece de confesión religiosa'), así como los derivados que poseen interpretación distinta según expresen privación o bien denoten lo contrario de la noción expresada por la base (oposición, contrariedad). (*Ibid* : 720)

- le *a-* préfixal vs encodage [dissociation], [éloignement]

Si l'on confronte maintenant les valeurs sémantiques respectives de ces deux préfixes par rapport aux instructions psychiques [dissociation], [éloignement], on peut considérer que ces dernières restent non seulement pertinentes mais surtout qu'elles en constituent le point d'union et le dénominateur commun.

Il semble en effet logique que le formant préfixal *a-* conserve en composition la même valeur sémantique que l'outil grammatical relationnel *a* (comme dans *voy a París*), et ce, au nom de la linguistique du signifiant adoptée ici, méthode qui postule le principe de l'unicité du signe (« [...] à chaque signifiant correspond un seul signifié de langue, et vice-versa » (Molache 1988 : 46), une hypothèse qui implique une invariance sémantique, dès lors qu'il s'agit du même signifiant, et qui « exclut toute espèce d'exception. » (*Ibid.*) Or ici, s'agissant du même signifiant, il ne saurait en être autrement.

Quant à l'inscription des instructions cognitives [dissociation], [éloignement] à travers les traits /direction/, /mouvement/, et donc le préfixe d'origine latine (**a**⁻¹), elle semble liée au cinétisme même propre au relateur *a*, le cinétique entraînant nécessairement la mise à distance et l'éloignement de deux points pris pour référence (point de départ, point d'arrivée/limite). C'est d'ailleurs cette mise à distance qui fonde la valeur cinétique et directionnelle qui, en formation lexicale, s'articule avec la base lexicale. C'est ainsi qu'un verbe comme *amatar*, qui appartient à l'espagnol ancien, peut être interprété comme la forme marquée (ou *alourdie*) de la forme *matar*. On sait en effet qu'il n'est pas rare de pouvoir relever en espagnol ancien des couples de verbes qui rentrent dans un jeu d'opposition sémantique, du type *matar/amatar*, *sosegar/asosegar*, *ventar/aventar*, *rancar/arrancar*, *repentir/arrepentir...*⁸⁶, où la forme *longue* est comme un intensif de la forme *brève*. Un intensif que confère assurément le cinétisme du morphème *a-* qui fonctionne souvent telle une valeur ajoutée factitive par rapport au procès déclaré par le verbe.

86. Eva Salomonski considère ainsi que « Existen parejas análogas que, de un modo idéntico, se disfrazan como 'simples' y 'compuestos'. » (1944 : 21) Précisons enfin que Eva Salomonski fait dériver (p. 18) le verbe *matar* de l'arabe *māta* ce qui semble discutable à la lumière de ce qu'en dit Coromines dans son *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana* (2011) (« Probte. De un verbo lat. vg. *MATTARE. », même si le *Diccionario de la Real Academia* précise en effet que ce verbe possède une étymologie incertaine.

Enfin, pour ce qui est du préfixe privatif d'origine grec (**a-**²), la réponse tiendra en quelques mots : la pertinence des cognèmes [dissociation], [éloignement] est dans la valeur sémantique privative et contraire de ce préfixe, dans la mesure où un préfixe à valeur privative et contraire consiste précisément à *mettre à distance* et *éloigner* le concept déclaré par la base au point de l'annuler :

Entendemos por privación una falta o carencia de lo denotado por la base. A diferencia de las relaciones negativas anteriores, en esta se establece la oposición entre la situación en que se tiene lo denotado por la base y otra en que se carece de ello. Los prefijos que denotan privación son *a-*, *des-* e *in-* y las bases a las que se unen suelen ser nominales.

El prefijo *a(n)-* selecciona bases nominales que denotan estados o situaciones (*anovulación*, *asimetría*). Las formaciones complejas con este prefijo expresan, precisamente, la privación de lo indicado en la base («falta de ovulación», «falta de simetría»). En los casos de formaciones adjetivas que contienen en su estructura un nombre, el prefijo se une semánticamente a dicho nombre ([*a-problemático*] = «que carece de problemas»), [*a-sexual*] = «que no tiene sexo»). (Bosque, Demonte 1999 : 5023)

Et à cet égard, les gloses proposées par les grammairiens concernant ces formations avec *a-* privatif sont très claires et font bien apparaître la procédure de mise à distance instaurée par le formant préfixal *a-* :

Así, una persona apolítica es alguien **ajeno** a la política. El adjetivo *apolítico* se distingue de *impolítico* ('falta de política o contrario a ella'). [...] En efecto, se distingue *ilegal* ('contrario a la ley') de *alegal* ('**ajeno** a la ley, no regulado ni prohibido'), o *immoral* ('contrario a la moral') de *amoral* ('desprovisto de sentido moral').⁸⁷ (*Nueva gramática de la lengua española* 2009 : 720)

On le voit, à travers le formant préfixal *a-* d'origine grecque, on a peut-être l'un des meilleurs exemples permettant d'illustrer la pertinence de la théorie des cognèmes – ou du moins des instructions psychiques qui seraient associées à *a-*, dès lors qu'il semble en effet tout à fait naturel (ou motivé) de dire le contraire de quelque chose en ayant recours à un préfixe qui exprime justement une *distanciation maximale* par rapport à la notion déclarée par la base de dérivation à laquelle il est associé. On retrouve là, somme toute, tout le sens et la portée de la négation qui consiste à effectuer une opération conceptuelle de mise à distance qui marque une frontière (Vignaux 2004 : 60) ; c'est pourquoi, on ne s'étonnera pas d'observer que devant une voyelle, ce préfixe s'adjoint, comme autre formant épenthétique, le submorphème prototypique de la négation, en l'occurrence, le morphème [n] (*anestesia*, *anorexia*, etc.) dont la fonction est d'opérer, sur le plan sémantique, un hiatus par rapport à la racine lexicale. Une opération en parfait accord avec les instructions cognitives du type [dissociation], [éloignement].

87. Nous soulignons.

Conclusion

Au terme de cette approche du morphème [a] en tant que relateur et formant constitutif, un premier bilan s'impose.

L'analyse a permis de dégager deux traits minimaux : celui d'impulsion/ – déclinable en /tension/, /mouvement/ – et celui de /limite simple/ – déclinable en /frontière/ –, avec une préséance du second sur le premier, deux traits compatibles, somme toute, avec le cognème [dissociation], [éloignement], dans la mesure où il n'est de limite sans dissociation et que le principe de la dissociation est d'éloigner et d'écarter deux éléments. Une analyse confortée d'ailleurs par l'une des conclusions de M. Jimenez qui voit dans la mécanique de ce relateur un *instrument sécant* qui opère de « multiples découpes » suivant une « ligne de partage » :

A n'est qu'une 'mécanique', et pour bien comprendre le comment et le pourquoi de ses effets, il suffit, ce nous semble de considérer deux points, d'égale importance : sa capacité à recevoir de multiples argumentations, et son aptitude à effectuer de multiples découpes. C'est là une vue des choses, qui pourrait être formulée ainsi [...], c'est-à-dire sous la forme d'une incidence, qui emporte avec elle l'image mentale d'un entier qu'elle sectionne, suivant une ligne de partage qui est fonction de l'argumentation que l'on a retenue. En d'autres termes, a est donc un instrument sécant qui agit toujours et partout de la même façon [...]. (1996 : 132-134)⁸⁸

Et quelques lignes plus loin, c'est une image encore plus expressive qui est convoquée : « Au fond, et quoique l'image soit un peu facile, il ne serait probablement pas faux de ne voir dans a, qu'une sorte de *couteau à prédication*, qui, comme tout instrument sécant, nous invite à nous représenter un tout et, sans nulle autre précision, la division de ce tout. » (*Ibid* : 134) Or, la figuration du *couteau*, pour définir le représenté de *a*, reste, manifestement, une image en parfait accord avec ce que décrit l'opérateur psychique correspondant à [a] qui l'associe à une opération de coupure, de segmentation, de partition et de disjonction (du fait du trait /limite/ et des cognèmes corrélés supposés), à la lumière des caractéristiques articulatoires de /a/.

Enfin, si l'on compare les caractéristiques articulatoires du phonème vocalique /a/ avec les traits sémantiques minimaux et les instructions cognitives qui lui seraient associés en tant que relateur, certaines correspondances semblent pouvoir être établies. On peut établir tout d'abord un lien entre le trait /impulsion/ et le caractère articulatoire de ce phonème le plus ouvert, qui se réalise avec une totale et libre circulation (expulsion) de l'air. Soit, un phonème porteur d'un cinétisme plein. Concernant la notion de limite, on pourrait considérer qu'elle est également pertinente pour la voyelle palatale antérieure /i/, de par la limite que constitue le rapprochement du palais. On peut résoudre cette difficulté pour l'argumentation à la lumière de la position de /a/, singulière, sur le triangle vocalique. Lorsqu'on observe en effet la position du phonème /a/ sur le triangle vocalique, on peut considérer le trait /limite simple/ et le cognème [dissociation] comme pertinents dans la mesure où /a/ possède une position particulière : il correspond au phonème, le seul, par lequel passe le repère axial qui oppose – et donc dissocie – les voyelles palatales (d'avant, /i/, /e/) aux voyelles vélaires (d'arrière, /u/, /o/). Deux caractéristiques qui pourraient fonder un exemple de motivation du signe d'autant

88. Cette conclusion mettant en relief la capacité de *a* à effectuer de multiples découpes ne peut qu'éclairer et corroborer, rétrospectivement, l'analyse menée précédemment concernant les constructions du type « 3 veces a la semana » ou encore la conceptualisation discontinue sous-tendue par certaines expressions : « vestido a cuadros », « camisa a rayas », etc.

qu'au signal minimal de /limite simple/ auquel serait associé /a/, correspond un signifiant minimal, un phonème, un graphe, cas extrême qui peut même constituer une exception au sein du système des prépositions ⁸⁹.

89. La préposition *en*, par exemple, oppose en effet un signifiant plus *lourd* (phonème vocalique suivi d'une nasale) à laquelle est associée une représentation non punctiforme mais plutôt celle d'une étendue spatiale intériorisante, du fait du trait sémantique /intérieurité/ qui lui est associé.

II) Le morphème grammatical [a] dans la syntaxe de l'objet

II) Le morphème grammatical [a] dans la syntaxe de l'objet ⁹⁰

Dans cette section consacrée à l'accusatif prépositionnel, on appliquera la méthode qui a été suivie jusqu'à présent : il s'agit de mettre à l'épreuve des faits de discours le représenté de *a* jusqu'alors dégagé et notamment l'encodage qui lui correspondrait. On cherchera ainsi à voir si le cognème de type [dissociation], [éloignement], associé à [a], de même que les traits /limite simple/, /mouvement/, continuent de s'avérer pertinents et éclairants dans la vaste et complexe question que représente la syntaxe de l'objet en espagnol.

Comme d'autres langues romanes, à l'instar du portugais, du roumain, de l'occitan, du catalan, de certains dialectes italiens et du français à quelques exceptions près ⁹¹, la langue espagnole possède, on le sait, une particularité dans la manière d'introduire le complément d'objet. Le marquage est parfois de type syntaxique et peut s'opérer, le cas échéant, par le recours à la préposition *a* devant le site considéré comme objet dans la relation transitive ⁹².

De multiples études linguistiques se sont épuisées à tenter de proposer une explication à l'emploi ou au non-emploi de la préposition *a* devant l'objet. C'est ainsi que les grammairistes proposent d'ordinaire une norme simplificatrice en retenant essentiellement comme critère celui de l'animation et de la détermination de l'objet (du type *Pablo ve a María*). Un critère, de nature plutôt sémantique, vite démenti en outre par une cohorte de contre-exemples apportés par l'usage :

« Mi hermano tiene tres hijos » ; « Vuelvo la cara y veo a un niño enfrascado en un libro » ; « [...] Vuelvo la cara y veo un adolescente absorto en un libro. » ⁹³

Un critère qui faisait dire à M. Molho que : « [...] toute tentative d'explication qui se fonderait sur une théorie du genre (*personnel* ou *animé*) ou de la détermination nominale, [...] ne manquerait pas de s'accuser inadéquate » (1980 : 213). Un point de vue confirmé, trente ans plus tard, par la *Nueva gramática de la lengua española* ⁹⁴, de même que par Elodie Weber dont la thèse, consacrée à la syntaxe de l'objet en espagnol (*La syntaxe de l'objet en*

90. Naturellement, dans la syntaxe de l'objet, c'est toujours du même relateur *a* qu'il s'agit. La dissociation, dans le plan adopté, peut donc paraître artificielle. Nous l'assumons néanmoins pour la clarté du développement, notamment pour bien différencier les deux approches de *a* en tant que simple relateur et formant constitutif d'une part et, d'autre part, en tant que relateur dans la vaste question de l'accusatif prépositionnel qui représente une question majeure de morphosyntaxe espagnole.

91. Cette nuance restrictive s'explique par le fait que l'on peut trouver en français des cas de double construction de l'objet. Outre des exemples comme « penser quelque chose/penser à quelque chose », « prétendre quelque chose/prétendre à quelque chose », etc., nous en voulons pour preuve les deux exemples suivants (cités par E. Weber dans sa thèse, voir *infra*) : « Comment tu me traites, à moi, avec cette hauteur. » (Molière, *Les fourberies de Scapin, Œuvres Complètes*, vol. V, Paris, Imprimerie Nationale, 1999, p. 62) ; « [...] elle avait fini par persuader à Marthe que le salon, abandonné jusque là, était la pièce la plus saine de la maison. » (Emile Zola, *La conquête de Plassans*, Paris, Le Livre de Poche, 1999, p. 376). Toutefois, il ne fait pas de doute que, comparé à l'espagnol, le phénomène syntaxique est en français beaucoup moins fréquent qu'en espagnol et que la construction de l'objet est différente.

92. Les termes de *site* pour désigner le patient, opposé à celui de *gène*, pour désigner l'agent tandis que le verbe correspond à l'*opération*, sont empruntés à Jean-Claude Chevalier dans *Verbe et phrase (le problème de la voix en espagnol et en français)* (1978).

93. Ces trois exemples sont empruntés à Christian Boix (2003 : 209-219). Les derniers exemples sont extraits du roman de Antonio Gala, *Ahora hablaré de mí*, Barcelona, Planeta, 2000, p. 141.

94. « Está, en suma, demasiado simplificado el análisis según el cual la presencia o ausencia de la preposición *a* en los grupos nominales indefinidos en función de objeto directo depende de que estas expresiones reciban o no interpretación específica, en el sentido de que hagan o no referencia a individuos identificables o reconocibles. » (2009 : 2639)

espagnol. La question de la préposition *a*), reste une référence incontournable en la matière. Elle souligne en effet dans sa conclusion :

[...] l'insuffisance des explications traditionnellement données au phénomène de *l'accusatif prépositionnel* : le critère de l'animation / détermination du complément d'objet s'était révélé incapable d'expliquer tous les cas de figure, laissant en marge trop d'exceptions pour qu'on décide de le retenir comme facteur déterminant. (2010 : 305)⁹⁵

Bref, il s'agit de reprendre cette question selon l'optique qui est la nôtre, notamment à partir de la thèse d'E. Weber qui propose d'une part une précieuse synthèse sur le sujet et défend par ailleurs une théorie originale tout en adoptant scrupuleusement, comme postulat méthodologique, celui de l'unicité de la relation signifiant-signifié.

Précisons toutefois que si l'essentiel de cette thèse tend à comprendre et à dégager les mécanismes qui régissent la syntaxe de l'objet en espagnol, elle ne s'intéresse pas particulièrement au fait que le choix de la langue espagnole se soit porté – dans le cas du prépositionnement – sur le relateur *a*, à la différence, par exemple, du roumain qui a retenu le relateur *p(r)e* issu de *per*. La question est certes explicitement et ponctuellement posée au cours de la thèse, notamment à la fin et raccrochée à la construction dative⁹⁶. Cependant, le développement qui lui est consacré n'est que mineur à l'échelle de l'ouvrage et on ne saurait s'en étonner puisque ce n'est pas l'objectif que s'est assigné ce travail, dont l'intérêt majeur est de déplacer le point de vue en le concentrant, selon une approche sémantique, sur le verbe comme critère discriminant.

Ainsi, pour notre part, il s'agit d'essayer de mieux comprendre pourquoi la langue espagnole mobilise parfois le relateur *a*, à l'exclusion de tout autre relateur, problème qui a été peu étudié, de l'aveu même d'Elodie Weber⁹⁷. En d'autres termes, par rapport aux différentes théories sur le sujet, il s'agit de voir si les traits propres à [a] jusqu'alors dégagés restent pertinents, et si l'approche cognématique peut apporter un éclairage nouveau sur la question, sans jamais perdre de vue la problématique de la motivation du signe.

2.1. Etat de la question

2.1.1. Aux origines de la notion de « transitivité »⁹⁸

Le problème de la syntaxe de l'objet pose naturellement celui du mécanisme de la transitivité. Or, les principales théories sur la question sont en fait héritières, voire prisonnières, d'une conception bien précise et très ancienne de la transitivité, conception qui remonte à l'Antiquité.

95. Cette thèse est notamment intéressante du fait des nombreux exemples attestés et recueillis par le corpus électronique de l'Académie Espagnole (le CREA). L'ouvrage de Carmen Pensado (éd.), *El complemento directo preposicional* (1995) est également une bonne synthèse de la question tant en synchronie qu'en diachronie (à partir d'exemples empruntés notamment au *Cantar de Mío Cid*, p. 133-161).

96. Section 5. 2 « Pourquoi la préposition *A* ? » (p. 282-286) Le fait que la construction accusative soit mise sur le même plan que la syntaxe dative nous semble tout à fait pertinent dans la mesure où il s'agit de la même suite de signifiants. On peut ainsi sans doute postuler la même valeur en langue, précisément au nom du principe méthodologique de l'unicité de la relation signifiant-signifié.

97. « Il nous a semblé utile, par ailleurs, de vérifier si ce facteur fondamental du prépositionnement s'accordait avec la représentation de *a* que nous pensions être la plus juste, c'est-à-dire de comprendre la raison du choix de la préposition *a* pour l'*accusatif prépositionnel*. Le problème a été peu étudié. » (2010 : 10)

98. Sur l'historique de cette notion, on pourra se reporter au chapitre 1.1 (p. 14-16) de la thèse d'E. Weber.

La terminologie reprend celle de la grammaire latine où le terme *transitivus* désignait un membre de la phrase dépendant, qui ne se suffisait pas à lui-même, et qui avait ainsi besoin de se référer à un autre élément de la phrase (son complément), d'où le mot de *transitivité* pour désigner ce *passage*, ce *chemin*⁹⁹. Puis c'est la philosophie scolastique qui centrera cette notion sur le verbe avec une interprétation sémantique de la transitivité où le sujet exerce une activité qu'il transmet à un objet. Ainsi, la conception de la transitivité qui semble manifestement retenue et s'imposer très tôt est celle d'un *continuum* entre le verbe et l'objet avec, comme relation transitive prototypique, une relation fondamentalement asymétrique où l'on a un sujet nécessairement agentif, qui garde les commandes de l'opération, et un objet passif, patient, qui subit l'opération. C'est ce qui amène Hopper et Thompson à poser que la relation transitive implique un sujet perçu comme comportant plutôt les traits d'agent /animé/, /spécifique/ tandis que l'objet est vu comme patient, /inanimé/, et /non-spécifique/.

C'est dans ce cadre que s'inscrivent les principales théories sur l'accusatif prépositionnel puisque, à grands traits, le marquage de l'objet en espagnol est généralement expliqué et justifié quand celui-ci s'écarte de ce modèle prototypique de la transitivité.

Cette rapide remontée aux sources de la transitivité permet d'éclairer et de mieux comprendre le rôle fonctionnel que peut assumer le relateur *a* dans la syntaxe de l'objet eu égard aux traits qui sont les siens (/mouvement/, /limite/). Une telle conception de la transitivité – assimilée à un *cheminement*, un *passage* et un *continuum* –, s'accommode en effet parfaitement de la valeur directionnelle et du /cinétisme/ attachés à *a* qui déclare un point de visée, un terme et, on l'a vu, une /limite/ : vu sous cet angle, *a* servirait finalement à dire ce *passage*, ce mouvement du verbe vers son objet, un rôle fonctionnel que permet son signifié de langue. En tant que relateur, il met en relation le verbe avec son objet, un objet introduit par le relateur *a* qui marque le terme, la limite venant ainsi conformer le verbe et assurer sa complétude¹⁰⁰.

Seulement, si l'emploi de *a* semble donc en soi cohérent dans le cas de l'accusatif prépositionnel, du fait de son signifié de langue et de ses capacités référentielles, reste à comprendre pourquoi, et selon quels critères, la langue espagnole, à la différence d'autres langues romanes, s'est dotée d'une syntaxe particulière – en l'occurrence, d'une double syntaxe – dans la relation transitive, en ayant recours dans certains cas à ce relateur, à l'exclusion de toute autre préposition.

2.1.2. Les différentes théories

D'après l'étude d'Elodie Weber, qui s'appuie sur un article de Brenda Laca (1995), la thèse la plus ancienne est celle de l'analogie avec le sujet. Cette thèse trouve sa source dans une déclaration de Rodolfo Lenz pour qui « el complemento directo lleva la preposición *a* si es lógicamente posible considerarlo como sujeto de la oración » (1925 : 51), thèse qui a été reprise par Eugene Rogiest (1980 : 143-146) sur le plan syntaxique et, Salvador Fernández Ramírez (1986 : 148-190), d'un point de vue sémantique. A l'appui d'une telle théorie explicative, il y a un constat : E. Rogiest observe que l'objet qui fonctionne comme sujet d'un verbe à l'infinitif ou bien qui rentre dans une prédication secondaire (à travers un attribut du complément d'objet) peut être introduit par le relateur *a* y compris lorsqu'il ne comporte pas le trait /+animé/ : « [...] se veía surcar el espacio a dos o tres aviones » (Laca 1995 : 71) ; « [...] prefiero llamar *historia* y no *novela* a esta obra mía » ou encore « pero del mismo modo que veía tan lejana y distante a la ciudad » (*Ibid.*). Il considère ainsi que l'objet est précédé de *a*

99. Concernant le verbe, et pour désigner ce passage, J.-C. Chevalier parle de *chréode* verbale.

100. Le trait /limite/ associé à *a* assure en effet une /limite/ au *continuum* entre le verbe et l'objet et ainsi une limite de dissociation entre les deux participants de la relation actancielle, le sujet et l'objet.

lorsqu'il peut être support de prédication, c'est-à-dire lorsqu'il se comporte syntaxiquement comme un sujet, au sens où il est thème de quelque chose. De son côté, S. F. Ramírez s'appuie également sur le parallèle entre les critères actanciels propres au sujet et à l'objet, en l'occurrence l'autonomie référentielle et l'agentivité potentielle, puisqu'il observe qu'un objet qui possède ces deux traits est le plus souvent prépositionné, à l'instar des exemples suivants prototypiques, *Estoy buscando una secretaria que haya trabajado antes para un político vs estoy buscando a una secretaria que trabajó mucho tiempo para Jorge* (Ibid. : 73), où l'on voit que si dans le premier cas, l'objet est plus amorphe, dans le second, en revanche, la construction de l'objet avec préposition sous-tend une existence et une identification plus forte : avec *a*, l'objet apparaît ainsi comme davantage singularisé.

Bref, l'objet direct, doté d'une autonomie référentielle et d'une agentivité potentielle serait donc signalé par la préposition *a* dès lors que le fonctionnement de l'objet s'apparente à celui du sujet.

L'autre thèse, soutenue par W. Dietrich (1987 : 69-79), considère qu'un objet prépositionné présente des propriétés communes avec des objets indirects. L'argumentation ne dépasse pas toutefois celle de la personnification, et c'est E. Rogiest (1999 : 67-80) qui approfondit au niveau fonctionnel la similitude syntaxique entre les deux constructions. Il souligne que si dans ces deux constructions, l'objet correspond au terme (trajet) de l'opération, dans le cas de la construction indirecte, l'objet n'est pas un participant inactif et passif (il est le plus souvent animé et défini) et présente une autonomie et indépendance lexico-syntaxique par rapport au verbe alors que l'objet direct est toujours comme contenu en puissance dans le verbe. Après l'analogie avec le sujet, c'est donc l'analogie avec le datif qui est ainsi mise en avant de par l'identité des constructions avec *a*.

Bien avant ces deux approches, c'est M. Molho – à travers deux articles (1959 et 1980) – qui a renouvelé la réflexion de manière décisive. Car si l'on retrouve, comme principe explicatif au prépositionnement de l'objet, le « déséquilibre des fonctions actanciennes » (1980 : 216)¹⁰¹, en s'intéressant aux différents facteurs de perturbation de ces fonctions actanciennes, M. Molho a déplacé la réflexion (vers la gauche si l'on peut dire) pour la situer sur le terrain de l'opération verbale. Et c'est ainsi qu'à partir de l'exemple de Gili Gaya, tiré de la dernière guerre, « Nuestros cazas derribaron dos aviones enemigos y averiaron *a* otros tres », il souligne (p. 217) que la sémantèse du verbe qui implique une pleine opérativité (comme « derribar ») est corrélée à une construction directe tandis que le verbe associé à une perte d'activité du sujet (comme par exemple « averiar »), et donc à une plus grande résistance de l'objet, entre dans une construction indirecte.

Ce que M. Molho a mis en lumière dans le jeu des rapports actanciels c'est, finalement, l'importance de l'opération verbale, soit, le sémantisme du verbe, indépendamment des fonctions « sujet » et « objet ». C'est d'ailleurs ainsi qu'il explique l'emploi du relateur *a* devant l'objet avec des verbes qui marquent un ordre relatif – comme *preceder, seguir, superar...* –, et ce, quel que soit le degré d'animation et de détermination de l'objet. En effet, sémantiquement, ces verbes impliquent un rapport entre un terme subordonné, donc au poste d'objet, et un terme subordonnant, au poste de sujet (ex : *el coche sigue al autobús*)¹⁰².

Avec cette théorie verbale, M. Molho a ainsi ouvert une nouvelle perspective qu'ont explorée à la fois Nicole Delbecque et E. Weber. Pour N. Delbecque (1999 : 49-65), qui ratifie à sa manière la thèse de l'autonomie de l'objet, le relateur *a* signifierait le caractère

101. « [...] la préposition intervient en cas de déséquilibre des fonctions actanciennes qui signifie que dans leur rapport à *O* [opération], *x* [l'objet] et *y* [le sujet] ne parviennent pas à s'établir conformément à leurs statuts respectifs de site et de gène. » Les précisions entre crochets sont de notre fait.

102. Néanmoins, le caractère relatif de l'ordre exprimé par l'opération verbale exige un élément discriminant qui précise l'ordre de la relation actancielle, rôle dévolu au relateur *a* qui en a les capacités référentielles puisqu'il instaure une limite de dissociation.

bilatéral de la relation *sujet-verbe*, permettant ainsi d'envisager le site comme argument. Et c'est le sémantisme du verbe qui déterminerait l'apparition du relateur : « Au lieu d'une dynamique simple, unidirectionnelle, allant de l'entité sujet à l'entité objet, l'*accusatif prépositionnel* signale que, *ceteris paribus*, dans le contexte donné, la relation décrite pourrait tout aussi bien être envisagée en sens inverse, c'est-à-dire avec l'entité objet comme argument externe » (*Ibid.* : 56). De son côté, E. Weber partage l'idée que c'est du sémantisme du verbe que dépend le degré d'agentivité de l'objet puisqu'elle place le verbe au centre de sa théorie explicative, selon que le mécanisme sémantique lié à l'opération confère ou non au site (objet) un rôle supérieur, en terme d'agentivité et d'autonomie, à celui du gène (sujet), au point parfois d'entrer en conflit avec la syntaxe. La conclusion de sa thèse est d'ailleurs très claire sur ce point :

Autrement dit, si la syntaxe transitive établit de manière constante une prédication qui prend pour support le gène, le sémantisme de certains verbes transitifs établit une prédication inverse et implicite qui prend pour support le site : ce que fait la syntaxe, le sémantisme, simultanément, le défait. La préposition *a* interviendrait pour normaliser ce bouleversement induit par le verbe. (2010 : 305-306)

Si l'on reste sur le plan sémantique, l'autonomie syntaxique du site peut donc être interprétée comme l'indice d'une autre forme d'autonomie : en l'occurrence, une autonomie sémantique. C'est d'ailleurs l'optique de B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau, plutôt axée sur la notion de *puissance* dans la relation transitive (1994 : 222-225). Ils rapportent en effet cette question à la notion d'*ergativité*, flexion qui, dans certaines langues, établit une corrélation de puissance entre les deux éléments (agent et patient) de la relation actancielle. Or, si l'être qui occupe le poste de site est vu comme susceptible d'une action au sein de l'espace prédicatif, cela signifie qu'il est conçu comme ayant la capacité de s'émanciper de la domination posée par l'espace prédicatif du verbe transitif et qu'ainsi il jouit d'une certaine autonomie et donc d'une certaine puissance. Une puissance ou autonomie syntaxique qui peut être favorisée par certains traits morphosémantiques que les grammaires ne manquent pas de recenser (nom propre, nom commun précédé d'un article défini singulier ou tout autre élément syntaxique visant à le déterminer, etc.), des critères qui tendent à singulariser la visée de l'objet mais qui ne suffisent pas, rappelons-le, à déclencher mécaniquement l'emploi du relateur *a*. Ces éléments confèrent juste à l'objet un certain degré de singularité pour qu'il accède au statut de « désignateur rigide »¹⁰³ (désignant un même individu dans tous les mondes possibles), plutôt propice à l'emploi de *a*, ou au statut de « désignateur souple » d'une classe générale (désignant des individus différents selon les mondes possibles), guère propice à la comparution de la préposition. C'est ainsi que l'on peut opposer « No he visto a Juana », où le nom propre *Juana* fait référence à une personne en particulier, à « No he visto *Juana la Loca* » où le nom propre, sous forme de sobriquet, non précédé du relateur, fait référence non pas à une personne mais au film et au personnage incarnant le personnage historique, dans une forme de déclasserment par rapport au réel.

D'après cette optique, il appert que la syntaxe prépositionnée comporte un élément de plus, ce qui en fait une syntaxe marquée plus *lourde*, plus étoffée au niveau prédicatif qui confère à la construction prépositionnée la valeur sémantique plus enrichie qu'on a coutume de lui concéder. D'une part, parce que le verbe est comme prolongé, et d'autre part, parce que le complément est introduit par le relateur. On opposera ainsi « robar alguien » (enlever) vs « robar a alguien » (dépouiller) ; « perder sus hijos » (simple idée de perte) vs « perder a sus hijos » (la résistance des enfants implique l'idée de « causer la perte de quelqu'un de la

103. Le terme « désignateur » est emprunté au logicien S. Kripke qui l'emploie pour tout élément du discours qui peut faire référence à un objet, qu'il s'agisse du monde réel ou du monde des possibles. Voir à cet égard *La logique des noms propres* (1982).

part du sujet »), « quiero mi mamá » (= je veux ma maman) vs « quiero a mi mamá » (= j'aime ma maman).

Outre l'explication traditionnelle, qui lie l'apparition de *a* au degré d'animation et de détermination de l'objet ¹⁰⁴, les différentes théories jusqu'alors exposées peuvent en fait être ramenées à une seule : celle de la topicité et de la forte autonomie référentielle de l'objet. Or, dans son étude consacrée au relateur *a*, et notamment par rapport à l'accusatif prépositionnel, Maria Jimenez arrive d'ailleurs, sous forme d'hypothèse, à une conclusion qui va dans le sens de l'indépendance référentielle de l'objet : *a* poserait, dans l'au-delà prédicatif que suppose le verbe transitif, une nouvelle incidence. Le rôle fonctionnel de cette préposition consisterait ainsi à marquer un site autonome :

Dire d'un être qu'il est l'occupant du poste de site, c'est le définir au travers de la dépendance qui est la sienne. C'est le concevoir comme un élément assujéti, qui ne peut avoir d'existence autonome [...]. En revanche, dire d'un être qu'il est, avant toute chose, l'occupant du poste désigné, c'est transcender, sans pour autant l'abolir, la relation de dépendance qui peut le définir au sein du verbe ; c'est prendre acte de cette dernière, s'en accommoder, et passer outre, en instaurant entre lui et le verbe une nouvelle relation plus lâche et moins rigide, qui nous permet de le concevoir, non plus seulement comme une partie subordonnée et tributaire, mais aussi comme un tout autonome. [...] En d'autres termes, c'est assumer une dépendance et s'en affranchir au travers d'un statut différent qui emporte avec lui des possibilités neuves, car ce qu'il convient de bien voir, c'est que cette liberté nouvelle offerte par *a* permet, en effet, à l'être de transgresser l'interdit que fait peser sur lui la voix obverse, en l'autorisant, malgré tout, à devenir sujet de prédication. (1996 : 143-144)

Selon M. Jimenez, *a* serait donc comme un marqueur de l'autonomie du site par rapport au gène au point même de pouvoir lui permettre d'être objet d'une nouvelle prédication. Ainsi, que l'objet soit fortement individualisé ou qu'il fonctionne syntaxiquement de manière analogue au sujet ou au datif, précédé de *a*, l'objet semble acquérir une autonomie thématique et conceptuelle non conforme à son statut de participant secondaire selon le schéma actanciel prototypique. En d'autres termes, la construction de l'objet avec *a* signalerait un conflit entre la construction de l'énoncé et le statut prototypique de l'objet. Une analyse que l'on trouve en fait déjà explicitement chez Coste et Redondo qui interprètent ce fait de syntaxe en terme d'antagonisme de l'objet et du sujet mais aussi en terme d'indépendance de l'objet : « La préposition *a* apparaît en espagnol lorsque l'objet est suffisamment animé et particularisé pour *acquérir une individualité* propre qui s'affirme face à celle du sujet et qui peut même s'opposer à l'action du sujet. » (1965 : 320)¹⁰⁵

De son côté, dans le cadre de sa réflexion sur l'accusatif prépositionnel, et tout en accordant une préséance au sémantisme du verbe sur celui de l'objet, Elodie Weber a été amenée à s'intéresser à des constructions transitives particulières : les constructions dites à *objet interne* ¹⁰⁶ qui présentent la particularité de n'être jamais, en espagnol, précédées de la préposition *a* » : *llorar Ø unas lágrimas, hablar Ø una lengua, vivir Ø su vida* (2003 : 221-228). C'est donc que ces constructions présentent une particularité qui peut apporter un éclairage concernant la syntaxe de l'objet mais aussi sur le relateur. Comprendre pourquoi de tels tours refusent systématiquement la construction avec *a* doit en effet permettre, en théorie, de dire quelque chose sur les mécanismes qui régissent l'accusatif prépositionnel mais aussi sur

104. « La preposición *a* se antepone a menudo al acusativo [...] y significa entonces personalidad y determinación. » (Bello 1970 : § 889)

105. Nous soulignons.

106. « Le complément d'objet dit *interne* reprend sous une forme nominale le contenu sémantique du verbe pour le spécifier. » (Delphine Denis & Anne Sancier-Château 1994 : 374)

le relateur lui-même. Et c'est également l'occasion de voir si par rapport à un phénomène constant, les instructions cognématiques associées à [a] sont pertinentes ou invalidées.

E. Weber commence par écarter une objection que l'on pourrait opposer à son observation, objection selon laquelle si les constructions dites à « objet interne » sont systématiquement non prépositionnées, c'est que les objets en question sont des inanimés. Or, à l'appui de multiples exemples d'auteur¹⁰⁷, elle rappelle, on l'a vu, que le critère de l'animation ne saurait être un critère discriminant et pertinent. Ensuite, par rapport au comportement de nombreux verbes au sein de la structure transitive, elle distingue deux types de verbes :

– ceux qui construisent l'objet toujours ou presque avec le relateur *a*.

– ceux qui ne le construisent jamais (ou presque) avec le relateur *a* à l'instar des constructions dites à « objet interne ».

Par ailleurs, pour expliquer la particularité de ces constructions à « objet interne », après avoir décrit la relation transitive comme une relation triphasée qui met en jeu trois éléments – une opération verbale, le procès, l'être à l'origine de cette opération, le gène, et enfin, ce sur quoi s'applique l'opération, le site –, elle rappelle que le propre d'un complément d'objet direct est de posséder (p. 222) un sens distinct de celui du verbe. Il existe même indépendamment de l'opération exprimée par le verbe. Et c'est ainsi qu'elle donne en exemple l'énoncé « manger une pomme » avec le commentaire suivant (p. 227) : « Lorsqu'on dit *manger une pomme*, la pomme existe sans l'opération de *manger* ». En revanche, si le sémantisme de certains verbes induit une autonomie forte ou maximale du site, selon E. Weber, dans le cas des constructions dites à « objet interne », le sémantisme de l'être qui instancie le poste de site est impliqué par le sémantisme même de l'opération (*llorar lágrimas*). C'est ainsi que si dans le cas des constructions autres qu'à « objet interne », le site a une existence indépendante de l'opération, en revanche, dans le cas des constructions « à objet interne », le site n'existe que par l'opération dite par le verbe. C'est la raison pour laquelle ces objets ont pu d'ailleurs être qualifiés d'*internes*. Ils sont « internes » à l'activité que représente le verbe et par là, internes au sujet, à l'être qui produit cette activité car le complément d'objet dit *interne* « reprend sous une forme nominale le contenu sémantique du verbe pour le spécifier »¹⁰⁸. Dit autrement, dans le cas de l'« objet interne », l'être site est dans la totale dépendance de l'être gène et de l'opération. De ce fait, il ne saurait en être dissocié, d'où l'absence régulière du relateur *a* dans ces constructions.

Enfin, en marge de l'objet dit *interne*, Béatrice Salazar s'est également intéressée aux formes relatives *que*, *a quien*, *al que* en fonction de complément d'objet direct (2003 : 229-241) qui possèdent un antécédent comportant le trait sémantique /humain/, comme par exemple des constructions du type « El escritor al que premiaron anoche vendrá a nuestra tertulia próximamente », vs « El escritor que premiaron anoche vendrá a nuestra tertulia próximamente ». Des constructions à propos desquelles les grammaires sont plutôt silencieuses et n'offrent pas de véritable explication, un silence qui explique pourquoi, B. Salazar a cherché à comprendre les facteurs qui pouvaient conduire l'énonciateur hispanophone à opter pour telle forme plutôt qu'une autre.

107. « [...] y finalmente adelantó *a* un carro abarrotado de panochas de maíz. » Juan Marsé, *Últimas tardes con Teresa* ; « [...] muchos creen que es posible parar *al* tiempo en el presente, instantáneo y pasajero. », C. Sánchez Albornoz, *Confidencias* ; « He adquirido cierto compromiso en este asunto, y, por tanto, me atrevo a reclamar el delincuente. » Benito Pérez Galdós, *La sombra*, cap. IX. On peut trouver d'autres exemples de ce type dans son article déjà cité « L'objet interne et la préposition A » (2003 : 221).

108. Définition de l'*objet interne* proposée par Delphine Denis & Anne Sancier-Château (1994 : 374).

Ce qui se dégage de son analyse c'est que les contextes linguistiques qui favorisent apparemment l'emploi (sémantiquement) marqué – comme *a quien, al que* – sont plutôt des constructions de type explicatif. C'est-à-dire des constructions qui peuvent être supprimées sans que la valeur de l'antécédent ne soit modifiée, comme l'a expliqué A. Bello. Elle conclut de ce fait que si la syntaxe avec *que* fonctionne comme simple rappel de la relation de subordination et qu'elle ne représente qu'une continuité thématique sans mise en relief de la valeur référentielle, en revanche, les constructions avec *a quien, al que*, fonctionnent différemment. Selon B. Salazar *a quien, al que* sont des formes détachées du verbe par la préposition qui ajoutent à la continuité référentielle un nouvel acte de référence. Elles reprennent la valeur référentielle de l'antécédent tout en insistant sur sa nouvelle fonction ce qui leur confère une certaine autonomie. Une analyse qui rejoint, somme toute, une fois encore, celle de M. Jimenez qui voit dans l'emploi de *a* un nouveau rapport d'incidence et donc une autonomie référentielle car, à partir de cette analyse, il semble que l'indépendance observée favorise l'emploi de formes marquées, avec l'emploi du relateur *a*, si bien qu'une fois encore, force est de constater que l'emploi de la préposition *a* semble bien associée à une opération de dissociation.

Conclusion : l'autonomie de l'objet signalée par [a]

Si l'on tente d'établir une synthèse des principales théories explicatives exposées sur la question (approches syntaxique, sémantique...), on peut considérer que parmi toutes les variables, la syntaxe prépositionnée semble avoir comme constante le fait de signaler, et marquer un site autonome et indépendant par rapport au sujet (le gène).

Une telle convergence de vues mérite qu'on s'y arrête car l'autonomie et l'indépendance du site signalées par *a* entrent parfaitement en résonance avec les instructions cognitives associées à [a], instruction du type [dissociation], [éloignement], un site autonome pouvant être considéré comme dissocié dans la relation verbe-objet. En effet, on l'a vu, l'insertion du relateur *a* entre l'opération et le site est une manipulation syntaxique qui consiste à *dissocier* et *éloigner* l'objet du verbe, ce qui a pour effet de distendre le lien grammatical qui les unit et ainsi de conférer au site une certaine autonomie syntaxique. Bref, la notion d'autonomie semble s'avérer opérante et surtout concomitante de l'emploi de *a* dans la syntaxe de l'objet.

L'autonomie du site dégagée par M. Jimenez peut ainsi être mise en relation avec les cognèmes du type [dissociation], [éloignement] et l'instruction [disjoindre des notions préalablement conjointes]. Cette autonomie, liée à l'emploi de *a* est en effet – on l'a vu sur un plan syntaxique – une forme de dissociation de l'être site par rapport à l'opération (mais aussi par rapport à l'être gène, nous y reviendrons). C'est d'ailleurs précisément parce que l'être site est dissocié de l'espace prédicatif déclaré par le verbe transitif qu'il s'émancipe de l'opération et qu'il acquiert une certaine indépendance syntaxique et sémantique. Et, une fois encore, le trait /limite/, assimilable à une ligne de partage qui délimite deux états/plans, s'avère pertinent puisque le relateur *a* a pour fonction de démultiplier la prédication en dissociant l'incidence 1 (l'espace prédicatif défini par le verbe transitif) de l'incidence 2 (le nouvel espace prédicatif posé par *a*). En tenant donc à distance – c'est-à-dire éloigné – le site de l'opération, le relateur *a* permet donc en quelque sorte de briser les liens de dépendance qu'unissent le verbe et son complément pour ainsi jeter les bases d'une nouvelle incidence dans l'au-delà de l'espace prédicatif que suppose le verbe transitif. En d'autres termes, avec la syntaxe prépositionnée, le site n'est plus conçu comme assujéti à l'espace prédicatif décrit par l'opération, mais comme un élément syntaxiquement et sémantiquement autonome, dans une forme de mise à distance du site qui apparaît ainsi comme dissocié de l'opération. L'être saisi dans le complément

d'objet peut dès lors assumer un nouveau rôle fonctionnel. En conséquence, l'accusatif prépositionnel correspondrait à une syntaxe marquée qui signalerait un objet autonome, rehaussé, un objet rehaussé parce qu'indépendant. Une analyse que semble conforter la langue espagnole car on peut observer comme constante que plus l'être site est dépendant de l'être gène et moins le site est prépositionné (*tener una criada enferma*) et, inversement, plus l'être site est indépendant de l'être gène et plus le site tend à être prépositionné (*tener a una criada enferma*)¹⁰⁹.

Une constante que tendraient à prouver certains phénomènes liés à l'organisation du discours : on observe ainsi que lorsque un objet est isolé et mis en relief en discours et devient donc le thème de l'énoncé (*i.e.* jouit d'une certaine autonomie référentielle), il est, la plupart du temps, précédé de la préposition *a* et ce, quel que soit son degré d'animation : « [...] cuando a un árbol consiguieron matarlo, lo sustituyeron por una acacia de bola. » (Laca 1995 : 84)¹¹⁰ D'où l'idée que la syntaxe prépositionnée est liée à un objet qui, pour diverses raisons (sémantisme du verbe, construction de l'énoncé...), a acquis le statut de topique de discours, processus qui correspond donc à son autonomisation et à son rehaussement, une corrélation qui semble aller dans le sens des instructions psychiques associée à [a], puisqu'à la forte autonomie de l'objet correspond un taux de prépositionnement élevé.

Ensuite, si le degré d'indépendance du site par rapport au gène – qui semble dû, selon Elodie Weber, au sémantisme du verbe, un sémantisme que signalerait le relateur *a* –, permet d'expliquer la non-compatibilité de la structure transitive avec la préposition *a*, dans le cas de l'« objet interne », cela revient en quelque sorte à démontrer que ces verbes maintiennent leur site dans la dépendance maximale de leur gène. Une dépendance maximale, sans dissociation possible, qui rend ainsi impossible l'emploi du relateur *a* dont le représenté est associé aux opérations [dissociation], [éloignement], [disjoindre ce qui est conjoint]. Un peu comme si cette syntaxe particulière était une exception qui confirmait l'hypothèse de départ. Car une fois mise en évidence l'imbrication étroite du gène et du site dans le cas de l'objet interne, on comprend en effet aisément que l'objet ne puisse jamais être prépositionné dans la mesure où, étant *interne*, il ne saurait être *dissocié* de l'opération et de ce fait, il ne saurait être saisi par *a* dont les instructions consistent précisément à [dissocier], [éloigner], et [disjoindre ce qui est conjoint]. Bref, au fil de son analyse, E. Weber arrive à une conclusion proche des vues de Maria Jimenez :

Dans ce dernier emploi [l'objet interne], le site, entièrement produit par le gène, est dans sa dépendance maximale. Il ne sera donc jamais être (sic) précédé de la préposition *a* ; selon l'hypothèse adoptée, la préposition *a* serait en effet le signe de l'autonomie, de l'indépendance du site par rapport au gène. (2003 : 228)

Enfin, fidèle à la méthode d'approche ici adoptée, la linguistique du signifiant, il convient d'être attentif au fait que l'accusatif prépositionnel, caractérisé par l'emploi du relateur *a* entre le verbe et l'objet, est déjà une syntaxe dissociative qui signale, *de facto*, à travers la construction même de l'énoncé, l'autonomie du site. L'éloignement syntaxique de l'objet par rapport au verbe lui confère assurément une certaine indépendance car si l'objet est comme contenu en puissance dans le verbe, avec l'emploi du relateur *a* dont l'instruction est « disjoindre des notions préalablement conjointes » (Bottineau 2003 : 222), l'objet cesse alors, *ipso facto*, d'être dans la dépendance directe du verbe ; il s'en libère (d'où son autonomie référentielle), un peu comme si le relateur *a* marquait la limite de dissociation de l'opérativité par rapport à son objet – on l'a vu plus haut, M. Jimenez voit à travers la syntaxe avec *a* « une

109. Pour ces deux exemples, selon M. Molho, dans le premier cas, il s'agirait d'une domestique quelconque alors que dans le second, avec *a*, la personne est bien présente dans l'esprit du locuteur et correspond donc à un objet avec une plus forte individualité. Sur ce point, voir M. Molho. (1980 : 220)

110. Exemple cité par E. Weber. (2010 : 22)

relation plus lâche et moins rigide ». En d'autres termes, avec l'accusatif prépositionnel, on serait comme en présence d'une syntaxe qui signalerait cette relation plus lâche à travers cette construction. La syntaxe prépositionnée, marquée, ne serait donc rien moins que la trace de l'indépendance de l'objet, une autonomie signalée par *a* (1^{er} temps), conformément aux instructions psychiques de [dissociation] et d'[éloignement] associées au relateur *a*. Une autonomie cependant toute relative car au sein de la relation transitive, la valeur directionnelle de *a* a nécessairement pour fonction d'assujettir un être au statut de patient (2^{ème} temps). Nous y reviendrons. Bref, le rôle paradoxal de ce relateur – déjà signalé par M. Jimenez – consiste à transmettre une certaine puissance à l'objet qui n'en reste pas moins objet. Et en fait, c'est parce que *a* rehausse l'objet qu'il doit également rétablir la relation actancielle ¹¹¹. C'est donc la valeur directionnelle et vectorielle du relateur qui se voit finalement confirmée dans la syntaxe de l'objet prépositionné.

Au bout du compte, au-delà du fait que l'approche cognématique de la syntaxe de l'objet ne semble pas démentir mais plutôt confirmer les instructions cognitives associées au relateur [a] par rapport aux principales théories sur la question, ce qui mérite assurément un développement, c'est le fait que la langue espagnole se soit donc dotée d'une double syntaxe dans la construction de l'objet.

On sait en effet par ailleurs que le verbe espagnol, de par sa morphologie, possède le statut particulier de *verbe-phrase* ; or, à la lumière de ce qui vient d'être exposé, il s'agit d'explorer sa capacité à saisir son objet de deux manières différentes et ce, à la lumière de la cognématique. En d'autres termes, il convient d'analyser tout ce que peut impliquer l'opération de [disjonction], de [dissociation] – ou de [non dissociation] selon les cas – encodée par [a] dans la syntaxe de l'objet. Bref, l'approche cognématique est l'occasion de revisiter l'épineuse question de l'accusatif prépositionnel.

2.2. La langue espagnole : une double syntaxe de l'objet

Tout d'abord, un premier constat s'impose par rapport à cette question complexe : hormis quelques cas, plutôt réduits, où la préposition *a* s'avère obligatoire, ou disons plutôt régulière – et il s'agit d'essayer de comprendre ce qui fonde l'emploi inamovible du relateur dans ces emplois spécifiques –, l'emploi ou le non-emploi de *a* devant un complément d'objet semble davantage une possibilité syntaxique qu'une véritable contrainte.

2.2.1. Approche normative

Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les quatre prescriptions de la Real Academia Española concernant l'emploi de *a* ¹¹². A peine énoncées, les règles censées rendre compte du phénomène préviennent aussitôt de l'existence d'exceptions, des exceptions confirmées par des recherches d'occurrences et donc largement entérinées par le discours. La R.A.E. souligne ainsi d'abord que *a* est requis :

« a) Con nombres propios de personas o de animales racionales: *César venció a Pompeyo; Don Quijote cabalgaba a Rocinante; Estimo a Pedro; He visto a Juana.* » Or, comme on le verra plus avant, l'introduction sans *a* d'un complément d'objet sous forme de

111. Par exemple, lorsque le sémantisme du verbe (ex. *matar*) implique le trait /animé/.

112. *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*. (1989 : § 3.4.5., p. 372-373)

nom propre est une combinaison, certes rare, mais au demeurant tout à fait possible et que tolère le système (comme dans, par exemple, *¿has leído Freud?* vs *¿has leído a Freud?*, deux exemples sur lesquels nous reviendrons).

Ensuite, la seconde prescription retient comme critère « b) [...] nombres propios que no sean de personas o animales, cuando no lleven artículo: *He visto a Cádiz; deseo ver a Roma; pero atravesó el Ebro; César pasó el Rubicón; He visto La Coruña.* » Mais cette règle est aussitôt nuancée : « Sin embargo, con nombres de países, comarcas y ciudades ha existido en todas las épocas gran vacilación. En el *Cantar de Mio Cid* encontramos *Gaño a Valencia, Quiero a Valencia* junto a *Dexaremos Burgos, El que Valencia ganó* (vv.1212, 3474, 1438 y 3221). En el habla usual de nuestros días son frecuentes los casos sin preposición: *Conozco Colombia; Hemos visitado Barcelona; Veremos Buenos Aires.* He aquí algunos ejemplos literarios: *La misma noche en que abandonaron Lima* (R. Palma, *Tradiciones peruanas: Una aventura del virrey-poeta*); *Sin duda quedó en mí sembrado el deseo de visitar Florencia* (P. Baroja, *Ensayos: Ciudades de Italia*, prólogo); *Nos conviene ir a juntarnos con ellos antes de que tomen Zacatecas* (M. Azuela, *Los de abajo*, parte 1^a, XIII). »

Vient alors la troisième prescription : « c) [...] pronombres *él, ella, ellos, ellas, este, ese, aquel, alguien, nadie, quien* y con *uno, otro, todo, ninguno* y *cualquiera*, cuando se refieren a personas: *no conozco a nadie; no quiere a ninguno; ese a quien tú has visto*, etc. » Mais le mouvement de balancier est le même puisqu'il est aussitôt précisé que : « Sin embargo, hay construcciones en que se omite *a* obligatoriamente antes de *quien*, y con frecuencia antes de *nadie* y *alguien*: *No tengo quien me preste; Busco [a] alguien para encargarle...* »

Enfin, la dernière règle (d) porte sur les « [...] nombres apelativos de personas o de animales que lleven artículo u otro complemento que los precise y determine de tal manera que en la mente del que habla vengán a convertirse en designaciones individualizadas equivalentes a las de los nombres propios; así: *Busco a mi criado; Busco al criado de Juan; Llamaron al mejor médico de la ciudad; He visitado al Capitán General; He visto al Presidente del Consejo de Ministros; Fue a castigar a la moza, creyendo sin duda que ella era la ocasión de toda aquella armonía* (Cervantes, *Quijote*, I, 16); *Tienen por Dios al vientre* (Puente, *Medicina*, III, 7), donde el objeto directo es *vientre*. » Or, une note de bas de page vient clairement assouplir cette syntaxe : « En la Edad Media y en nuestros clásicos vemos construcciones en que no se cumple esta regla, y que hoy nos disuenan; v.gr: *No disgustemos mi abuela* (Lope de Vega, *La fuerza lastimosa*, III, 18); *Llegó a Ávila con harto deseo de conocer la Madre Teresa de Jesús* (Yepes, *Vida de Santa Teresa*, II, 24). » (note 1, p. 373)

Une telle présentation révèle son inadéquation ¹¹³ et montre qu'une réelle souplesse syntaxique semble plutôt la règle en espagnol ; une souplesse que l'on peut observer aussi bien en synchronie qu'en diachronie puisque, par exemple, l'étude spécifique de l'accusatif prépositionnel en espagnol ancien fait apparaître que le système autorisait de multiples combinaisons. C'est ainsi qu'analysant la *Primera Crónica General* (rédaction s'étendant du XIII^e au XIV^e siècle) du point de vue de l'accusatif prépositionnel, après avoir montré ce qui était possible en espagnol ancien et ne l'est plus aujourd'hui où semblent peser davantage de contraintes, Gabrielle Le Tallec-Lloret souligne que :

Ce critère [catégorie sémantique de l'objet] n'est pas pertinent en espagnol moderne, il ne l'est pas davantage en espagnol médiéval [...]. Les idées reçues concernant l'emploi de A en espagnol ancien [...]

113. Le même constat pourrait être fait à partir de la présentation du *Diccionario panhispánico de dudas* qui structure l'article consacré au relateur *a* à partir des sections suivantes : 1.1. *Uso forzoso*, 1.2. *Doble uso*, et 1.3. *No se usa*.

ne fournissent aucun mode d'emploi de cette double syntaxe. [...] la distinction animé/inanimé n'est visiblement pas en cause dans la syntaxe de l'objet en espagnol ancien. (2003 : 28)¹¹⁴

Et elle conclut sur l'idée qu' « Avec cette double syntaxe le locuteur médiéval s'offre la possibilité d'une double représentation. 2 conceptualisations sont possibles [...] » (*Ibid.* : 33)¹¹⁵. Une conclusion qui coïncide du reste avec celle de B. Pottier, pour l'espagnol moderne, puisque après s'être intéressé à différents cas de double syntaxe possible (comme *acometer (a)*, *arremeter (a)*, *mirar (a)*...), qu'il appelle « les variables de la relation », il termine son analyse en ramenant cette question à une question de visée. Et il conclut : « Ces positions fictives de la langue se trouvent actualisées par le locuteur au moment du discours. C'est sa vision qui emporte la décision. » (1968 : 88)

Bref, le constat semble clair et sans appel : la double syntaxe de l'objet (prépositionnée ou non prépositionnée) s'avère davantage une possibilité de construction (combinaison) qu'une réelle contrainte syntaxique. Une double syntaxe qui semble ainsi correspondre à une double conceptualisation de l'objet, aussi bien pour le locuteur médiéval que contemporain. Une double conceptualisation dont il convient d'essayer de préciser les contours.

C'est pourquoi, à ce stade, et par rapport à l'optique cognématique adoptée, il semble essentiel de nous attacher à un fait de surface déjà souligné mais qui est sans doute décisif. Il constituera le point de départ de notre réflexion. Il relève d'un constat objectif et d'une lecture *lourde* de la phrase, propre à la démarche de la linguistique du signifiant qui accorde une importance de premier plan à la lettre et donc au signe. Ce constat consiste à observer simplement que la syntaxe de l'objet qui mobilise le relateur *a* est une syntaxe de type dissociatif dans la mesure où l'emploi de *a* met bel et bien à distance l'objet du verbe – et par voie de conséquence, l'objet de l'agent – comparé à une construction non prépositionnée. Une telle dissociation syntaxique ne suffit certes pas à fonder le cognème qui serait associé à [a] – puisque toute préposition dissocie et met d'une certaine façon à distance les éléments qu'elle met en relation – ; néanmoins, elle mérite que l'on s'y arrête dans la mesure où, on l'a vu, dans la syntaxe de l'objet, c'est bien de [a] et de [a] seulement qu'il s'agit et la présence du relateur, le plus souvent facultative, s'apparente même à une syntaxe marquée.

Ainsi, à partir des instructions psychiques associées au phonème vocalique /a/, il s'agit donc d'explorer ce sur quoi peut porter l'encodage [dissociation], [éloignement] dans la syntaxe prépositionnée. En d'autres termes, il s'agit de voir ce que peut apporter de traiter cette question sous l'angle de la cognématique.

Enfin, si un tel constat nous oblige à nous intéresser à la construction du sens d'un énoncé, en accordant de l'importance à l'apport successif de chacun des éléments de la phrase – *i.e.* à l'ordre et au rôle assumé par chacun dans la construction syntaxique –, une telle optique conduit pour sa part indirectement à une approche de type chrono-syntaxique, à l'instar de celle qu'a initiée Jean-Claude Chevalier à propos de la syntaxe des pronoms

114. En guise d'illustration, voici en suivant quelques exemples extraits de son article, exemples empruntés à la *Primera Crónica* (parties I, II et IV) faisant intervenir des objets animés ou inanimés : « destruxo **a** los gascones... » (II, p. 267) ; « Metamos mano a destroyr \emptyset los gascones... » (II, p. 286) ; « Mas el rey don Fernando, que aun non sabie nin avie oydo de las sus naves en commo avien vençido **a** las de los moros... » (IV, p. 750) ; « Mahomat conseio les que siempre aorassen **a** aquella elesia... » (II, p. 268) ; «...y el, pues que vio que avie vengado \emptyset so padre... » (I, p. 17). Autres exemples extraits du *Libro del Caballero Zifar* : « '¡ He aquí el traidor que **mató \emptyset el ome bueno** !' e presiéronle e leváronle ante los alcaldes. E los alcaldes preguntáronle si **matara él \emptyset aquel ome bueno**... » (p. 73) ; « E mandáronle prender, e porque amos a dos venían de conosçido que le mataran, mandávanlos matar a amos a dos. E el que **mató al ome bueno** estava a la puerta entre los otros [...] » (p. 73-74), *Libro del Caballero Zifar*, Madrid, castalia, 1982. Souligné par l'auteur.

115. Souligné par l'auteur.

personnels compléments pour l'espagnol ¹¹⁶, et qu'a développée Yves Macchi ces dernières années ¹¹⁷.

2.2.2. Approche chrono-syntaxique de la dissociation ou non-dissociation de la relation [opération – site] : deux conceptualisations différentes de la relation « verbe-objet »

Soit les deux énoncés suivants : « ¿Has leído// Freud? /¿Has leído a Freud? » ¹¹⁸

Dans les deux cas, si l'on suit l'analyse et la terminologie de la grammaire traditionnelle, on dira assurément que le nom propre *Freud* est en position de complément d'objet *direct* du verbe *leer*.

Seulement, une telle analyse se condamne par elle-même car elle frappe alors aussitôt de nullité et tient pour quantité négligeable la présence du morphème grammatical *a*. Tout se passerait comme si la préposition était vide de sens, explétive, et ne jouait aucun rôle. Pourtant, *a* constitue bien la différence de ces deux constructions qui ne sont nullement identiques. Or, si deux énoncés ne sont pas strictement identiques, tout laisse à penser qu'ils ne sauraient dire strictement la même chose ni qu'ils impliquent les mêmes mécanismes de pensée. C'est pourquoi, parler dans les deux cas, comme on le fait communément, de complément d'objet *direct*, c'est se priver de voir la variable de la relation verbe-objet, aussi minimale soit-elle, et c'est sans doute manquer d'apercevoir le fonctionnement des éléments en syntaxe qui participent à la construction du sens de l'énoncé ¹¹⁹.

116. Les éléments et les termes de cette analyse, adaptée à la question de la syntaxe de l'objet, trouvent leur fondement dans l'article de Jean-Claude Chevalier, « Chrono-syntaxe et collocation des pronoms compléments en espagnol » (1999 : 68-90). Cet article vient préciser et nuancer certains points développés dans « Syntaxe des pronoms compléments ». (1980 : 25-66)

117. « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI) » (2006 : 115-135) ; « La syntaxe dilatoire du verbe dans le *Lazarillo de Tormes* : un maniérisme gratuit ? (Chronosyntaxe - IX) » (2010 : 189-217)

118. Ces deux exemples sont empruntés à B. Darbord et B. Pottier. (1994 : 251)

119. Cette imperfection terminologique de la grammaire traditionnelle est clairement dénoncée par Justino Gracia Barrón dans l'analyse qu'il propose de l'agglomérat pronominal *selo* (« L'euphonie comme principe d'explication grammaticale : les impossibles suites de deux pronoms en l- (**le lo*, **le la*, **le los*, ...) en espagnol ») (2010) : « Mais il faut aussi que l'on procède, avant d'aller plus loin, à une clarification terminologique : pour évoquer les deux fonctions ici en cause [par rapport aux pronoms respectifs **le lo*], certaines grammaires parlent de *compléments d'objet direct* et de *complément d'objet indirect*, d'autres de *datif* et d'*accusatif*. Ces terminologies, plutôt que d'éclairer la question, la rendent encore plus complexe. On ne saurait parler de *datif* ou d'*accusatif* dans une langue qui n'a jamais connu les déclinaisons ; parler de *COD* ou de *COI* est tout aussi insatisfaisant en espagnol, puisque nos formes s'articulent les unes et les autres *directement sur le verbe* (*tengo que decirselo* ~ *se lo tengo que decir*) ; par ailleurs, lorsqu'il s'agit d'analyser non pas ces formes « atones » mais leurs avatars toniques, on s'aperçoit de la présence indispensable de la préposition *a* dans les deux cas (*verlo a él* – COD –, *decirle algo a él* – COI). On constate donc les insuffisances de ces terminologies. Pour les remplacer, je me propose de parler ici de *complément d'objet* tout simplement et de *complément d'attribution*. J'emploierai *complément d'objet* pour évoquer la forme nominale ou pronominale – tonique ou atone –, précédée ou non de la préposition *a*, qui réfère à l'être, l'objet ou la notion sur lequel le procès verbal s'actualise, se développe et s'enracine. Dans *como pan*, le complément d'objet sera *pan*, dans *veo a Juan*, ce sera *a Juan*. Je parlerai de *complément d'attribution* lorsque je voudrai faire référence à l'être, l'objet ou la notion vers lequel sera dirigé le sens produit par l'énoncé construit autour du verbe, que cet être, objet ou notion soit « morphologisé » sous forme de séquence « *a* + pronom tonique ou nom substantif » ou qu'il le soit sous forme de pronom atone tout simplement. Dans l'énoncé « *la chica no dejaba de sonreírle a Luis* », le complément d'attribution sera *le* et *a Luis*, dans « *me hubiera gustado que les hubieras visto las caras* », ce sera uniquement *les*. Cette terminologie, qui indiscrimine le physisme de la séquence pour ne tenir compte que du type de relation qu'elle entretient avec le verbe, me semble mieux répondre à la réalité de l'espagnol que les deux terminologies précédemment évoquées. » (2010 : 151-152)

Il reste donc plutôt à postuler simplement que nous sommes en présence de deux syntaxes différentes – fait objectif incontestable –, de sens différent – on verra plus avant la lecture interprétative qu'en proposent B. Darbord et B. Pottier –, et que cette différence tient notamment au relateur *a* dont la fonction est d'introduire le complément. Comme on l'a dit, il s'agit en quelque sorte de s'en remettre aux signifiants construits qui sont donnés à voir afin d'en tirer toutes les conséquences et d'en mesurer pleinement la portée.

Ainsi, dans le premier énoncé « ¿Has leído//Freud? », le complément paraît immédiatement dans la suite du verbe alors que dans le second – ¿Has leído *a* Freud? –, verbe et objet sont dissociés et séparés par la préposition *a* qui a pour rôle fonctionnel de les mettre en relation. Le caractère paradoxal de la préposition, qui fait office à la fois de joncteur et de disjoncteur – elle dissocie ici tout en mettant en liaison –, est donc d'emblée remarquable. C'est là un aspect sur lequel M. Jimenez n'a pas manqué d'attirer l'attention :

Par ailleurs, il n'est peut-être pas inutile de souligner aussi [...] le caractère paradoxal de cette préposition, qui *sépare* et unit à la fois, en nous contraignant à concevoir, dans un même temps, un entier et la *découpe de cet entier* en deux parties complémentaires. (1996 : 132)

Une analyse qui, pour partie, va dans le sens de l'instruction cognématique associée à [a], selon D. Bottineau, en l'occurrence les cognèmes [dissociation], [éloignement] et, précisément, [disjoindre des notions préalablement conjointes].

Ainsi, il convient assurément de s'interroger sur les implications de ces deux syntaxes par rapport à la représentation de l'objet.

Si l'on regarde de plus près l'une des particularités du noyau verbal – du moins, pour les langues romanes –, à en juger par ce qu'en dit Samuel Gili Gaya dans son *Curso superior de sintaxis española*, on peut considérer qu'il « forme avec son complément direct une *unité mentale* complexe » (1948 : 186)¹²⁰. L'apport se présente en effet comme un complexe constitué de deux éléments (verbe + objet) et de la relation qui les unit. C'est-à-dire que si l'objet est distinct du verbe et possède un sens distinct de ce dernier, il entretient néanmoins avec lui une relation qui peut être plus ou moins étroite puisqu'il le complète et vient lui donner une conformation particulière. De ce fait, il n'est sans doute pas inexact et excessif de considérer que le complément fait comme partie intégrante du verbe¹²¹. Jean-Claude Chevalier décrit d'ailleurs le poste de *site* (bénéficiaire) comme « [...] **enfermé dans l'opération** O, mêlé aux autres sèmes, et le *Discours*, si besoin, l'en extraira. » (1978 : 236)¹²². Et dans son approche chronosyntaxique de la transitivité et de l'intransitivité, Yves Macchi en arrive également à la conclusion que « [...] tout verbe, dès sa constitution en langue, possède dans son signifié une propriété de transitivité [...] dont la cible est cette fois le nom substantif ». Et il ajoute « [...] tout verbe est un être de langue intrinsèquement transitif à l'endroit du nom substantif. » (2006 : 127-128) Une conception du noyau verbal qui le rend intrinsèquement et indissolublement lié à son objet.

Par ailleurs, si l'on quitte l'objet, par rapport à la représentation que le locuteur peut se donner du verbe, on sait que le verbe espagnol présente une particularité sémiologique : il intègre un flexif personnel et possède de ce fait la capacité de faire phrase à lui tout seul (c'est la capacité holophrastique du verbe espagnol¹²³, comme par exemple, *canté*, qui se suffit à

120. « El verbo forma con su complemento directo una unidad mental compleja que puede llevar a su vez un complemento. » Nous soulignons et traduisons.

¹²¹ A preuve, même un verbe construit de manière intransitive (comme dans « me gusta leer ») appelle implicitement un complément d'objet, car dire « me gusta leer » sous-entend un complément [« me gusta leer (algo) »], par un procédé d'ellipse.

122. Nous soulignons en gras.

123. Précisons par ailleurs qu'au sein de sa réflexion sur la transitivité et à la lumière de l'approche chronosyntaxique, Y. Macchi nuance le statut holophrastique du verbe en espagnol : « [...] examiné à la lumière

lui-même pour faire sens, là où le français a nécessairement besoin de deux unités, « sujet + verbe », (*je chantai*). De ce fait, le locuteur peut se représenter le verbe de deux manières différentes : soit comme support et apport (*canto*), soit que comme apport (*Pedro canta*). Deux conceptualisations différentes auxquelles correspondaient, en espagnol ancien, d'après Jean-Claude Chevalier, deux syntaxes différentes au niveau des pronoms personnels compléments (proclise, enclise)¹²⁴.

Or, si l'on met en parallèle ces deux particularités du verbe – l'unité mentale que constitue le complexe verbe-objet et les deux conceptualisations possibles du verbe en espagnol –, on peut émettre l'hypothèse qu'en espagnol, de la même façon que les manœuvres syntaxiques du locuteur peuvent le conduire à conceptualiser le verbe (apport), dissocié de son support ou bien associé à lui en un seul tenant, elles peuvent également l'amener à ce qu'il se donne deux représentations différentes de la relation verbe-objet. Si le jeu de la construction phrastique permet en effet au COD d'occuper une position contiguë au verbe (*Compraba el diario todas las mañanas*) ou bien séparée (*Compraba todas las mañanas el diario/He visto esta mañana a tu hermano*), il se trouve qu'en espagnol, y compris lorsque le COD est en position de contiguïté (et dans certains cas particuliers), la syntaxe permet de le dissocier du verbe par le relateur *a* (*He visto a tu hermano esta mañana*). Le locuteur a en effet le plus souvent, on l'a vu, tout le loisir d'accoupler ou de dissocier le verbe du complément ce qui signifie que derrière une syntaxe prépositionnée ou non-prépositionnée, c'est toute une prédication qui se trouve mise en place mais différemment selon la construction. C'est-à-dire que, d'un point de vue méthodologique, plutôt que de tenter de répertorier les différentes configurations où apparaît la construction prépositionnée (catalogage, on l'a vu, qui comporte de nombreuses exceptions et qui n'est donc guère pertinent), il semble plutôt préférable, d'une part de conclure à l'existence de deux constructions transitives en espagnol¹²⁵, et d'autre part d'éclairer la signification de l'accusatif prépositionnel en cherchant à comprendre ce qui se joue au sein de la relation prédicative lorsque le relateur *a* apparaît et est employé.

En effet, en espagnol, le locuteur semble pouvoir opter pour deux types de conceptualisations dans la saisie de l'objet :

– soit il opte pour une représentation unitaire verbe-objet, qui amène à une syntaxe directe (sans *a*), immédiate¹²⁶. Il s'agit alors d'une syntaxe qui fait concevoir verbe et complément en un seul bloc, comme un tout indivis, c'est-à-dire dans l'entier de l'opération qui possède un gène et un site ; le verbe est alors immédiatement flanqué de son complément et le locuteur livre ainsi en un tout l'image d'une opération qui construit une prédication pleine et entière. L'énoncé « Leí Freud » peut se gloser de la manière suivante : « je dis de moi que j'ai lu Freud ». La construction directe implique qu'on lit Freud comme on lit quelque chose ; elle aligne l'opération « lire Freud » sur le fait de « lire quelque chose », d'où la glose de

de la chronosyntaxe, pas plus que les autres parties du discours le verbe conjugué ne satisfait à la condition d'entier prédicatif, pas plus que les autres il ne répond à la double interrogation du récepteur placé à l'instant t0 de genèse de la phrase. Saisi à l'instant t1, *abrió* ne répond en effet pleinement qu'à une seule des deux questions de l'instant t0 : que va-t-on m'en dire ? Car à la question basale : de quoi va-t-on parler me parler ? il n'apporte qu'une réponse formelle et abstraite [...]. » (2006 : 126)

124. Nous renvoyons, sur ce point précis, à l'analyse de Jean-Claude Chevalier sur la syntaxe des pronoms personnels compléments.

125. En empruntant d'autres voies, c'est l'hypothèse que développe également Nicole Delbecque en considérant que la langue espagnole s'est dotée de deux constructions impliquant deux conceptualisations différentes au niveau des actants de la relation transitive (voir notamment « Why Spanish has two transitive construction frames » (1988 : 387-415) et « La transitivité en espagnol : deux constructions plutôt qu'une. » (1999 : 49-65)

126. Le cas extrême est celui des expressions lexicalisées, figées (comme *tocar tierra, liar bártulos, recibir premio...*) où verbe et objet forment un syntème d'après la théorie et terminologie d'André Martinet.

B. Darbord et B. Pottier : « ¿Has leído//Freud?/¿Has leído a Freud? », dans le premier cas, il est fait allusion à une lecture comme *simple prise de connaissance* des textes de l'auteur [...] » (1994 : 251)¹²⁷ Et ainsi, la construction non prépositionnée serait la manifestation d'une telle conceptualisation.

– soit il opte pour une représentation dissociée de la relation verbe-objet qui correspond à une syntaxe indirecte, médiante (avec *a*). Le verbe est marqué dans sa suite par un élément atone proclitique qui constitue un élément de rupture dans la continuité entre le verbe et son complément. On a alors une prédication momentanément incomplète et autant une mise en attente qu'une mise en relief de l'apport informatif. Un agencement où l'on ne peut qu'observer que c'est au relateur *a* qu'il revient de manifester que verbe et complément sont dissociés. Il constitue même la rupture physique de ce hiatus syntaxique. Cette disjonction retarde la charge informative dont est investi le verbe tout autant qu'elle dissocie et fragmente d'autre part l'entier de l'événement, puisque, par sa capacité de liaison, ce relateur établit la représentation d'une nouvelle prédication. Si l'on dit en effet « Leí a Freud », l'agencement syntaxique oblige à une opération différente de celle avec la construction directe. Le relateur *a* pose ici l'image anticipée d'un être qui va être mis en place dans l'énoncé. C'est-à-dire que l'apparition du relateur dans la suite du verbe n'est que la déclaration et l'annonce de l'identité notionnelle singulière d'un être à venir¹²⁸. Une anticipation qui en fait une syntaxe marquée et une représentation particulière, singulière, emphatique de l'objet, d'où la glose de B. Darbord, B. Pottier et P. Charaudeau, par rapport à l'exemple étudié avec préposition : « [...] dans le second [cas il est fait allusion] à une lecture qui aboutit à la connaissance de la *pensée* de l'auteur. » (1994 : 251)¹²⁹ Une syntaxe qui va dans le sens d'un renforcement tant du verbe introducteur (*leer*) que de l'objet (*Freud*), d'où l'interprétation sémantique proposée.

Ainsi, de la même façon que le locuteur peut en espagnol envisager le verbe comme support et apport (c'est-à-dire, gène et opération en un seul tenant), il semble que la langue espagnole offre également la possibilité syntaxique d'une double représentation de la relation verbe-objet, dans une visée soit associative (directe, sans *a*), soit dissociative (indirecte, avec *a*), avec tous les effets discursifs qui peuvent résulter du jeu de dissociation syntaxique de deux éléments conjoints (emphase, personnification...). Un rôle fonctionnel qui revient au relateur [a], dans le cas d'une syntaxe prépositionnée et qui semble être l'indice du fondement du cognème associé à [a] dont les instructions correspondent justement à une opération de type [dissociation], [éloignement].

Enfin, si l'on pousse jusqu'au bout la lecture *lourde* proposée ici de la syntaxe prépositionnée, on est bien en présence d'une construction qui oblige, momentanément, à

127. Nous soulignons.

128. On verra plus loin que c'est précisément cet aspect qui est au cœur de la lecture qu'en propose Maria Jimenez. On pourrait objecter que l'on ne voit nulle différence, au niveau de la dissociation syntaxique, entre les deux énoncés suivants : « el viento levantó el mantel » vs « las razones conmovían al capitán » (dernier exemple emprunté à Y. Macchi). Si ces deux énoncés semblent en apparence syntaxiquement identiques (du point de vue de la construction sujet/verbe/objet), une lecture attentive du signifiant rappelle comme évidence que *el* n'est *al*, qui est la contraction de *a + el*, et qu'ainsi, il y a bien dans le deuxième énoncé dissociation syntaxique du verbe et de son objet, une dissociation marquée par *a*.

129. Souligné par les auteurs. De plus, si l'on applique une approche chrono-syntaxique de la construction prépositionnée, on peut observer que *a* s'insère entre le verbe et l'objet, qu'il introduit. On peut donc postuler qu'il l'introduit avec les instructions qui sont les siennes, à savoir, les traits /mouvement/, /limite/, de même que les opérations psychiques correspondantes, [éloignement], [dissociation], qui configurent sa structure profonde primitive. Le morphème *a* apparaît tout d'abord dans l'ultériorité immédiate du verbe. Il prolonge l'opérativité déclarée par le verbe ce qui est parfaitement compatible avec le cinétisme fort dont il est porteur. De plus, en tant que morphème pourvu du trait /limite/ et des cognèmes [éloignement], [dissociation], en disant *l'en deçà d'une limite*, il marque le terme de l'opérativité exprimée par le verbe et pose en cela le site sur lequel agit le gène (le caractère atone le porte d'ailleurs naturellement vers l'objet).

regarder la préposition comme le complément immédiat du verbe. En effet, le premier complément du verbe est d'abord le relateur (avec la représentation qui est la sienne) et ce qui est ordinairement appelé CO *direct* n'est en fait, en espagnol, qu'un complément d'objet *second*. Une lecture certes excessive mais qui ne doit pas faire oublier que si la présence du relateur *a* est, on l'a vu, facultative devant les objets directs – et ne semble donc pas en être la marque –, en revanche, on s'aperçoit qu'elle est systématiquement présente devant les objets dits indirects et est propre aux constructions datives, ou compléments d'objet second, soit, des constructions de type dissociatif et indirect par rapport au verbe. Ex : *decir algo a alguien, presentó Juan a Felipe...*). C'est ce que rappelle S. Gili Gaya : « El acusativo es, en efecto, la persona o cosa que recibe *directamente* la acción del verbo; el dativo no recibe directamente la acción verbal, *sino indirectamente*, puesto que al llegar a él va sumada a la del acusativo formando un todo. » (1948 : 187) ¹³⁰ Une analyse confirmée par le fait que la présence du pronom datif *le* est très souvent en corrélation avec la préposition *a* (« Se le murió la vaca al campesino. ») ¹³¹ Bref, à partir de telles observations syntaxiques – qui constatent l'emploi récurrent de *a* avec des constructions indirectes, à l'exclusion de tout autre préposition –, il semble que l'on puisse postuler qu'une telle syntaxe est signifiante et qu'elle dit quelque chose du fonctionnement et de la valeur même de ce relateur. Un constat qui semble être compatible avec l'instruction psychique attachée à *a* dans la mesure où il semble être concomitant de constructions indirectes, un peu comme si ce relateur en était la marque.

En conséquence, avec cette syntaxe prépositionnée, force est d'admettre que *a* met à distance le complément d'information notionnel sur lequel porte le verbe et qu'on a désormais une prédication qui n'est plus pleine et entière mais dissociée (ou en deux temps), dans une forme de fragment d'apport détaché ¹³² (on pourrait également parler de « prédicat second »). Une construction que l'on pourrait gloser et déconstruire de la manière suivante : « Leí a Freud », soit « je dis de moi que j'ai lu, Freud ».

Ainsi, on l'aura compris, par rapport à cette question, tout semble donc dans la manière d'accrocher au verbe le complément d'objet et dans la représentation que le locuteur peut se donner du verbe dans le rapport qui l'unit à son complément mais aussi au gène. La syntaxe prépositionnée aurait une incidence sur les éléments de la relation actancielle et donc sur la relation qui les unit. Elle encoderait l'information de façon distincte. En d'autres termes, tout serait donc question de distribution des rôles dans la phrase, selon qu'il s'agit d'une syntaxe de type associatif (sans *a*) ou dissociatif (avec l'adjonction de *a*). La différence peut paraître extravagante, minime, voire ténue (elle ne reçoit d'ailleurs pas toujours nécessairement de traduction linguistique), elle n'en demeure pas moins essentielle car elle implique un tout autre parcours mental : du fait de la disjonction opérée entre ce dont on parle et ce que l'on en dit, avec toutes les capacités discursives possibles que cela permet, ce traitement particulier de l'objet serait la manifestation d'une telle prédication. Et, en tant que morphème grammatical associé à l'instruction cognématique « disjoindre des notions préalablement conjointes », on ne peut qu'observer que le rôle fonctionnel de la préposition *a* semble bien consister à dissocier ce qui est étroitement lié (verbe-objet), un peu comme si la syntaxe dissociée prépositionnée s'apparentait à un cas d'hyperbate, c'est-à-dire un cas de dissociation de deux éléments unis par la syntaxe. Pour conclure, la syntaxe de l'objet construite avec *a*, comme l'indique le terme de *figure*, dérivé du latin *figura* qui remonte à une racine signifiant *façonner, remodeler*, serait donc un façonnement particulier du discours destiné à mettre en relief un élément de l'énoncé : l'objet.

130. Nous soulignons.

131. Sur ce point, voir les deux articles de Cecilia Hare, « L'identification du complément d'objet direct en espagnol » (2001 : 13-23) et « La vaine quête du sens datif » (2001 : 25-46).

132. Voir également sur cet aspect la section « A mí » chez Maria Jimenez.

2.3. a : une valeur dissociative et distinctive dans la syntaxe de l'objet

On a vu jusqu'à présent que la syntaxe prépositionnée avec *a* déleste en quelque sorte l'objet de sa fonction objet au point de lui conférer une certaine autonomie.

Il convient sans doute de tirer toutes les conséquences de cette dissociation syntaxique *verbe – objet* pour nuancer cette notion d'autonomie.

2.3.1. Le rôle fonctionnel de [a] dans la dissociation syntaxique verbe – objet : l'autonomie en question

Le principe même d'autonomie générée par *a* implique tout d'abord la dissociation de deux espaces prédicatifs : une relation prédicative première et une relation prédicative seconde, ce qui entraîne *ipso facto* une autonomie de l'opération (soit, du verbe) car le verbe n'est plus conceptualisé directement par rapport à son objet mais indépendamment de ce dernier. Ensuite, si l'emploi de *a* permet de libérer le site de la dépendance qui pèse sur lui et l'unit à l'opération, c'est toutefois d'une autonomie toute relative qu'il s'agit. Une restriction à la relation de dépendance que ne manque d'ailleurs pas de souligner M. Jimenez puisqu'elle fait observer que « [...] dire d'un être qu'il est, avant toute chose, l'occupant du poste désigné, c'est transcender, *sans pour autant l'abolir*, la relation de dépendance qui peut le définir au sein du verbe. » (1996 : 143)¹³³ Ce qui signifie donc que si le relateur *a* est générateur d'autonomie et renforce à la fois le site et l'opération – et c'est en cela qu'il s'agit d'une syntaxe marquée –, finalement, son rôle fonctionnel essentiel consiste à renforcer le gène si bien que l'élément placé sous *a*, certes autonome, n'en demeure pas moins objet, site et donc patient dans la relation actancielle. En d'autres termes et par rapport aux instructions qui seraient associés à *a*, c'est sans doute l'instruction nettement dissociative du relateur qu'il convient de mettre en avant : *a* aurait pour valeur/instruction de dissocier nettement l'agent du patient et de fonctionner comme marqueur de frontière entre les deux actants qu'il met en relation. En bref, il jouerait le rôle de discriminant fonctionnel ; en tant que relateur dans la syntaxe de l'objet, et associé au cognème de [dissociation], il encoderait le refus de toute agentivité pour l'élément placé dans son ultériorité immédiate dans la mesure où il dissocie nettement le rôle des deux actants par rapport à l'opérativité. Ainsi, au-delà de la simple opposition /animé/ vs /inanimé/ – inopérante pour rendre compte de la syntaxe de l'objet –, le rôle fonctionnel de ce relateur consisterait à établir la frontière, la limite – comme le permet son signifié de langue –, entre l'univers des êtres dynamiques/opératifs et celui des êtres inertes. C'est ainsi que lorsque sujet et objet renvoient à des êtres de même statut ontologique, capable chacun d'autant de puissance, l'usage de la préposition *a* permet alors de rendre irréversible le sens de la transitivité et d'assigner clairement la fonction de patient à l'un des deux éléments nominaux distribués autour du verbe, en l'occurrence, celui situé à droite du relateur. Que l'on compare : *El entusiasmo vence a la dificultad vs La dificultad vence al entusiasmo*.

On l'aura donc compris, si le relateur *a* confère à l'objet une certaine autonomie, il ne contribue pas moins à le reléguer au rang de patient. Dans ces conditions, le relateur *a* peut être regardé comme un « opérateur d'inversion de puissance »¹³⁴ qui permet de rehausser la

133. Nous soulignons.

134. Un « opérateur d'inversion de puissance » qui peut rappeler le caractère paradoxal de cette préposition. A ce propos, voir Christian Boix : « Mais dans l'illustration tirée du poème de José Corredor Matheos, il faut procéder à un calcul interprétatif complexe, car dans [No temas a la muerte/ni a tu mejor amigo/teme a esta fe que crece vs teme Ø esta fe que duele], ce serait plutôt l'inverse : la présence du *a* rehausse la foi qui devient une sorte de

puissance des noms de choses (*el ácido ataca a los metales*)¹³⁵ mais aussi d'abaisser la puissance des noms de personne (*Pedro ve a María*). Son rôle fonctionnel premier est donc d'établir une « différence de potentiel » entre les deux actants de la relation transitive. C'est pourquoi, à la lumière de ce qui vient d'être développé, et pour nuancer la notion d'autonomie, il semble plus juste de le considérer comme un opérateur de révocation pourvu d'une valeur et d'une seule consistant à dissocier nettement le gène du site par rapport à l'opérativité¹³⁶.

2.3.2. [a] : un opérateur de révocation dans la syntaxe de l'objet

Lorsque l'on compare par exemple les deux énoncés suivants « *Estas razones escuchaba el capitán del navío* » et « *Estas razones conmovían al capitán del navío* »¹³⁷, on peut observer que si, pour le premier, la saisie de la fonction *sujet* et *objet* est rétroactive, et partant, non immédiate dans le processus chronosémantique, en revanche, elle est immédiate pour le second, du fait de la construction mais surtout du fait de la valeur vectorielle et dissociative du relateur *a* qui fait intervenir une opération de pensée différente. De même, par rapport aux deux énoncés suivants, *El capitán del navío, no me vas a creer, lo mataron en Lepanto* vs *Al capitán del navío, no me vas a creer, lo mataron en Lepanto*, le commentaire très éclairant que livre Y. Macchi conforte la valeur et fonction dissociative attachée au morphème grammatical *a* :

a) *El capitán del navío, no me vas a creer, lo mataron en Lepanto*. On dira qu'une telle phrase est agrammaticale, à quoi je répons que c'est affaire de norme, non de langue, et que la langue l'autorise aussi bien qu'une phrase telle que : b) *Al capitán del navío, no me vas a creer, lo mataron en Lepanto*. La différence c'est que alors qu'en b) le locuteur conçoit et *saisit le nom sous un cas de fonction résolu*, en a) il se contente de l'appréhender lexicalement sous un cas de fonction indéterminé, soit qu'il ignore encore quelle fonction il lui confiera dans la phrase, soit que, ayant déjà à l'esprit l'image de cette fonction, il décide d'en libérer syntaxiquement le nom par l'absence de préposition. On voit donc que l'absence de préposition devant un animé apertural n'est pas le signe que le cas synaptique *a déjà été résolu* au profit du cas de sujet grammatical par le locuteur. Elle est le signe que, *s'il est résolu dans la suite*, il le sera au profit du cas sujet. (2008 : 126-127)¹³⁸

On le voit, si la syntaxe prépositionnée comporte une incidence syntaxique et sémantique qui entraîne un renforcement de l'opération et du site (de par son autonomie), elle permet *un cas de fonction résolu* qui s'effectue finalement toujours au profit du gène. Cela signifie que si l'élément placé sous *a* est doté d'une certaine puissance, l'instruction associée au relateur qui met à distance agent et patient, implique que cet élément est aussitôt et

destinateur de la crainte ! Le verbe est-il plus intense, ou bien le complément plus actif parce que traité comme si son contenu lexical était naturellement doté de puissance ? Dans ce dernier cas, l'adjonction de la préposition *a* abaisserait la puissance des noms de personne et rehausserait celle des noms de chose. Elle serait donc une sorte d'opérateur d'inversion de puissance au sein de chacun des deux ordres de l'animé et de l'inanimé, *inanimant* les personnes (les convertissant en 'objets', littéralement) et *animant* les choses (les rendant potentiellement actives) ? » (2003 : 212) Souligné par l'auteur.

135. Et dans certains cas, c'est ainsi qu'il permet de faire accéder au statut d'humain ce qui, en théorie, n'en possède pas le trait, comme dans « *amar a su perro* » (cas de personnification).

136. D'ailleurs si, comme on l'a vu, *a* instaure une limite de dissociation cela signifie que, dans son ultériorité, il y a un changement de nature entre ce qu'il y a avant et après, tel un marqueur de frontière.

137. Exemples empruntés à Y. Macchi. (2006 : 116)

138. Souligné par l'auteur.

nécessairement relégué au poste de site par rapport à l'opération ¹³⁹. La préposition *a* donne, somme toute, de la puissance à l'élément placé dans son ultériorité, mais une puissance insuffisante et relative. C'est là une autre façon de lire l'instruction de type [dissociation], [éloignement] et de souligner la fonction dissociative du relateur *a* dans la relation actancielle. Pour filer la métaphore du « couteau à prédication » de Maria Jimenez servant à décrire le représenté de *a*, on pourrait dire que si la conséquence de l'autonomie prédicative est un renforcement du site mais aussi du verbe, lorsque l'agent et le patient sont d'égale puissance dans la relation actancielle, *a tranche* toujours en faveur du gène, *i.e.* au détriment du site, [(soit, en schéma : x (gène) *a* > y (site) ¹⁴⁰]. Une valeur dissociative et distinctive que l'on retrouve dans le cas de constructions faisant intervenir des verbes trivalents, du type, « Presentó Luisa a Marta », « Fue él quien le presentó a mi madre a Nicolás Blanch (Ribera, *Sangre*) » ¹⁴¹, où l'on voit que de la même façon que lorsqu'il y a un agent et un patient, le rôle fonctionnel de *a* est de discriminer le gène du site, dans le cas de constructions trivalentes, le relateur *a* pour fonction de dissocier le COD (espace prédicatif 2) du complément d'objet second (espace prédicatif 3). *a* fonctionne dans tous les cas de la même manière, avec la même valeur que dans le cas d'un complément prépositionné, mais à un autre niveau : c'est-à-dire que dans la syntaxe des verbes trivalents, le relateur recule, repousse la limite de dissociation entre deux compléments.

139. On peut d'ailleurs observer que dans sa description et définition de la préposition *a*, María Moliner assimile tout uniment le relateur à la conjonction de subordination *que* : « Puede decirse de *a* con respecto a las preposiciones lo mismo que de *que* con respecto a las conjunciones [...] ». », *Diccionario de uso del español* (1988).

140. Schéma qui fonctionne même dans le cas de topicalisation du genre, « a mí (site) me gusta el chocolate (gène) » puisque cet énoncé, déconstruit, équivaut à « el chocolate (gène) gusta a mí (site) » où l'on retrouve la valeur attributive de *a*. On observe en effet que lorsqu'il y a topicalisation d'un élément de l'énoncé, l'emploi du relateur *a* est souvent requis en espagnol : « Hay que poner los libros en la estantería » ; « A los libros, hay que ponerlos en la estantería ». Or, qu'est-ce que la topicalisation si ce n'est un procédé qui consiste à isoler un élément de la phrase en vue de le mettre en relief et de le détacher dans une syntaxe de type dissociatif qui s'apparente, somme toute, là encore à un cas de support détaché.

141. Exemples empruntés à *La nueva gramática de la lengua española, Manual*. (2010 : 662)

Conclusion

Au terme de ce parcours sur la syntaxe de l'objet, l'approche cognématique a permis d'attirer l'attention sur la syntaxe dissociative *verbe – objet* et d'en mesurer toute la portée. Si l'on accepte de considérer que verbe et objet forment une unité mentale complexe, alors l'instruction cognématique [disjoindre des notions préalablement conjointes] ne peut que s'avérer pertinente dans la mesure où le cognème <a> incorpore une opération de type [déliage], proche d'une logique de segmentation qui semble précisément être au cœur de la cohérence interne de ce dispositif syntaxique. Dans son analyse de la préposition *de* par rapport à *a* – deux relateurs qu'elle considère, on l'a vu, comme isomères, c'est-à-dire possédant des propriétés identiques mais disposées de manière différente –, il est d'ailleurs intéressant d'observer que les termes que propose et décline Maria Jimenez pour définir l'opposition binaire *de vs a* semblent justement confirmer, pour le relateur *a*, une opération de type [dissociation], [déliage] :

Qu'on ne se méprenne pas sur les termes *assujetti vs affranchi* : ils ne sont porteurs dans notre esprit que d'un contraste *sujétion / non-sujétion* ; nous aurions pu du reste leur en préférer d'autres tels que : uni vs désuni, lié vs délié, dépendant vs indépendant, porteurs, eux aussi, de ce même contraste. (2008 : 227)

Dans la syntaxe de l'objet, le morphème grammatical [a] ne ferait donc rien d'autre que d'instancier une opération psychique de type [dissociation], [éloignement], avec toutes les capacités discursives qui peuvent en résulter (personnification, détermination, emphase...), tel un opérateur qui *alourdit* aussi bien le verbe que le site, en octroyant à ce dernier le statut de *désignateur rigide*¹⁴². Pour user d'une métaphore cinétique – comme le permet son représenté de langue – *a* serait un relateur « à double détente »¹⁴³. Il viendrait comme résoudre un conflit dans la relation actancielle et rétablir le schéma prototypique avec un gène puissant et un objet patient. Ce morphème serait le signifiant d'un refus d'agentivité pour l'élément placé dans sa subséquence. Il signifie : l'être que je pose assume une fonction de patient. Il fonctionnerait, somme toute, essentiellement comme un *opérateur de révocation* dont la fonction est de dissocier, et de manière radicale, les deux actants en présence dans la relation actancielle, et ce, toujours au bénéfice du gène. A ce propos, la précision, en diachronie, qu'apporte le *Diccionario panhispánico de dudas*, concernant la solution retenue par la langue espagnole pour différencier les *pasivas reflejas* (*Se venden casas*) des phrases impersonnelles (du type *Se busca a los culpables del crimen*), illustre et confirme très clairement la valeur de

142. A la lumière du comportement syntaxique de cet élément dans la phrase, on peut le rapprocher d'une certaine manière d'un actualisateur, ce qui est conforme avec les termes de l'analyse de M. Jimenez qui parle, à propos de *a*, de « socle incidentiel ». Outre le caractère indissociable par rapport à l'élément subséquent avec lequel il fonctionne (l'objet), il est en effet toujours placé à gauche et semble fonctionner syntaxiquement un peu à la manière d'un article au sens où il actualise le complément et vient comme régler l'extension sémantique de l'élément placé dans son immédiate ultériorité.

143. Le caractère bitensif du relateur *a* permet de nuancer la théorie de N. Delbecque qui voit à travers la présence du relateur le caractère bilatéral de la relation sujet/objet, au centre de sa théorie. En effet, s'appuyant sur la fonction essentiellement directionnelle de *a*, N. Delbecque estime que la préposition construirait la représentation de la trajectoire de l'entité qui se déplace si bien que *a* aurait une fonction de localisation qu'elle qualifie d'anticipatrice. Une anticipation du point de visée qui fait que l'objet serait ainsi anticipé dans la conceptualisation ce qui aurait pour conséquence de lui donner une place dans l'avant de la matérialisation de la relation sujet/verbe, l'idée d'anticipation rejoignant alors celle de réversibilité. Or, voir à travers l'emploi de *a* la réversibilité de la relation sujet/objet, c'est certes voir la première tension de la préposition et ce qu'elle permet – notamment l'autonomie du site – mais c'est se priver de la seconde, essentielle, qui correspond précisément à la valeur dissociative et démarcative de *a* dans la relation prédicative qui pose, somme toute, inexorablement une relation unidirectionnelle allant de l'entité *sujet* vers l'entité *objet*.

discriminant fonctionnel qu'a pu finir par acquérir le relateur *a* dans la syntaxe de l'objet au cours de l'évolution de la langue :

En el castellano antiguo solo existían las oraciones de pasiva refleja, que no planteaban ningún problema cuando el sujeto denotaba cosa: «*Se cantan cosas torpes e malas*» (Cuéllar *Catecismo* [Esp. 1325]); pero cuando el sujeto denotaba persona se producían casos de ambigüedad entre los significados reflexivo, recíproco y de pasiva refleja; así, una oración como *Se tratan bien los pobres* podía tener una interpretación reflexiva (a sí mismos), recíproca (entre sí) o de pasiva refleja (por alguien que no se menciona). Para evitar la ambigüedad se fue extendiendo la práctica de anteponer al sustantivo de persona la preposición *a*, cuando la oración debía interpretarse como pasiva refleja: «*Que se respeten A los preladados de la Iglesia*» (Palafox *Carta* [Esp. 1652]). Finalmente se inmovilizó el verbo en singular, dando lugar a la estructura impersonal con *se* del español actual: «*A pesar del régimen excepcional con que se trataba a los reclusos extranjeros*» (Chavarría *Rojo* [Ur. 2002]). Así pues, las oraciones impersonales nacen solo referidas a persona.¹⁴⁴

Perçue sous cet angle, la question de la syntaxe de l'objet en espagnol fait donc ressortir le rôle dissociatif et distinctif de ce relateur qui signifie la fonction non-sujet du substantif qu'il précède : son rôle fonctionnel dissociatif consiste à lui refuser toute opérativité et donc à l'en exclure. Dans une syntaxe de type discordantiel par rapport au schéma prototypique de la relation transitive, *a* semble fonctionner comme un élément forclusif qui la rend irréversible. De ce fait, une telle syntaxe de l'objet mobilisant le relateur *a* semble pouvoir s'apparenter à un marquage de déclassement de l'élément placé derrière le relateur, un déclassement proche d'une mise à distance de l'élément placé sous *a* par rapport à l'accès à l'opérativité, telle une assignation qui s'avère, finalement, en accord avec l'encodage de type [dissociation], [éloignement], [mise à distance]¹⁴⁵. Et, à ce titre, le relateur *a*, de par son représenté de langue et l'instruction psychique à laquelle il serait associé, s'avère une préposition parfaitement appropriée à la logique de la langue espagnole dans la syntaxe de l'objet¹⁴⁶.

144. *Diccionario panhispánico de dudas* (primera edición, octubre 2005), s.v. *SE*, § 2.2, consultable en ligne sur le site de Real Academia Española. [Consultation effectuée en date du 6 octobre 2011].

145. C'est ainsi que si l'on compare les deux énoncés suivants, *aquí se ayudan los estudiantes* et *aquí se ayuda a los estudiantes*, on voit que la construction avec *a* implique nécessairement une opération de dissociation au niveau fonctionnel dans la mesure où l'élément nominal (*los estudiantes*) ne saurait faire office à la fois de sujet grammatical *et* d'objet (comme dans le premier énoncé de sens réciproque). Bref, on le voit, avec le relateur *a*, l'élément placé dans sa subséquence est nécessairement et rien de moins qu'objet et la construction implique alors une tournure impersonnelle. Sur cette question de l'actance, on pourra lire avec profit ce qu'en dit M. Camprubi dans son chapitre « Le sujet : le sujet indéfini ou les équivalents du morphème français *On* » (2001 : 72-79, notamment la page 78 pour cet exemple).

146. Ainsi, si l'on devait proposer un état de la question dans une grammaire, sans parler de règle, voici comment on pourrait essayer de rendre compte de ce phénomène syntaxique : la préposition *a* introduit l'objet direct d'un verbe en espagnol lorsque le locuteur se donne une représentation dissociée de la relation verbe-objet. Et le relateur *a* a en quelque sorte pour fonction d'assujettir un être, agent par nature, au statut de non-inerte, c'est-à-dire de le réduire au statut de patient. Et pour qu'il apparaisse, grosso modo, il convient de prendre en compte trois paramètres :

a) le sémantisme du verbe recteur, s'il suppose une puissance exercée par un être A (au poste de sujet) sur un être B (au poste de patient, complément). Ex : « *amordazar a la prensa* » (on bâillonne plutôt quelqu'un). Il faut donc toujours bien regarder à gauche de *a* et notamment le sémantisme du verbe qui peut être plus ou moins porteur du sème /personne/, ce qui peut avoir une incidence sur l'emploi ou non de *a*.

b) l'être B (au poste de patient) doit être conçu par le locuteur comme capable de réaction à la puissance exercée sur lui (cf. l'exemple avec l'acide où, chimiquement, il y a bien une réaction. On peut ajouter que le verbe « *atacar* » comporte en lui-même l'idée de personne car, comme le confirment les dictionnaires, le premier sens d'*atacar* se réfère à une personne). Ainsi, tous les jeux de personnification ou de non-personnification (négation du statut /animé/) sont là encore possibles.

c) le degré de réactivité de B doit être logiquement et étroitement lié à son degré de singularité ou de généralité. C'est-à-dire que plus l'être B, non-inerte (= /animé/), est conçu comme unique par le locuteur (*i.e.* avec nom propre, nom commun précédé d'un article défini singulier ou tout autre élément syntaxique visant à le déterminer), plus l'emploi de *a* est probable. Inversement, plus cet être est conçu comme élément d'un ensemble amorphe (marque du pluriel, singulier précédé de l'article indéfini...), plus la construction immédiate, directe, a de chance d'apparaître.

**III) Le (sub)morphème en [a]
au sein du fonctionnement du genre, de
l'adverbe, de la deixis et du verbe**

III) Le (sub)morphème en [a] au sein du fonctionnement du genre, de l'adverbe, de la deixis et du verbe

Dans ce troisième et dernier volet d'exploration de la cognématique et de la motivation du signe, nous aborderons le morphème en [a] de l'espagnol en tant que morphème flexionnel généralement associé au féminin mais aussi en tant que (sub)morphème qui peut également être détaché de tout lien par rapport à la question générique.

Aussi, un premier questionnement s'impose d'entrée : si jusqu'à présent, au signifiant *a* correspondait un morphème grammatical atone, morphologiquement dissocié des éléments qu'il mettait en relation – car c'est d'un relateur qu'il s'est agi –¹⁴⁷, nous sommes désormais en présence d'un morphème, d'une part morphologiquement intégré à d'autres éléments du discours (substantif, adjectif, pronom, adverbe, déictique)¹⁴⁸ et d'autre part, qui peut être certes atone mais aussi tonique (*acá*).

Or, de telles différences sont des paramètres importants pour mettre à l'épreuve notre méthode d'approche. Car de deux choses l'une : soit l'hypothèse de départ s'avère juste et fondée, et nous sommes alors en présence d'un phénomène non discret qui doit pouvoir se vérifier, quelle que soit la configuration de l'élément à analyser ; soit elle s'avère infondée et est invalidée par certains faits de langue qui remettent en question l'approche cognématique ainsi que la démarche motivationniste, ce qui nous placerait alors face à un phénomène discret. En d'autres termes, il s'agit de voir si, compte tenu du caractère tonique ou atone et de la morphologie intégrée, il s'agit là d'éléments de nature à exercer ou pas une incidence sur l'instruction cognitive supposée¹⁴⁹.

3.1. Le morphème en [a] au sein du fonctionnement générique

3.1.1. Les propriétés de [a] dans le marquage différentiel au niveau dimensionnel (le -a dimensionnel)

Il convient d'analyser dans cette section la pertinence de l'approche cognématique par rapport à la question du genre et notamment par rapport au morphème en [a] de l'espagnol, c'est-à-dire la pertinence de l'instruction psychique [dissociation], [éloignement] qui lui serait associée.

On sait qu'une catégorie linguistique est plus qu'une simple collection d'éléments et qu'elle comporte une organisation interne. Ainsi, en espagnol, l'opposition générique *masculin/féminin* se structure fondamentalement à travers l'opposition morphémique binaire -o/-a. Toutefois, à l'instar des autres langues indo-européennes, il n'existe aucun rapport d'équivalence entre le genre grammatical et le genre naturel, rapport qui est donc arbitraire. C'est pourquoi, le seul moyen satisfaisant pour définir les genres, eu égard à leur fonctionnement réel, consiste à les distinguer en genres respectivement marqué et non-

147. Nous avons d'ailleurs souligné le caractère artificiel mais assumé de notre division entre la première et seconde partie.

148. *Chica, alta, honestamente, acá*.

149. De même, à ce stade, dans l'optique de la motivation du signe et par rapport aux éléments jusqu'alors associés au signifiant *a* – instruction cognitive [dissociation], [éloignement] et les traits sémantiques /mouvement/, /limite simple/ –, par rapport à la question du genre féminin, une première remarque s'avère d'ores et déjà acquise : le trait /mouvement/ est ici non pertinent.

marqué, *-o* étant le genre dit non-marqué et *-a*, le genre marqué. C'est Roman Jakobson, à l'origine de la phonologie binariste, qui étendra le caractère binaire privatif à toutes les oppositions grammaticales¹⁵⁰. Or, par rapport à l'optique qui nous occupe, il est intéressant de rappeler les relations particulières ainsi que le système que construit respectivement une telle opposition en espagnol.

Au sein de l'opposition générique, *genre marqué vs genre non marqué*, le genre non marqué – soit, le morphème prototypique *-o* en espagnol – possède tout d'abord une distribution plus large et donc un signifié plus général. On l'appelle d'ailleurs parfois *extensif*, en ce sens qu'il a capacité à représenter et inclure les éléments de l'un et l'autre genre. Dans les langues qui opposent plusieurs genres, il fait office de référentiel. « un italiano » peut ainsi désigner un individu des deux sexes de même que « los reyes » peut faire référence à un ensemble incluant le roi et la reine. Bref, pouvant désigner indifféremment des êtres des deux sexes, on peut considérer que le morphème en *-o* est un morphème de type associatif, inclusif, globalisant qui signifie que l'opposition des deux genres n'est plus pertinente puisqu'il les confond et les neutralise. L'élément non marqué représente donc l'opposition tout entière.

Le genre marqué, en revanche, exprimé par l'autre morphème prototypique en *-a*, possède pour sa part, en espagnol, une distribution moins large et un signifié plus réduit (il est dit parfois *intensif*). La marque est en effet privative et est une manière de signaler une différence par rapport au masculin. Elle affecte le terme marqué d'une limitation dont le genre non-marqué est exempt. A la différence de ce dernier, le genre marqué institue donc une limite dissociative dans la référence : « una italiana » fait ainsi *nécessairement* et uniquement référence à un être de sexe féminin¹⁵¹. Pour résumer :

En la oposición binaria privativa, uno de los términos es el 'positivo', 'marcado' o 'restrictivo', y el otro el 'negativo', 'no marcado' o 'inclusivo'. El término marcado expresa positivamente una propiedad, mientras que el no marcado posee una doble función : en cuanto no marcado, es indiferente a la noción distinguida (valor neutro) pero también, en cuanto término opuesto al marcado o caracterizado, supone la ausencia o la negación del término marcado. Ejemplificando con las categorías del nombre en español, dentro de la categoría 'género' se establece una oposición binaria privativa en la que el 'femenino', término marcado, significa siempre «ser de la especie femenina», mientras que el 'masculino', término no marcado, significa bien «ser de la especie masculina», bien «el concepto género sin distinción de las especies». (Bosque, Demonte 1999 : 4344)

On le voit, dans la catégorie sémantique du genre, l'asymétrie est donc évidente. Le morphème de genre peut dire cette catégorie de deux manières différentes : si le morphème en *-o* est agglutinant, englobant, associatif et subsume tous les éléments des deux catégories, en revanche, le morphème en *-a* (donc marqué) est dissociatif et de type exclusif. Il possède un trait distinctif et présente en cela comme particularité le fait de tenir à distance certains référents au point même de les exclure de son extension sémantique¹⁵².

Finalement, de la même façon que le morphème grammatical prépositionnel *a* tient lieu de marquage différentiel dans la syntaxe de l'objet, le morphème en *-a* est associé au genre marqué et fonctionne comme genre privatif. Une fonction, somme toute, compatible avec le cognème [dissociation], [éloignement], de même qu'avec le trait /limite/ puisque en tant que signe marqué, du point de vue générique, le morphème en *-a* instaure donc comme une limite au sein d'un ensemble en ne désignant qu'une catégorie des référents de cet

150. Pour une synthèse critique de l'application de la notion d'opposition phonologique, on lira avec profit l'article de Claire Michard, « Genre et sexe en linguistique : les analyses du masculin générique » (1996 : 29-47).

151. On le sait, en espagnol familier, la féminisation du substantif est fréquente (*una estudianta*) et témoigne d'une tentative de rendre le signe plus transparent.

152. Il s'agit, du reste, d'un morphème doublement marqué – et donc doublement exclusif – dans la mesure où, comme on le verra plus avant, outre le féminin, le morphème en *-a* se trouve aussi souvent associé au pluriel qui est précisément le genre marqué par rapport au singulier, genre non-marqué.

ensemble. Bref, en tant que genre marqué, il est donc dissociatif et l'opposition devient pertinente.

Or, dans la continuité de cette fonction de marquage d'un différentiel, on peut observer que les grammaires attribuent d'ordinaire au morphème en [a] différentes valeurs, notamment une valeur augmentative ; un positionnement qui est d'ailleurs révélateur du courant de l'Idéalisme en linguistique historique¹⁵³. Que l'on en juge plutôt par ce qu'en dit la *Grammaire explicative de l'espagnol*, qui est une bonne synthèse des descriptions que proposent généralement l'ensemble des grammaires concernant ce morphème :

La signification marquée du féminin.

Certains mots se distinguent par le morphème du masculin ou du féminin. [...]

-olivo, oliva, ; naranjo, naranja ; manzano, manzana ; ciruelo, ciruela. L'arbre et son fruit. [...]

-huevo, hueva ; leño, leña ; madero, madera, etc. Le mot féminin exprime au singulier (nombre « nom marqué ») une collectivité, un ensemble non nommé : *madera* désigne le bois, *madero* désigne un morceau de bois, bien défini et pluralisable, une poutre. Cette morphologie en *-a*, tenue par analogie pour un féminin, procède des pluriels neutres latins [...].

Charco (« la flaque »), *charca* (« la mare ») ; *cesto, cesta ; cuchilo, cuchilla ; huerto, huerta ; río, ría, etc.*

On est passé de l'idée de pluralité à celle de la grandeur : **le vocable au féminin désigne un objet plus volumineux :**

Un canasto : « une corbeille »/*una canasta* : « une grande corbeille ».

Un cántaro, un botijo : « une cruche »/*una cántara, un botija* : « une grande cruche ».

Un cubo : « un seau »/*una cuba* : « une cuve ».

Un farol : « une lanterne »/*una farola* : « un phare ».

Un hoyo : « un trou »/*una hoya* : « une fosse ».

Un jarro : « un pot »/*una jarra* : « une jarre ».

Un mazo : « un maillet »/*una maza* : « une massue ».

Un perol : « un chaudron »/*una perola* : « un grand chaudron ».

El lomo : « le dos » (d'un animal, d'un livre...)/*la loma* : « la colline, le coteau » (de forme allongée).

Même si les origines en sont plus complexes, le couple *banco/banca* fonctionne aujourd'hui semblablement : *banco* désigne un établissement bancaire, *la banca* est le système bancaire en général. Sa signification est donc aussi englobante que *leña*, par rapport à *leño*, que *madera*, par rapport à *madero*.

-Barco, barca : le féminin ne désigne pas un objet plus grand. *Barco* peut se référer à un gros bateau, alors que *una barca* n'est qu'une barque. [...]

-Fruto/fruta : *fruto* désigne le fruit au sens figuré (*el fruto de mi investigación*). *Fruta*, c'est le fruit au sens concret (*la fruta del día*). Observons également que pour la raison indiquée plus haut (influence du pluriel neutre FRUCTA), *la fruta* peut désigner collectivement l'ensemble des fruits. (1994 : 46-47)¹⁵⁴

Seulement, on le voit, le problème d'une telle lecture est qu'elle rend difficilement compte, en synchronie, de la situation linguistique actuelle, dans la mesure où elle est tout simplement invalidée par les faits du discours. Si le thème en *-a* peut en effet désigner des référents de dimension supérieure, en revanche, l'opposition ne fonctionne plus, par exemple, pour la série qui oppose l'arbre et le fruit, à l'instar de *olivo* (olivier)/*oliva* (olive), *manzano* (pommier)/*manzana* (pomme), *ciruelo* (prunier)/*ciruela* (prune)..., sans oublier – de l'aveu même des auteurs – le couple bien connu *barco vs barca* de même que les paires contrastives *huevo/hueva*, *leño/leña*, *madero/madera*... qui illustrent l'opposition *massif vs discontinu*. De plus, adopter une telle lecture revient en quelque sorte à commettre un « péché de réalité » et à faire du morphème en *-a* un morphème ambivalent énantiosémique auquel seraient attachées

153. Lire sur ce point Hasselroth (1950), Dauzat (1952), Malkiel (1983).

154. Nous soulignons. On trouvera des exemples du même type ainsi qu'une présentation similaire dans la grammaire de Jean Bouzet, (sous le chef « Valeur particulière de la forme féminine », § 88), où l'on peut lire que : « Un certain nombre de noms d'objets se présentent en espagnol sous la double forme d'un masculin en *-o* et d'un féminin en *-a* : *cesto, cesta, panier, panière*. En pareil cas, **la forme féminine a pour ainsi dire la valeur d'un augmentatif et désigne un objet de dimensions plus grandes.** » (1984 : 50) Nous soulignons.

deux représentations contraires dans l'expression de la dimension (l'opposition *grand-petit*, soit l'expression augmentative et diminutive). Une telle position théorique reviendrait donc à considérer qu'un signe est une unité discrète, discontinue, qui peut signifier par intermittence, le problème alors n'étant pas tant que la relation signifiant-signifié soit plurielle mais qu'un signe puisse ne pas renvoyer continûment à ce qu'il signifie, ce qui ne correspond pas à notre postulat méthodologique. Bref, une telle lecture ne nous semble guère satisfaisante et éclairante. La *Nueva gramática de la lengua española* souligne d'ailleurs l'approximation d'une telle description du fait du caractère irrégulier, et donc guère pertinent, de tels critères :

2.3h En *leño ~ leña*, se oponen un sustantivo contable y uno no contable (§ 12.2). Algo similar sucede en *madero ~ madera*, si bien en este caso la forma femenina admite indistintamente la interpretación de número contable o la de no contable. También se observa diferencia de significado entre *fruto*, que es el término general para designar el producto de una planta que contiene la semilla, y *fruta*, que se refiere al fruto comestible que puede ingerirse crudo. Se dice, pues, que la naranja es una fruta, mientras que la almendra es un fruto seco. Existe en otros casos cierta proximidad semántica entre el término masculino y el femenino. Aun así, se trata de pares que deben definirse separadamente, ya que no dan lugar a paradigmas sistemáticos: *banco ~ banca*, *brazo ~ braza*, etc. **Debe, pues, advertirse que estas oposiciones no son regulares, y que el criterio que se suele aducir para establecerlas proporciona con frecuencia resultados aproximados.** Suelen reconocerse, por ejemplo, diferencias de tamaño en los referentes de *huerto ~ huerta* o de *jarro ~ jarra*, pero cabe hacer notar que una huerta pequeña no es *huerto*, ni tampoco un huerto grande es necesariamente *huerta*. Análogamente, el jarro y la jarra no se diferencian solo por el tamaño, sino también por la forma, la función, la constitución, etc. (2009 : 92)¹⁵⁵

En fait, nous pensons qu'il est inutile de chercher quelconques valeurs de ce type pour le morphème en [a]. En réalité, ces différents emplois ne seraient que l'exploitation ou la réalisation de la valeur marquée dissociative et privative/contrastive de [a]. Et en déclarant, à propos de la signification marquée du féminin et des différentes valeurs qu'ils proposent, que ce « contraste peut être de plusieurs ordres » et qu'« il faut revenir à l'idée de base de la distinction générique en langue romane : l'opposition masculin/féminin » (1994 : 46-47), B. Darbord, B. Pottier, P. Charaudeau ne disent pas autre chose. C'est-à-dire que ce que l'on peut observer, c'est qu'une structure binaire oppositive s'est constituée au cours de l'évolution de la langue et qu'au fil du temps, la langue espagnole semble avoir tout simplement étendu, sans doute par économie, la dichotomie *-o vs -a*, bien au-delà de l'opposition générique en enrichissant cette opposition de nouveaux critères : collectif/singulier, grande taille/petite taille, abstrait/concret...)¹⁵⁶. C'est pourquoi, par rapport à la valeur dite augmentative associée d'ordinaire au morphème désinentiel en *-a*, nous pensons qu'il est préférable de lui appliquer le même type d'explication que pour la question du genre marqué, le morphème en *-a* fonctionnant avec le même représenté et la même opération mentale. Ce qui signifie que dans l'opposition générique masculin/féminin, le thème en *-a* tient lieu de forme marquée, de la même manière que dans l'opposition dimensionnelle *grand/petit*, collectif/singulier, le thème en *-a* fait office de signifiant marqué : la marque en *-a* affecte le terme d'une limitation.

155. Nous soulignons.

156. On peut en effet observer que la langue a progressivement développé un système d'oppositions binaires où tantôt c'est le mot avec un morphème en *-o* qui est apparu en premier, tantôt celui en *-a*. A titre d'exemples, voici en suivant, pour quelques mots, quelques datations proposées par Joan Coromines : « *leña*, 1215. [...] De éste procede *leño*, 1430. » ; « *madera*, 1220-1250. [...] *Madero*, 1143. » ; « *fruto*, s. X. [...] Deriv. *Fruta*, princ. S. XIII. » ; « *banco*, h. 1250, del germ. BANK [...]. Deriv. *Banca* 'asiento sin respaldo' s. XVI; 'comercio bancario' h. 1800, ac. tomada del it. *Banca* 'establecimiento bancario' » ; « *brazo*, 1044 [...] *Braza*, h. 1140 » ; « *Huerto*, 1107 [...] Deriv. *Huerta*, h. 1140 » ; « *jarra*, 1251 [...] Deriv., *Jarro*, h.1400. », *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana* (2011).

Nous considérons donc que le morphème en *-a* est un morphème générique strictement démarcatif et donc dissociatif, contrastif. Et le fait que le morphème de genre *-a* puisse être associé à des référents de petite taille (*barca*) ou de dimension plus volumineuse (*cesta, canasta...*) ne signifie pas pour autant que ce morphème se « contredise » mais seulement qu'il *permet* l'expression de deux représentations qui peuvent s'opposer. Il ne s'agit pas de jouer sur les mots mais plutôt de s'entendre sur la valeur dissociative de ce contraste. En d'autres termes, à ce morphème, serait attachée la représentation d'un marquage où l'opposition reste pertinente – d'où l'étiquette d'« augmentatif » qui lui est parfois accolée –, sans qu'il dise nécessairement l'augmentation *stricto sensu*, l'idée de marquage pouvant signifier soit une gradation croissante (augmentative), soit une gradation décroissante (diminutive), tel un régleur sémantique de la dimension n'excluant pas la diminution¹⁵⁷. Et il semblerait que cela soit précisément ce contenu de représentation de morphème strictement démarcatif qui lui permette, en discours, cette aptitude référentielle caractérisée par une grande souplesse d'emploi avec notamment l'expression de la bipolarité et donc de valeurs opposées.

Dans ces couples d'opposition binaire *-o/-a*, présentées comme des cas particuliers dans les grammaires (*hueva, hoyo...*), nous considérons donc au contraire que l'opposition morphémique ne fonctionne pas autrement que dans l'opposition *chico vs chica* : le morphème en *-a*, à valeur privative et dissociative, désigne toujours un objet doté de traits particuliers, soit un objet + quelque chose (plus grand, plus petit, plus abstrait...), une valeur qui confirme sa fonction de marquage différentiel qui reste compatible avec l'instruction psychique [dissociation], [éloignement] qui serait associée à [a].

Ainsi, si l'on pose en outre comme postulat l'unicité de la relation signifiant-signifié et qu'on impute au morphème grammatical [a] une valeur marquée dissociative, il faut alors admettre que tous les cas dits particuliers recensés par les grammaires (*cesto vs cesta*, etc.) ne sont que l'exploitation d'un mode d'emploi particulier de cette valeur dissociative invariante qui a gagné en extension dans le temps et qui s'est appliquée à d'autres référents. En effet, ce n'est que ce sur quoi porte l'opposition qui a changé (taille, collectif...) mais nullement la valeur même dissociative associée au morphème en *-a*¹⁵⁸. C'est là une manière de concevoir le signifié de langue attaché à *-a* – ainsi que le cognème correspondant – qui coïncide avec

157. On pensera au problème linguistique similaire que pose le suffixe *-ón* en espagnol auquel on attribue souvent, à tort selon nous, une valeur ambivalente, à la fois diminutive (ou privative, *pelón*) et augmentative (*comilón*).

158. Une valeur de mise à distance dans la référence au référent que l'on retrouve, à un autre niveau, et selon une approche socio-linguistique, à travers le morphème du féminin, notamment quand il revêt une valeur péjorative. On peut en effet relever dans la langue espagnole un certain nombre de dissymétries sémantiques où le morphème en *-a* prend une connotation nettement dépréciative par rapport au masculin. C'est ainsi que l'on peut opposer *sargento vs sargenta* (« Mujer corpulenta, hombruna y de dura condición », RAE, *Diccionario de la lengua española* [consultation en ligne sur le site de la RAE du 08/01/12]), *verdadero vs verdadera* (« f. coloq. Mujer descarada y ordinaria », *ibid.*), *zorro* (« m. coloq. Hombre muy taimado y astuto ») vs *zorra* (« f. coloq. Prostituta // Persona astuta y solapada », *ibid.*), sans oublier d'autres mots en *-a* comme *fulana, individua, parienta, lagarta, tipa...*, qui peuvent tous désigner une prostituée. A cela, on peut ajouter que le morphème en *-a*, est souvent renforcé par celui marqué du pluriel – le morphème en *-s* – qui fonctionne comme intensif dans la mise à distance et la péjoration. M. Alvar et B. Pottier donnent comme exemples *un acusetas* 'soplón', *un baldragas* 'hombre flojo', *un bragazas* 'hombre que se deja dominar por las mujeres', et précisent que : « Este grado de expresividad mayor es patente en los apodos e insultos: ser *un piernas* 'un don nadie', *un patas, un patillas, un melenas*. » (1987 : 50). Il y a enfin le cas où, pour un référent masculin, l'expressivité et la valeur négative viennent de la discordance entre le morphème désinentiel féminin en *-a* et l'actualisateur, comme, par exemple, dans *un gallina, un marica* à côté de l'augmentatif *maricón*. Sur cette question du féminin et sa capacité à instaurer une distance dépréciative, on peut consulter de Werner Beinhauer, *El español coloquial* (1985), notamment le chapitre 2 « La cortesía », p. 133, ainsi que de Emilio J. Gallardo Saborido, « Los problemas de discriminación sexual en los diccionarios de L2 » (2005).

l'analyse qu'en a proposée Nicole Delbecque au cours de sa réflexion sur le caractère marqué du féminin en espagnol :

De forma general, el femenino suele presentar sememas más particulares que la contrapartida masculina; por ejemplo, el nombre del árbol es masculino, el de su fruta femenino (*olivo/oliva, naranjo/naranja*, etc.). El femenino también es capaz de designar en singular una colectividad, vista como un conjunto no numerable; tómesese, por ejemplo, *banca, hueva, madera* frente a *banco, huevo, madero*. El que a veces se trate de una forma originariamente neutra y plural en latín, no hace al caso en sincronía. Lo que cuenta es el efecto actual de la oposición. En ejemplos como *canasto/canasta, cubo/cuba, farol/farola, jarro/jarra, lomo/loma*. se observa la tendencia a añadir al femenino un semema de «mayor tamaño o volumen». Estos casos particulares ilustran que el femenino funciona como el género marcado, ya que el nombre femenino presenta un semantismo más rico, más complejo. Compárense, por ejemplo, *barco* y *barca*: mientras que con *barco* se designa todo tipo de embarcación. *barca* no aparece más que en contextos específicos, tratándose de servicios particulares, generalmente cumplidos por embarcaciones pequeñas. En parejas como *cinto/cinta, modo/moda, grado/grada, punto/punta, suelo/suela, trato/trata*, etc., el segundo se deriva por especialización del primero, nunca al revés.

Finalmente, cabe mencionar un hecho morfológico estructural: el femenino queda excluido del proceso de traslación de la categoría adjetival a la nominal; solo se acude al masculino (*el blanco*) o al neutro (*lo blanco*). (1997 : 222)

3.1.2. Le morphème en [a] et le « femenino de indeterminación »

Problématique

L'espagnol péninsulaire mais aussi d'Amérique latine possède une série de locutions verbales où l'on trouve la présence du morphème grammatical en *-a* sous la forme d'un pronom clitique féminin de troisième personne du singulier (*la*), ou du pluriel (*las*), c'est-à-dire des constructions du type : *armarla, tomarla con uno, palmarla, dárselas de, echárselas de, habérselas con uno, apañárselas...*¹⁵⁹

De telles constructions posent un véritable problème d'identification par rapport au fonctionnement pronominal car, à l'analyse, ce dernier ne semble pas posséder d'antécédent déterminé : il ne réfère en fait à rien qui soit grammaticalement féminin ni sexuellement féminin dans le monde phénoménal, d'où l'appellation de « femenino de indeterminación » ou encore de « femenino sin referencia » que l'on trouve dans certaines grammaires espagnoles pour désigner ce genre de tournures :

[...] tenemos los llamados verbos pronominales, cuyo signo léxico siempre aparece acompañado de un pronombre : « me arrepiento », « te jactas », « se enorgullece », « os quejáis », y algunos otros con implemento pronominal que no hace referencia alguna al contexto, como « se las echaba de entendido », « te las arreglas muy bien », « la emprendió con su cuñado », donde /la, las/ son puros indicios de « implementación ». (Llorach 1994 : 206)¹⁶⁰

159. On trouvera une liste plus substantielle de ces expressions lexicalisées dans la *Nueva gramática de la lengua española* (2009 : 2650-2651) : « *apostárselas* 'garantizar anticipadamente', en uno de sus sentidos, en México y parte de Centroamérica ; *arreglárselas, apañárselas, avenírselas, componérselas o ingeniárselas* (para algo) 'actuar con ingenio para lograrlo' ; *barajarla más despacio* 'explicar de forma más detallada', en México, Centroamérica y parte de las áreas caribeña y andina...». Pour obtenir plus d'exemples, on peut également consulter l'article de L. Spitzer, « Feminización del neutro » (1941), de même que la *Gramática española* de Salvador Fernández Ramírez. (1986 : vol.3.1, 118- 120)

160. E. A. Llorach utilise le terme de « implemento » pour désigner tout référent pronominal *adjacent* au verbe.

De telles constructions ne sont pas en fait l'apanage de la langue espagnole puisqu'on peut trouver pareillement en français – quoique de manière plus limitée et sans qu'il s'agisse nécessairement d'un pronom apparent – des expressions avec une forme de genre féminin sans référent précis où il s'avère également impossible de découvrir l'identité singulière du morphème féminin : *vous me la baillez belle, on ne me la fait pas, en voir des vertes et des mûres, il l'a échappé belle...*¹⁶¹ De même, concernant la place et le traitement du féminin dans les langues en général, Claude Hagège souligne que « Le français est loin d'être seul à employer le féminin dans ces contextes » (2009 : 265)¹⁶² et il ajoute que :

De manière analogue, on emploie en arabe tunisien, dans certaines expressions, un sujet ou un complément féminin qui ne réfère, dans le monde, à aucun être qui soit de ce sexe. On dit ainsi *ta:rit-lu* « elle s'est envolée pour lui » au sens d'« il s'est fâché », ou *8ra:-ha:-lu*, « il la lui a achetée » au sens d'« il l'a provoqué ». (*Ibid.*)

Néanmoins, dans sa thèse consacrée aux pronoms personnels atones de troisième personne en espagnol, Justino Gracia Barrón, qui s'est intéressé à ces énoncés qui expulsent l'antécédent en dehors du mécanisme pronominal, estime pour sa part que « Pour être tout à fait exhaustif, il convient de souligner qu'alors que les énoncés à « être-site effacé » existent aussi bien en français qu'en espagnol, les énoncés « avec effacement de l'EB [= l'être bénéficiaire] » n'existent qu'en espagnol. » (1996 : 278)¹⁶³

Bref, il semble bien qu'avec ces constructions l'on soit donc en présence d'une spécificité de la langue espagnole.

161. Pour le français, voici quelques références sur la question : Damourette/Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* (1911-1940 : § 566) ; Paul Falk, « Se Jhesu en boine le met ou la mise au point d'une définition (1937 : 54-61) ainsi que, du même auteur, « L'échapper belle. Histoire d'une greffe » (1938 : 1-38).

162. s.v. *Femmes (langues-)*.

163. La notion d'« être-site », on l'a vu, est empruntée à Jean-Claude Chevalier et l'explicitation de l'abréviation EB entre crochets est de notre fait. Il convient de préciser que, au sein des constructions qu'il appelle « à significateur effacé », J. G. Barrón y inclut des énoncés qui possèdent un pronom autre que le féminin singulier ou pluriel, à savoir, *lo* ou *le*. J. G. Barrón donne ainsi les exemples suivants : *Manías del señor Juncal, que aplica la higiene en todo, y vuelta a la higiene y dale con la higiene ; ¡Venga, córrele, que tengo prisa! ; ¡Echale si toca bien el piano! ; Para evitar que se la jugasen [...] ; Microsoft se lo ha currado, Telefónica debe hacerlo ; Y para casarse no es cosa de broma que la mujer las gaste con el primero que llega ; Que usted lo pase bien.* Exemples authentiques empruntés aux pages 272-273. Faut-il alors en déduire que le morphème en *-a* n'est nullement spécifique de ces tournures ? Pas exactement. A dire vrai, comme l'attestent la plupart des études sur la question, dans ces constructions, le morphème en *-a* est nettement majoritaire. Outre Bouzet, Salvador Fernández Ramírez précise que « Estos PRONOMBRES CONFIDENCIALES, como los ha llamado SPITZER, aparecen con menos frecuencia en forma masculina (o neutra). » (1986 : 119), et on pourra également lire avec profit l'article déjà cité de N. Delbecque qui s'intitule précisément « De la funcionalidad del clítico femenino plural en locuciones verbales » (1997) et qui fait du féminin la marque de ces tournures. Enfin, comme on le verra plus avant, on peut même observer que la langue espagnole a entériné d'autres énoncés « à significateur effacé » avec un *-a* désinentiel qui déborde largement le cadre du domaine pronominal et qui s'impose ainsi comme phénomène massif et représentatif de la langue espagnole : « [...] hay otras locuciones –verbales y no verbales– que no presentan clítico pronominal átono, pero sí otras formas anafóricas y déicticas, como *agarrar una buena, armar una gorda/buena, no dar una a derechas, ¡Ni por ésas!, hacer una, hacer una de las suyas, ¡Ésa es otra!, ¡Por éstas que me las pagas!, ¡Ésa es la mía!* etc. » (García-Page Sánchez 2008 : 350, extrait du § p. 340, *Locuciones con clítico*). Nous soulignons. Et on peut également observer que dans des énoncés comme *pasarlo bien, verlo claro...* et autres de ce type avec le pronom neutre *lo*, la saisie de l'antécédent semble moins brouillée que dans le cas des constructions avec *-a*.

Etat des lieux critique et analyse

Si l'on tente de reprendre la question, un point doit tout d'abord être clairement et définitivement réglé : les pronoms féminins ont un fonctionnement à part par rapport au mécanisme pronominal et ne réfèrent à rien qui soit explicitement déterminable. C'est pourquoi, toute explication consistant à restituer un support supposé est fragile, sans grand fondement, et ne résout rien à la question sous l'apparence de la simplicité¹⁶⁴.

C'est le cas, par exemple, de J. Bouzet, qui, dans le chapitre des pronoms personnels – sous le chef de « locutions verbales avec un pronom personnel (LO, LA, LAS) » (§ 435, p. 195) –, tente de rendre le pronom féminin transparent en restituant le nom sous-entendu :

Certains verbes constituent avec les pronoms **lo, le**, et surtout **la, las**, des locutions verbales elliptiques où le pronom n'évoque pas un antécédent, mais un nom sous-entendu. (Cf. en français : *l'emporter sur, en imposer, en vouloir, vous me la baillez belle, etc.*). Ces locutions, qui présentent toujours un sens particulier, relèvent plutôt du lexique que de la grammaire. En voici néanmoins quelques-unes, à titre d'exemples :

Armarla con uno (s.-e. : reyerta); **armarla** gorda : *susciter une querelle à quelqu'un ; susciter un gros scandale.*

arreglárselas (s.-e. : las cosas) para... : *s'arranger pour...*

cantarlas claras a uno (s.-e. : las verdades) : *dire à quelqu'un ses quatre vérités.*

Echarlas de valiente (s.-e. : ínfulas) : *faire le brave.*

Habérselas con uno (s.-e. : las cosas) : *avoir affaire à quelqu'un.*

Emprenderla ou tomarla con uno : *s'en prendre à quelqu'un.*

Correrla (s.-e. : la juerga) : *faire la noce*

¡Y dale! *Encore! Et vas-y* pour marquer la lassitude.

Pasarlo bien, pasarlo mal. *Se bien porter, se porter mal.*

Pegarla a uno (s.-e. : la bola) : *jouer une blague à quelqu'un.*

Tragarla (s.-e. : la bola) : *avaler une blague.*

Pelárselas por (s.-e. : las barbas) : *mourir d'envie d'une chose.*

Me la pagarás. *Tu me las paieras.*

Un trabajo que **se las trae.** *Un travail épineux, plein de difficultés.*

Tenérselas tiesas con uno. *Traiter quelqu'un durement, avec fermeté.*

No sabe Ud cómo **las gasta** ese tío. *Vous ne connaissez pas les façons d'agir de cet individu.*

El público **se las prometió muy felices.** (P. Valdés. – *Riverita*) : Le public se promet de passer un bon moment.

El chico no **las llevaba todas consigo** (s.-e. : seguridades). *L'enfant n'était pas très rassuré.*¹⁶⁵

On ne saurait se laisser abuser par une telle démarche explicative qui, selon nous, ne va pas au fond du problème.

En effet, outre que le rétablissement du terme sous-entendu n'est pas, étonnamment, systématique – qu'en est-il, par exemple de l'expression, « me la pagarás » ou encore

164. C'est également le point de vue de Jack Schmidely à propos de ces tournures : « Il n'est pas nécessaire de faire appel à un nom particulier, sous-entendu, comme le propose Bouzet. Dans *ingeniárselas*, *las* évoque les choses mêmes que l'on peut *ingeniarse*, le complément obligatoire du verbe, le complément qui va de soi, qui ne saurait être autre ; il est superflu d'en dire plus. » (1983 : 193)

165. A noter que J. Bouzet ajoute en suivant (§ 436, p. 195) un paragraphe intitulé « *Autres locutions elliptiques de même nature* :

« **436.** On trouve d'autres ellipses du même genre, où un nom est sous-entendu, avec des articles, des possessifs et des démonstratifs.

Pasar **las de Caín** (s.-e. : penas) : *en voir de toutes les couleurs, en voir de dures.*

Tomar las de Villadiego (s.-e. : calzas, chausses) : *filer, prendre les jambes à son cou.*

Una de las suyas (s.-e. : cosa) : *une des siennes.*

Salir con la suya (s.-e. : idea) : *Avoir gain de cause, le dernier mot.*

¡A mí con esas! (s.-e. : razones) : *Avec moi, ça ne prend pas.*

¡Ni por esas! : *Pas même ainsi, dans ces conditions-là, ou avec ces arguments ; d'aucune façon. »*

« traérselas » où J. Bouzet ne propose rien ? –, quand il est proposé et rétabli, on ne peut y voir qu'une part d'arbitraire plus ou moins fondé ¹⁶⁶, car, par exemple, pourquoi ne pas envisager le mot « presunciones » plutôt que « ínfulas » dans « echarlas de valiente » et « pasada » ou « burla » plutôt que « bola » dans « pegarla a uno » ? Bref, on peut difficilement se satisfaire d'une telle explication, partielle et partiale, aléatoire de surcroît, qui repose sur un nom sous-entendu supposé ¹⁶⁷, proposé pour certains cas mais pas pour d'autres. Or, on le sait, une explication satisfaisante doit, en théorie, pouvoir s'appliquer dans la continuité et non par intermittence ¹⁶⁸.

Quant à María Moliner, si elle considère que pour le pronom féminin pluriel, il est impossible de déterminer le nom auquel il se réfère, pour le pronom singulier, elle n'en propose pas moins deux substantifs féminins pour deux exemples et relègue ces constructions, sans autre forme d'explication, au rang de pronom explétif et d'usage emphatique :

Tiene en lenguaje coloquial un uso enfático o reticente muy frecuente, representando expresiones tales como « la fechoría » o « la jugada » o implicando que en la acción a que se alude hay algo lamentable: « La hemos hecho buena! », « No te puedes imaginar la que armaron », « ¡Ya la has fastidiado! », « Se la han jugado ». *Se emplea también en plural, en frases con los verbos « arreglarse, apañarse, componerse » y semejantes, en realidad como expresión expletiva o superflua, pues **no es posible determinar a qué nombre puede referirse**: « ¡Allá se las componga! » (V.*él, *pronombre). ¹⁶⁹

On retombe naturellement dans un fonctionnement artificiel du signe qui signifierait par intermittence et on ne peut qu'être réservé quant à la pertinence du terme d'*explétif* dans la mesure où, dans ces locutions verbales, le pronom *la* ou *las* n'est pas toujours facultatif (on ne trouve en effet jamais par exemple la combinaison **echar de valiente*, **darse de valiente*...). Enfin, déclarer ces formes *explétives* c'est leur dénier toute importance, un peu comme si elles se contentaient de *remplir* la phrase sans être nécessaires au sens, ce qui ne semble guère recevable quand on est adepte de la linguistique du signifiant et qu'on accorde une indiscutable primauté au versant matériel du signe, en considérant que s'il est présent, c'est qu'il remplit nécessairement une fonction et ne fait donc pas de la simple figuration dans la construction de l'énoncé.

166. La *Nueva gramática de la lengua española* est d'ailleurs prudente et très claire sur ce point car, d'une part, elle ne propose aucun substantif de remplacement sous-entendu dans le cas de ces locutions, et, d'autre part, elle précise bien que les gloses des locutions verbales sont *approximatives* : « La mayor parte de estas locuciones, aunque no todas, son propias del registro coloquial. Las paráfrasis que se ofrecen son aproximadas. » (2009 : 2650)

167. Il se peut que les choses se soient passées ainsi et qu'après ait eu lieu un processus analogique ; il n'empêche, une telle explication ne resterait alors valable qu'en synchronie.

168. Il est intéressant d'observer que par rapport aux exemples qu'il propose, J. Bouzet rapproche dans sa présentation ces constructions espagnoles des adverbes-pronominaux « en » et « y » français. Il est vrai qu'on peut dégager une certaine analogie de fonctionnement. Outre le caractère clitique de ces pronoms (« en », « y », « la »), on peut en effet relever leur emploi conjoint au verbe et surtout leur fonctionnement anaphorique qui reprend, en théorie, quelque chose du co-texte, même si parfois, il est difficile voire impossible de rétablir l'élément effacé pour l'interprétation, comme dans « s'en faire », cas différents de « de la soupe, j'en veux » où l'adverbe-pronominal remplace clairement « soupe ». Un comportement syntaxique qui pourrait fonder un apparemment possible de ces constructions avec l'adverbe et ainsi ramener à la configuration précédente. Nous pensons toutefois que le fonctionnement des formes « la », « las » n'est pas strictement identique à celui des adverbes-pronominaux français « en » et « y ». En effet, si en français, on peut *souvent* rétablir l'élément effacé (ex : « A Paris, j'y suis allé. ») (*y = Paris*), en revanche, en espagnol, l'élément auquel renvoie le pronom n'est *jamais* ou que très rarement explicite. Enfin, il ne faut pas oublier non plus qu'à la différence des adverbes-pronominaux du français « en » et « y », le pronom espagnol en question est déclinable (*la, lo, las*), donc variable, puisqu'il peut être doublement marqué, avec le féminin et le pluriel.

169. s.v. *La*. Nous soulignons.

De telles explications s'avèrent donc superficielles et répétons-le, dans ces tours, le pronom féminin ne met pas en cause le mécanisme de rappel référentiel si bien que toute tentative de restitution de l'élément remplacé, et ne faisant pas partie du co-texte, est vouée à l'échec et est donc nulle et non avenue, comme le confirment la plupart des études les plus substantielles sur le sujet :

[...] no existe instrumento de trabajo (diccionario, manual u otra guía) ni hablante capaz de dar una respuesta clara y unívoca a la cuestión de saber de qué *cosas* se trata [à propos des pronoms féminins de ces locutions verbales]. (Delbecque 1997 : 212)

Un conjunto no pequeño de locuciones verbales y oracionales contiene un clítico de objeto directo sin referente nominal expreso, **del cual, casi nunca, en la sincronía actual de las últimas generaciones, se tiene constancia** [...]. (García –Page 2008 : 340-341)¹⁷⁰

Dans ces conditions, nous pensons qu'il convient de reprendre l'analyse.

D'un point de vue strictement morphologique et grammatical, cet élément pronominal avec une désinence en *-a* (*l-a* ou *l-a-s*) apparaît tout d'abord, on l'a vu, sous deux formes : au singulier (*armarla*), ainsi qu'au pluriel (*no llevarlas todas consigo*) ; et au pluriel, il se construit avec le pronom dit réfléchi (*dárselas de, habérselas con...*). Ensuite, dans la mesure où cet élément apparaît conjointement avec le verbe, on peut l'identifier comme un pronom atone. La commutation possible, dans certains cas, avec *lo*, par exemple (*pasarlo bien vs pasarla super*)¹⁷¹, semble le confirmer et l'agglomérat pronominal *sela(s)* est une configuration syntaxique qui donne une indication sur sa valeur fonctionnelle. En effet, si les formes *lo, la, los, las, le, les* ont la particularité de pouvoir être en espagnol bi-fonctionnelles, du fait des phénomènes du *loísmo*, du *laísmo*, et du *leísmo*, on sait que dans une séquence constituée de deux pronoms atones, lorsque l'un de ces pronoms est *se*, l'autre en *-l* ne peut que s'attribuer la fonction de complément d'objet, « Forcément. Inéluctablement », précise J. Gracia Barrón dans son analyse sémasiologique de l'agglomérat pronominal *selo* (2010 : 105). Ainsi, dans ces constructions, avec les pronoms *la* ou *las*, on serait en présence d'un pronom complément d'objet *direct*, une analyse conforme à ce qu'en dit le dictionnaire de la Real Academia de la Lengua, à l'article *LA* :

3. Gram. Se emplea como *pronombre de acusativo* sin referencia a sustantivo expreso, frecuentemente con valor colectivo o cercano al del nuestro *lo*: *Me LA pagarás. Buena LA hemos hecho.* (1992 : 1220)¹⁷²

Seulement, si la pronominalisation conserve en théorie les catégories – genre, nombre – du nom effacé¹⁷³, avec ces locutions verbales, le nom substitué n'est pas, on l'a vu, récupérable dans le co-texte et vouloir à tout prix en proposer un est une démarche qui va au-delà du signifiant donné, démarche qui, on l'a vu, nous semble artificielle, fallacieuse et surtout hasardeuse.

Bref, à ce stade de l'analyse, on peut donc dégager que dans ces constructions, on est en présence d'un pronom atone direct de genre féminin (en *-a*) sans antécédent déterminé.

170. Nous soulignons.

171. « [...] alors que les Espagnols emploient **Hoy me lo voy a pasar muy bien**, les Mexicains disent **Hoy me la voy a pasar super**. » (Gracia Barrón 1996 : 282)

172. Nous soulignons. J. Schmidely voit également dans ces constructions un pronom « complément direct intensif » : « C'est avec cette valeur de complément direct intensif qu'il est partie intégrante de certaines lexies verbales : *arreglárselas para...*, *cantarlas claras a uno*, *echarlas de...*, *gastarlas...*, *habérselas con uno*, *no llevarlas todas consigo...* » (1983 : 193)

173. A l'instar du français « la (brigade) mondaine », « le (train) transsibérien », « le (paquebot) France », « un (parcours de golf) 18 trous », etc.

Aussi, pour l'analyse, comme nous l'avons annoncé plus haut, nous proposons de nous appuyer essentiellement sur la thèse de J. Gracia Barrón – thèse centrée sur les pronoms personnels atones de troisième personne en espagnol. Cette thèse constitue à notre connaissance, l'approche linguistique la plus approfondie sur la question ¹⁷⁴, et elle présente par ailleurs l'avantage de mettre en œuvre la même démarche analytique que celle adoptée ici dans cet inédit, en l'occurrence, la linguistique du signifiant. Enfin et surtout, les conclusions auxquelles elle aboutit, notamment sur ces expressions lexicalisées caractérisées par une désinence en *-a* ou *-as* indéfinie, s'avèrent finalement tout à fait exploitables et pertinentes par rapport à la perspective du questionnement de la cognématique.

Pour préciser les choses, la démarche adoptée par J. Gracia Barrón est tout d'abord une démarche de type sémasiologique qui postule qu'à un signifiant ne peut correspondre, toujours et partout, qu'un signifié et un seul ¹⁷⁵. Nous ne pouvons qu'adhérer à un tel postulat qui correspond précisément à notre vision des phénomènes de langue. Aussi, une telle optique le conduit donc naturellement à rapprocher – jusqu'à les confondre – les formes dites articulaires (*el, lo, la, los, las*) des formes pronominales atones (*el, lo, la, los, las, les*), identiques morphologiquement et dotées d'une étymologie commune de même que de compétences discursives fort proches. C'est alors que, cherchant à dégager le représenté de langue des formes *el, lo, la*, en se fondant sur leur fonctionnement articulaire, J. G. Barrón arrive à la conclusion que toutes ces formes constituent des supports de prédication qui emportent et portent avec elles l'image de leur apport, avec toutefois, pour chacune d'entre elles, des compétences bien précises qu'il définit, schématiquement, comme suit ¹⁷⁶ :

– concernant la forme *EL*, on retiendra qu'elle possède un signifié de langue de type associatif qui recouvre la relation R + poste d'apport. J. G. Barrón y voit en effet une sorte de *subsumption*, dans la mesure où le signifiant *el* « présente dans son support la notion de personne à l'état pur ; de ce fait, il résulte que la relation R [...] ainsi que le poste d'apport, se trouvent subsumés. » (*Ibid.* : 137)

– le signifiant *LO* est également défini par une autre forme de *subsumption* et un caractère indivis. Il dit une relation et un être, qui sont comme *magmatisées* pour reprendre l'image et ses propres termes :

La forme *lo* présente une relation et un être qui y est subsumé, liés de manière indissociable. Cette indissociabilité est essentielle dans la structure de *lo*. Et cela à un point tel que l'on pourrait même dire que ces deux notions ne s'y trouvent pas défléchies, qu'elles sont *magmatisées* l'une à l'autre, *indifférenciées*. (*Ibid.* : 138) ¹⁷⁷

Une indifférenciation de la personne et de la relation qui a pour conséquence que le mot prédicatif susceptible d'occuper le poste d'apport doit nécessairement comporter une incidence notionnelle de type externe (adjectif, adverbe, relative...).

– en revanche, pour *LA*, J. G. Barrón ne dégage pas du tout le même type de fonctionnement que pour *el* et *lo* et voit au contraire un mécanisme de type nettement dissociatif, notamment

174. Avec celle de N. Delbecque déjà citée, « De la funcionalidad del clítico femenino plural en locuciones verbales » (1997).

175. « Cette optique étant sémasiologique, elle impliquait la mise en pratique de ce principe, redisons-le, qui veut qu'à un signifiant unique corresponde toujours et partout un seul et même signifié. » (1996 : 324)

176. On pourra se reporter aux pages 137-142, « C.8.b. Description schématique du fonctionnement articulaire des formes *el, lo, la, los, las*. »

177. Souligné par l'auteur. Nous soulignons en italique.

du fait de la spécification supplémentaire attachée au genre mais aussi au nombre. Les termes avec lesquels il définit le mécanisme articulatoire de cette forme sont d'ailleurs des plus symptomatiques :

La assume et dépasse les caractéristiques de base de *lo* : la relation *R* étant actualisée, il y a impossibilité pour *la*, comme il y avait impossibilité pour *lo*, de s'affranchir de la servitude qui en découle et de devenir pronom tonique. En revanche, *la* dissocie ce qui, dans *lo* était saisi de façon conjointe et indifférenciée. (*Ibid.* : 139)¹⁷⁸

On le voit, et pour résumer, si ces formes constituent chacune un support de prédication qui portent en elles l'inscription de leur apport, elles n'ont pas pour autant les mêmes compétences ni le même mode de fonctionnement car leur signifié de langue est différent. Ainsi, si *EL* et *LO* ont en commun, dans le représenté de langue qu'ils construisent, un trait associatif – Relation + poste d'apport dans le cas de *EL* et Relation et être dans le cas de *LO* –, en revanche, *LA* se caractérise par une tension *dissociative* de la Relation et de l'être, en l'occurrence par un mécanisme congruent à l'instruction cognématique de type [dissociation] qui serait associée à [a].

Aussi, si l'on s'intéresse à cette forme au niveau pronominal, et notamment à travers les énoncés à « significateur effacé », eu égard à la méthode d'approche adoptée ici, il y a toutes les raisons de penser que le mécanisme mis en œuvre est identique.

Pour commencer, et afin de revenir aux fondements mêmes du mécanisme de la pronominalisation (du site), comme le rappelle J. G. Barrón, il convient de ne pas perdre de vue qu'il s'agit là d'un « processus d'évocation » (*Ibid.* : 326) faisant intervenir un mécanisme d'incidence entre un support formel de prédication – l'une des formes *lo*, *la*, *los*, *las* – et un apport de prédication. Et J. G. Barrón de préciser que « Ce n'est qu'en suivant le parcours que propose le mécanisme prédicatif à l'allocutaire que ce dernier pourra découvrir l'identité singulière de l'être qui occupe le poste-site, c'est-à-dire, l'antécédent. » (*Ibid.*) Bref, le mécanisme de pronominalisation (de l'être bénéficiaire) doit être logiquement ramené à un mécanisme de prédication.

Or, par rapport à ces expressions lexicalisées en *-a/-as*, sans antécédent déterminé, c'est donc en terme d'« accession à la signifiante » (*Ibid.* : 275) qu'il convient de poser le problème, pour reprendre les propres mots de J. G. Barrón. Une observation qui le conduit tout droit, du fait de la perte de l'antécédent non récupérable dans le co-texte, à voir dans ces tournures un mode d'emploi particulier de ces formes et surtout un « coup d'arrêt » dans la mécanique pronominale :

En fait, ces énoncés ne sont que l'accès au discours de l'*idée encadrante* ; en effet, si, comme nous l'avons montré plus haut – dans la pronominalité de l'être-site – l'*idée encadrante* est un relais, indispensable mais toujours implicite, vers la découverte de l'antécédent, l'effacement de cet être-site (la perte de l'*antécédent*), signifie un coup d'arrêt dans la mécanique pronominale au niveau même de cette *idée encadrante*. (*Ibid.* : 279)¹⁷⁹

Et faute d'élément saturateur dans le mécanisme pronominal, J. G. Barrón en vient même à conclure qu'avec ces expressions figées pourvues d'un « élément significateur effacé

178. Souligné en gras par l'auteur.

179. Face à ce *coup d'arrêt* dans la mécanique pronominale, dans une forme de procédé compensatoire, il estime que la langue complète en quelque sorte l'opération verbale à travers des indices supplémentaires. Or, à y regarder de plus près, il est vrai que dans ces locutions verbales, on peut observer par exemple l'emploi récurrent du relateur caractérisant *de* (*dárselas de*, *echárselas de*, ...) ou de compléments prédicatifs : *las de Villadiego*, *consigo...*, comme si tous ces éléments venaient comme infléchir l'entropie créée par la mécanique pronominale qui ne va au bout du processus de remplacement propre au pronom.

ou estompé », on est en présence d'une structure prégnante et signifiante « en elle-même et par elle-même »¹⁸⁰.

Bref, ces supports formels d'incidence en *-a/-as* possèdent donc un fonctionnement remarquable car ils cessent de dire une existence en relation avec un point d'ancrage au point qu'on est en effet en droit de s'interroger sur la pertinence même du terme de *pro-nom* car il semble bien que cela soit en terme de signifiante qu'il convient de poser le problème que posent ces constructions.

Pour conclure, à la lumière de ces éléments d'analyse, on s'interrogera donc naturellement sur la validité de l'hypothèse de départ. Or, nous pensons qu'à travers la description du morphème en *-a/-as*, au sein de ces expressions lexicalisées, il est possible de voir l'une des réalisations du cognème [dissociation], [éloignement] dans la mesure où la relation qui unit le signe à son objet est déliée et détachée de tout support. Et un tel fonctionnement n'est pas sans rappeler celui du relateur *a*, déjà analysé, qui unit et sépare à la fois : en effet, ici, le pronom unit en tant que substitut mais disjoint puisqu'il est, dans le même temps, dissocié de tout référent, dans une forme de disjonction référentielle qui semble permettre de valider la théorie de D. Bottineau et, notamment, l'instruction psychique de type [disjoindre ce qui est conjoint]. Or, on ne peut qu'observer que pour cette disjonction référentielle, la langue n'a pas recours à n'importe quel morphème. Elle convoque un morphème configuré comme suit : <la(s)>¹⁸¹, c'est-à-dire, /l/ +/a/, soit un grammème structuré à partir d'un noyau vocalique de type central, [a], associé à une opération de type, ouverture maximale, sur le plan phonético-articulatoire et à laquelle peut correspondre, à un autre niveau, cognitif, un encodage de type [dissociation], [éloignement] ; une caractéristique qui peut conférer à ce formant une certaine aptitude à signifier quelque chose d'une certaine manière en affinité avec cette brisure référentielle dans la référence au référent. Dans ces conditions, telle une coquille vide (de sens), le morphème pronominal en *-a/-as* empêche la prédication verbale de se réaliser comme pleine et entière¹⁸². C'est ainsi que dans les locutions verbales pronominales (du type, *echárselas de, apañárselas...*), si le pronom complément réfléchi *se* marque en théorie une sorte de point d'arrivée, de clôture, et de point final à un parcours prédicatif, en revanche, le pronom féminin *la(s)* l'empêche ici de faire office de socle d'une prédication, si bien que le morphème *se*, très fréquent dans ces tournures, tel un pronom atone amorphe qui tourne en rond (enfermé dans une sorte de tourniquet du sens), peut dès lors être interprété comme la trace de cette circularité dans une forme de bouclage réflexif (voire auto-référentiel)¹⁸³. Ainsi, sous les signifiants pronominaux en *-a/-as*, se déclare en fait une forme incapable d'accéder à la fonction référentielle externe dans la mesure où elle n'assigne rien et est dissociée de tout support, dans une logique de déliage déjà rencontrée dans d'autres cas où est présent le submorphème grammatical en *-a*.

Enfin, dans *Linguistique générale (théorie et description)*, B. Pottier élargit la problématique du morphème en *-a* et fait observer que :

180. « Dans la recherche de ces fonctionnements *pronominaux* avec les verbes d'action, nous avons également rencontré une série d'énoncés qui ne permettaient pas de découvrir l'identité singulière de l'élément significateur ; on les a appelés **énoncés à élément significateur effacé** ou **estompé**. Leur analyse a permis de conclure que le mécanisme pronominal pouvait devenir une structure signifiante en elle-même et par elle-même. » (*Ibid.* : 327)

181. Soit *al*, mais inversé, somme toute, comme nous l'avons déjà étudié dans le cadre de la structure *al* + infinitif.

182. Un peu comme dans le cas de la syntaxe prépositionnée de l'objet qui relance l'acte de prédication.

183. On observera que la commutation, parfois possible avec le pronom *lo* – cf. *Me la voy a pasar super // Me lo voy a pasar muy bien* – peut laisser supposer qu'il y a une forme de neutralisation dans l'acte de référence. Pour ces constructions « à significateur effacé » le *Diccionario de la lengua española* (1992) rapproche d'ailleurs le mode de fonctionnement du pronom féminin de celui du pronom neutre : « **3. Gram.** Se emplea como pronombre de acusativo sin referencia a sustantivo expreso, frecuentemente **con valor colectivo o cercano al neutro lo** : *Me LA pagarás. Buena LA hemos hecho.* » Nous soulignons.

[...] les langues romanes ont développé un allusif combinant le *féminin* (et le *pluriel*), deux termes marqués. La contradiction entre le super-marqué et l'intention généralisante produit un effet stylistique certain. La constance de cette combinaison fait rejeter l'explication par des *sous-entendus*. (1985 : 206-207)

Il se trouve que la plupart des exemples qu'il propose sont empruntés à la langue espagnole¹⁸⁴ et on ne manquera pas de faire remarquer que la figure rhétorique de l'allusion n'est rien de moins qu'un acte de référence *in absentia*, dissocié de tout support explicite, conformément à ce qui a pu être observé au cours de notre analyse concernant le fonctionnement de ces pronoms en *-a*. Ainsi, au-delà de toute analyse, ce sont peut-être là deux constats qui disent quelque chose de l'aptitude du submorphème en *-a* de l'espagnol à entrer dans des constructions et des opérations de type [dissociation] qui vont dans le sens de l'hypothèse jusqu'ici défendue. Et de son côté, J. G. Barrón, précise que le processus de figement de ces constructions a dû précisément commencer avec les formes en *la, las*¹⁸⁵.

Pour terminer sur ce point, on peut également considérer que le fait que cette marque en *-a/-as* se soit *grammémisée* – au point d'acquérir le statut de morphème grammatical – est bien l'indice qu'on est en présence d'un mécanisme qui a atteint les couches les plus profondes de la langue ce qui rend le questionnement cognitif, et par là, l'approche cognématique, d'autant plus pertinente. Un tel fonctionnement, apparemment paradoxal et contraire à la mécanique pronominale, résulte en définitive d'un processus qui consiste à bloquer le rôle fonctionnel du pronom si bien que ces pronoms en *-a/-as* apparaissent en quelque sorte comme la marque d'une distance entre la représentation et l'expression, distance tout à fait compatible avec les opérations de type [dissociation], [éloignement]. Et c'est d'ailleurs peut-être en raison de ce fonctionnement pronominal lié à un mode d'emploi tout à fait particulier qu'on a voulu voir à travers ces constructions des tournures dites « emphatiques » : ces pronoms en *-a/-as* fonctionneraient en discours comme ils fonctionnent hors contexte (en langue), c'est-à-dire sans posséder de véritable signifié lexical.

En guise d'indice supplémentaire et de transition, on refermera cette section avec les expressions *¡Ni por esas!*, *¡A mí con esas!*, qui peuvent contribuer à ratifier l'hypothèse de départ. Ces deux expressions servent en effet à exprimer de la part du locuteur le rejet d'une idée, d'un propos qui viennent d'être exprimés : « Ni por ESAS, expression con que se comenta la imposibilidad de hacer o conseguir cierta cosa : 'Le prometí que le pagaría bien, pero ni por esas'. » (Moliner 1988 : 1191) Or, on peut constater que cette modalité qui consiste à écarter une idée, un propos (c'est-à-dire à les mettre à distance) passe, d'une part, par le déictique intermédiaire de mise à distance au second degré, *ese*, à l'exclusion de tout

184. « fr. : *en voir des vertes et des pas mûres*

Il ne les attache pas avec des saucisses

esp. : *no las tiene todas consigo*

echárselas de valiente

Pedro de Urdemalas

Cette marque *-as* s'est grammémisée, et s'est étendue à :

A oscuras (sur *oscuro*, adj)

A gatas (sur *gato*, sbst)

Et même *a sabiendas* (sur une forme de gérondif, *sabiendo*). » (185 : 207)

185. « L'installation de la grammaticalisation de ces fonctionnements étant un processus progressif, on comprend bien pourquoi elle a commencé par les formes **la, las** [...]. » (1996 : 284) Mais quelques pages plus haut, il précise que tout ceci demande à être vérifié : « Nous avons le sentiment que ces structures se sont figées à un moment donné de la diachronie de la langue et qu'il faudrait une vérification de cette diachronie pour cerner la date approximative d'apparition de ce type d'énoncés, et si possible, le sens que ces verbes-là avaient à l'époque. » (p. 277) Seulement, à cela, on peut objecter qu'un éclairage d'ordre historique n'a d'intérêt que s'il vient expliquer, en synchronie, un autre état linguistique.

autre, mais, surtout, par la désinence en *-as* propre au « féminin d'indétermination », comme si ce morphème grammatical en *-a*, avait la capacité référentielle à entrer dans des instructions de type [dissociation], [éloignement].

3.2. Le submorphème en [a] au sein du fonctionnement adverbial et de la deixis

3.2.1. Le submorphème en [a] comme morphème adverbial

A propos du « féminin d'indétermination », on a vu comment B. Pottier, en parlant d'un « allusif » en *-as*, développé par les langues romanes, élargissait en fait la problématique pour dépasser le cadre du pronom et l'appliquer à d'autres catégories du discours :

[...] les langues romanes ont développé un allusif combinant le *féminin* (et le *pluriel*), deux termes marqués. [...]

Cette marque *-as* s'est grammémisée, et s'est étendue à :

A oscuras (sur *oscuro*, adj)

A gatas (sur *gato*, sbst)

Et même *a sabiendas* (sur une forme de gérondif, *sabiendo*). (1985 : 207)

Il va sans dire que ces lexies sont intéressantes au premier chef dans la mesure où leur signifiant se caractérise par la double présence du morphème *-a*, tant en position initiale que de clôture : *a oscuras*, *a gatas*, *a sabiendas*, *a sus anchas*, *a hurtadillas*, *a tientas*, *a tontas y a locas*...

J. Schimidely a vu à travers le morphème en *-as* la marque du féminin et du pluriel. Dans l'analyse qu'il propose de ces locutions, il émet l'hypothèse que l'on serait en présence de deux morphèmes appartenant aux catégories les plus marquées, le féminin et le pluriel, deux morphèmes qui, selon lui, forgeraient une construction *intensive*, abondant ainsi dans le sens de B. Pottier. Quant à la préposition *a*, située à l'ouverture, elle aurait pour fonction de faire accéder au statut nominal ce qu'elle introduit :

Comme l'a bien observé Pottier (1974 § 230), le fait [la combinaison féminin-pluriel] est à rapprocher du suffixe *-as* des lexies adjectivales du genre : *a ciegas*, *a hurtadillas*, *a oscuras*, *a secas*, *a gatas*, *a tientas*, *a sabiendas*... Les relateurs concourent à l'intégration d'une entité dans une unité supérieure, ils introduisent avant tout un substantif ou une notion nominalisée ; par là-même, la présence d'un relateur tend à accorder à ce qui suit les caractères propres d'un substantif, en l'occurrence, les morphèmes attachés au substantif, sous leur forme la plus intensive, la forme marquée : le féminin et le pluriel. (1983 : 193)

Cette analyse appelle selon nous plusieurs remarques. Tout d'abord, malgré la présence des morphèmes spécifiquement marqués, nous avons quelques difficultés à voir où se situerait la valeur *intensive* de ces expressions qui fonctionnent, somme toute, comme de simples compléments disant la manière. B. Pottier parle en effet d'un « effet stylistiquement certain » (1985 : 207), effet né d'un contraste entre le *super marqué* féminin et l'*intention généralisante* du pluriel, néanmoins, une telle explication ne nous semble guère convaincante car en quoi, par exemple, la construction *a gatas* aurait-elle une valeur *stylistiquement intensive* ? C'est se contenter là d'une explication où les causes linguistiques nous paraissent insuffisantes. Ensuite, si le rôle du relateur est « d'accorder à ce qui suit les caractères propres d'un substantif », force est d'admettre que la substantivation peine à émerger dans ces expressions, précisément parce qu'il s'agit de locutions où chacun des constituants a subi un processus d'effacement (J. Schimidely parle d'ailleurs bien de « lexies adjectivales »). Enfin, et

c'est sans doute la question centrale, s'il est possible de voir à travers le morphème en *-as* la marque du féminin et du pluriel pour des catégories déclinables comme le substantif, l'adjectif ou encore le pronom, en revanche, cela semble beaucoup plus difficile, voire impossible, pour des locutions adverbiales, par définition, invariables et indifférentes à la variation en genre et en nombre¹⁸⁶. S'il est possible en effet de faire entrer les expressions faisant intervenir le pronom *la* ou *las* (« *femenino de indeterminación* ») dans un jeu d'opposition binaire générique où *lo* peut alterner avec *la* – comme, par exemple, « *lo pasamos muy mal* » vs « *la pasamos muy mal* » vs « *las pasamos muy mal* » –, en revanche, ici, la même manipulation n'est guère viable car concernant ces lexies adverbiales, il est impossible d'opposer aux expressions figées *a gatas, a oscuras, a hurtadillas...*, les constructions du type : **a gatos, *a oscuros, *a hurtadillos...* voire **a gato, *a oscuro, etc.*

En fait, selon nous, ces locutions adverbiales en *-as* doivent tout d'abord être dissociées de la problématique du genre féminin et du pluriel et posent en filigrane une question d'un autre ordre. Il convient plutôt de s'interroger sur ce qui semble une spécificité de la langue espagnole, à savoir le fait que si c'est le genre masculin – en tant que genre non-marqué – qui est utilisé en espagnol dans la morphologie de l'adverbe (*unos exámenes demasiado difíciles, bebe mucho, hablar claro, jugar limpio, etc.*), dans le même temps, la langue a constitué des séries d'adverbes et de locutions adverbiales où l'on trouve avec récurrence le morphème grammatical en *-a* (*nunca, fuera, contra, quizá...*)¹⁸⁷, auquel s'ajoute parfois l'autre morphème *-s* (*quizás, jamás, mientras, tras...*), une marque d'appartenance à un paradigme que l'on retrouve justement dans d'autres séries associatives comme des locutions adverbiales du type : *a ciegas, a hurtadillas, a tontas y a locas, a sabiendas...*

Or, un tel constat ne peut qu'inciter à réfléchir sur les possibles affinités entre le fonctionnement propre de l'adverbe et les caractéristiques du morphème *-a*, et notamment les instructions psychiques qui seraient associées à ce formant vocalique, à savoir, les instructions [dissociation], [éloignement]. En d'autres termes, il convient de réfléchir sur les affinités éventuelles que la langue espagnole a pu instaurer entre la fonction adverbiale et le morphème en *-a*.

Et pour ce faire, nous pensons que les éléments d'une réponse satisfaisante peuvent être fournis par la théorie psychomécanique et qu'il convient de réfléchir du côté du mode de fonctionnement de l'adverbe à la lumière de la systématisation bien connue qu'en a proposée Gustave Guillaume.

Par rapport au français contemporain et à l'ancien français, et concernant des expressions du même type (*à tasons, à chatons, à reculons, à ventrillons...*), dans sa *Grammaire de l'ancien français*, Gérard Moignet a émis l'hypothèse que le *-s* désinentiel final pouvait représenter la marque du pluriel ou bien être une marque adverbiale (1976 : 33-35). Dans ces conditions, on peut également considérer à bon droit que le morphème en question (en *-a*) est susceptible de fonctionner comme une marque adverbiale en espagnol, renforcée de surcroît par l'autre morphème, le morphème *-s*, dans une sorte de signifiant adverbial doublement marqué. Reste à s'interroger sur le lien éventuel entre le submorphème *-a* – avec l'instruction psychique qui serait associée – et la catégorie même de l'adverbe.

186. Et c'est bien en tant que « locución adverbial » que ces constructions sont répertoriées dans le *Diccionario de la lengua española* de la Real Academia de la Lengua.

187. On ne manquera d'ailleurs pas de faire observer que dans la syntaxe de plusieurs adverbes en *-mente* coordonnés (voire juxtaposés) ce qui subsiste du signifiant, du fait de l'apocope, c'est précisément le morphème *-a*, issu d'un féminin latin mais qui a perdu toute forme de motivation pour le locuteur, dans la mesure où il s'est grammaticalisé.

L'observation minutieuse des parties de langue engagées en discours a conduit Gustave Guillaume à distinguer trois sortes de parties de langue : les parties prédicatives (substantif, adjectif, verbe, adverbe), les parties a-prédicatives (préposition, conjonction) et les parties trans-prédicatives (pronom, article). Et concernant les parties prédicatives, elles se distinguent à leur tour par leur mode de fonctionnement dans la référence à un support, c'est-à-dire par la notion guillaumienne capitale d'*incidence*. C'est ainsi que si le substantif se caractérise par une incidence interne (il se réfère seulement à son contenu notionnel ou, en termes guillaumiens, *il assigne seulement ce qu'il désigne*), l'adjectif et le verbe se définissent par une incidence externe au premier degré : l'un et l'autre prennent appui sur un support extérieur de nature nominale et, en cela, assignent en dehors de ce qu'ils désignent. Or, au sein de ces parties prédicatives et par rapport au mécanisme d'incidence, l'adverbe se singularise par son mode de fonctionnement, en l'occurrence une incidence externe au second degré :

L'adverbe, qui ne peut en principe, être incident au substantif mais porte sur l'adjectif et le verbe, c'est-à-dire sur ce qui est déjà incident (ou, mieux, sur une incidence), possède ainsi une incidence externe du deuxième degré : il assigne, en dehors de ce qu'il désigne, le mouvement d'assignation de l'adjectif ou du verbe au substantif. (Moignet 1961 : 18)

Au niveau du fonctionnement phrastique, l'adverbe ne porte donc pas sur un terme mais sur le rapport qui l'unit à un autre terme. Et, on le sait, c'est d'ailleurs du fait de cette incidence externe au second degré ou encore de cette extension *médiate* au second degré (une incidence externe qu'il peut au reste recevoir au troisième, voire au quatrième degré), que l'on explique traditionnellement le caractère *a priori* invariable de l'adverbe, dans la mesure où cette relation est dépourvue de genre et de nombre.

Ainsi, ce que l'on retiendra donc de cette approche guillaumienne de l'adverbe, c'est qu'il s'agit d'une partie de langue qui fonctionne toujours de manière *indirecte*, en ce sens qu'elle n'intervient que par rapport à un autre rapport d'incidence, en termes de prédication¹⁸⁸.

On peut trouver une trace de ce fonctionnement et de cette extension médiate en espagnol médiéval, notamment à travers la syntaxe des pronoms personnels compléments. On l'a vu, deux conceptualisations du verbe étaient possibles en espagnol ancien selon J.-C. Chevalier. Soit le locuteur considérait le verbe en un seul tenant, tel un bloc indissociable (comme support et apport), et l'enclise (avec le pronom comme fragment d'apport) était le signe d'une telle représentation ; soit le locuteur avait une représentation dissociée du support et de l'apport, auquel cas, c'était la proclise qui était pratiquée. Or, on peut observer de manière constante en espagnol ancien que l'emploi d'un adverbe, quel qu'il soit, était justement un obstacle à la syntaxe enclitique :

*Agora me conviene dezir qué es cavallero, e dónde se toma este nombre 'cavallero' [...]. Así se falla que cavallos algunos fueron leales a sus señores en los tiempos de la priesa, como si fueran hombres. Fállase de los buenos cavallos que son fuertes, e acuciosos, e ligeros, e leales. Dígovos que el rey sin buenos cavalleros es como un hombre sin pies e sin manos.*¹⁸⁹

En fait, étant incident à l'apport, l'adverbe oblige à dissocier celui-ci du support et empêche donc de concevoir le verbe comme un bloc indissociable (*i.e.*, comme un verbe *dominant*), c'est-à-dire comme support et apport, d'où la proclise. L'adverbe, de par sa

188. Et quand bien même un adverbe ouvre un énoncé et est donc premier – *prudentemente, conduce Juan* –, d'un point de vue prédicatif, il vient après le rapport d'incidence de premier degré établi entre JUAN (thème) et l'apport, le verbe CONDUCER (prédicat). Soit, « je dis de Juan qu'il conduit prudemment ».

189. Gutierre Díaz de Games, *El victorial* (texte du XV^e siècle), Madrid, Santillana, 1994, p. 203-204. Nous soulignons.

mécanique discursive et vu sous cet angle, constitue donc comme une limite dans le fonctionnement du verbe.

Ainsi, ce que l'on ne peut manquer d'observer c'est que le morphème en *-a* se trouve morphologiquement associé à un élément du discours qui, dans son mode de fonctionnement, implique nécessairement une certaine distance par rapport au support. Et s'il ne vient pas, à proprement parler, disjoindre deux éléments qui fonctionnent conjointement¹⁹⁰, il vient en revanche toujours moduler cette relation et en cela, il est bien un élément de médiation entre le support et l'apport, comme le dit très clairement l'extension médiante au second degré. On peut donc peut-être expliquer la présence récurrente du submorphème en *-a* dans le paradigme de ces adverbes par le fait que l'instruction cognitive associée à *a* [dissociation] serait congruente au fonctionnement de cette partie trans-prédicative qui s'obtient par *éloignement* des parties du discours prédicatives, comme le rappelle Gérard Moignet qui considère les adverbes comme « des notions qui transcendent celles dont les substantifs et les adjectifs sont porteurs, en ce sens qu'elles s'élèvent dans l'abstrait au-delà de ce que peut produire une élaboration mentale, si poussée qu'elle soit, des données de l'expérience. » (1981 : 176)

3.2.2 Le submorphème en [a] comme cognème de [mise à distance] dans le système des déictiques

Les déictiques de l'espagnol composent un système qui se laisse aisément décrire. Une simple description morphologique permet ainsi de dégager deux séries :

- le paradigme des déclinables, les démonstratifs *este / ese / aquel*, avec, pour chacune de ces formes au masculin singulier, une forme féminine (*esta / esa / aquella*) et des formes plurielles (*estos / esos / aquellos, estas / esas / aquellas*), distribuées en formes atones d'une part (adjectifs) et formes toniques d'autre part (pronoms), auxquelles s'ajoute une série de formes toniques neutres (*esto / eso / aquello*).

- le paradigme des indéclinables, qui correspond aux adverbes de lieu, et met en œuvre deux thèmes vocaliques, un thème en *-í* d'une part, *aquí / ahí / allí*, ainsi qu'un thème en *-á* d'autre part, *acá / allá / acullá* (**ahá* n'existant pas et n'ayant même jamais existé).

A propos de cette dernière catégorie, les études s'accordent en général pour considérer que la représentation instituée par ces deux séries n'est pas la même¹⁹¹. Voici ce qu'en dit M. Molho, dans son étude d'inspiration guillaumienne, qui résume bien le fonctionnement de ce système :

190. A l'instar du relateur *a* dans le cas de l'accusatif prépositionnel.

191. Les références majeures sur la question sont, par ordre chronologique : Vidal Lamiquiz, « Estructuración del demostrativo español » (1966) ; « Valores estilísticos del demostrativo español » (1967) ; « El demostrativo en español y en francés : estudio comparativo y estructuración » (1967) ; Maurice Molho, « Remarques sur le système des mots démonstratifs de l'espagnol » (1968) ; Patrick Charaudeau, « Les démonstratifs » (1970) ; Jack Schmidely, « Déictiques spatiaux de l'espagnol » (1975) ; M. Molho, « La deixis española : lectura del significante » (1992) ; Amélie-Anne Piel, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval (étude synchronique)* (2005) ; Marie-France Delpont, « Quand deux et deux font trois : le système espagnol des déictiques » (2010) ; le chapitre 17 « los demostrativos », de la *Nueva gramática de la lengua española* (2009) ; et, enfin, la thèse de doctorat 3^{ème} cycle de María Teresa Betancourt Suarez, soutenue à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle le 18 décembre 2010 (dir. G. Luquet), « Les démonstratifs déclinables et indéclinables en espagnol du Mexique », thèse non publiée.

Les thèmes en *-í* apportent en langue la représentation d'un *lieu ponctuel*, par opposition aux thèmes en *-á* dont le contenu de représentation est celui d'un *champ de parcours* – ce qui leur permet de comparaître en syntaxe sous toutes sortes de constructions comparatives habiles à dire un *plus* d'approche ou d'éloignement : *más acá, muy acá, más allá, muy allá*, etc., alors qu'il est quasiment impossible, ainsi que l'observe finement la *Grammaire de l'Académie Royale*, d'instituer un mouvement quantifiable dans les lieux ponctuels que déclarent *aquí / ahí / allí* : on ne saurait penser ni dire en espagnol **más aquí, *más ahí, *más allí*, etc. (1969 : 107)

Un point de vue confirmé par *La nueva gramática de la lengua española* qui ne dit pas autre chose :

Aunque existen, como se ha visto, algunas excepciones, la diferencia en la gradación opone generalmente los adverbios en *-í* a los adverbios en *-á*. Suele interpretarse esta propiedad como consecuencia de que *acá* y *allá* designan espacios concebidos como áreas o zonas, más que como puntos o localizaciones específicas, a diferencia de lo que sucede con los adverbios de la otra serie. (2009 : 1315)¹⁹²

Pour résumer, dans un système binaire où le référentiel discriminant est le lieu où le locuteur se perçoit – soit le plan du *moi* et du *non-moi* –¹⁹³, le thème en *-í* est associé à un champ de désignation resserré autour du locuteur, plus précis que le thème *-á* qui élargit le champ de référence dans l'acte de monstration en le dissociant de l'*hic et nunc*¹⁹⁴, une opposition confirmée par les réalisations de discours les plus remarquables.

192. Voir également la *Gramática descriptiva de la lengua española* (1999 : 958-959). A l'appui d'exemples authentiques, la *Nueva gramática de la lengua española* (2009), quarante ans après M. Molho, nuance quelque peu la remarque selon laquelle les déictiques de la série en *-í* ne permettraient pas de degré dans la quantification : « Si se aborda la distinción desde el punto de vista semántico, se observa que el rasgo sintáctico más claro que opone las dos series es el hecho de que la segunda admite la cuantificación de grado (*más allá, un poco más acá*) y la primera tiende a rechazarla (se dice *tan allá, no tan allí*). No obstante, se documentan las combinaciones *más aquí* y *más allí* (con frecuencia diversa) en las áreas andina, centroamericana, mexicana y rioplatense, así como en el español europeo :

Sería que nadie quería ya líos de más allí e, la ciudad, nada que estropeará el cambio (Collyer, *Pájaros*); [...] retarsar más allí de su voluntad la formación de su primer equipo directivo (País [Esp] 1/2/1998). (2009 : 1314)

A dire le vrai, dans son article de 1992, « La deixis española : lectura del significante », M. Molho revient sur la position qu'il avait défendue en 1968.

193. C'est également ce que défend Marie-France Delport pour le système des déictiques de l'espagnol dans son article de 2008. Et on conçoit ainsi que dans la représentation moins précise que constitue un champ de parcours, la construction de l'espace soit binaire et non ternaire et que, de ce fait, la forme intermédiaire **ahá* n'existe pas dans ce système, au sein de la série en *-á*.

194. Voici, comment on pourrait, schématiquement, représenter un tel fonctionnement :



Schématisme empruntée à Pierre Salomon. (1987 : 17)

On peut en effet opposer *ven aquí* (*viens ici*) à *ven acá* (*viens par ici*), l'injonction avec le thème en *-á* impliquant que la personne apostrophée reste seulement dans le champ de vision du locuteur. De même, lorsque le locuteur veut exprimer son indifférence ou son détachement par rapport à son interlocuteur (ou une tierce personne), il a recours au déictique de distanciation maximale appartenant à la série en *-á*, en l'occurrence, *allá*, suivi du pronom correspondant à son interlocuteur ou à la personne dont il parle pour le rejeter dans un espace différent du plan du *moi* (*allá tú, allá él...* = *Tant pis pour toi/cela te regarde, tant pis pour lui*). Une distanciation et un champ de parcours que l'on retrouve, sur le plan temporel, avec une nuance d'imprécision, dans les constructions du type *allá, por los años ochenta* (*dans les années quatre-vingts*). Mais c'est sans doute à travers la substantivation du déictique *allá*, pour désigner l'indétermination maximale, mystérieuse et métaphysique (*el Más Allá* = l'au-delà), que l'on mesure le mieux la mise à distance maximale, hors champ du *moi*, de la série en *-á*. Enfin, la syntaxe de ces adverbes fait apparaître que le mouvement décrit par leur combinaison (*acá y acullá, aquí y acá, aquí y acullá, allá y acullá, acá y allá*) va toujours d'une zone restreinte, proche du moi, vers celle d'une extension plus large avec une forme alourdie en *-á*, qui dissocie ainsi la référence de l'espace de parole du locuteur.

On le voit, cette succession d'une marche à l'étroit, exprimée d'abord par un thème en *-á* puis par un thème en *-í* (*acá > aquí*), corrobore parfaitement la théorie des cognèmes de D. Bottineau et notamment l'instruction psychique qu'il associe à [a]. D'ailleurs, D. Bottineau, qui s'est intéressé à l'alternance *i/a* dans plusieurs langues, arrive au constat suivant :

Le constat est simple : l'espagnol et l'italien binarisent, au moyen du contraste *i/a*, des micro-systèmes grammaticaux qui, en français, se présentent sous forme unaire. *De* en français, *di/da* en italien. *Ici* en français, *aquí / acá* en espagnol, *qui / qua* en italien. *Là* en français, *lì / là* en italien, *allí / allá* en espagnol. Avec une curiosité : l'impression que le contraste *i/a* sous-tend l'opposition optimal / distal en français (*ici / là*), comme il le fait au demeurant dans de multiples langues du monde (avec une énorme bibliographie sur la question) [...]. (2009 : 131)

L'alternance *aquí / acá* articule plusieurs critères :

- (i) une scalarisation du géocentre *hic* en termes de rayon restreint ou étendu relativement au locuteur. *Aquí* signifierait « ici exactement » et *acá* « ici à peu près ». [...]
- (ii) une distribution de la spécification du géocentre selon l'échelle temporelle de la conscience : *aquí* est cataphorique et pose un géocentre précédemment indéfini, il est « amémorial » dans le système guillaumien [...]; *acá* est anaphorique et présuppose un centre prédéfini et supposé connu dont il réalise le rappel. (*Ibid.* : 139-140)

L'approche cognématique s'avère donc particulièrement éclairante dans la compréhension de la deixis espagnole car, comme le souligne justement J. Schmidely, si l'étude de M. Molho est séduisante par sa tentative de cohérence systématique, la succession opératoire proposée d'ordre guillaumien d'une marche à l'étroit et au large « [...] ne repose au départ que sur une affirmation qui ne reçoit nulle part de justification » (1975 : 80). Et il ajoute que, « [...] si des contre-exemples apparents à la valeur ponctuelle des formes en *-í*, apparaissent, ils sont renvoyés aux représentations de discours » (*Ibid.*). De même, dans le compte-rendu critique qu'il propose de l'ouvrage de M. Molho, *Linguistiques et langage*, René Pellen fait observer que « M. Molho ne précise à aucun moment ce qui justifie l'interprétation ponctuelle qu'il pose [pour le thème en *-í*] comme principe de base » (1970 : 456). Or, en associant, à partir d'une base articulatoire, au signifiant [á], tonique, donc marqué, les instructions psychiques [dissociation], [éloignement], par rapport aux formes en *-í*, on parvient à proposer une explication systématique qui gagne en cohérence et qui fait apparaître que, finalement, le critère pertinent est une vision d'association (avec *este, aquí*) ou une vision de dissociation (avec *aquel, acá*), avec tous les jeux que permet un tel système dans la *deixis* :

[...] d'un point de vue spatial, restreindre le géocentre au locuteur (*aquí*), c'est en exclure l'allocutaire, et faire du géocentre un point de vue oppositif et distinctif qui met en exergue la différence, éventuellement en envisageant de le réduire dans le cadre de la négociation. Corollairement, *acá*, en élargissant le géocentre, ouvre la possibilité d'inclusions relatives au locuteur, et en premier lieu celle de l'allocutaire. (Bottineau 2009 : 140)

Enfin, rien n'interdit de penser qu'une telle mise en œuvre peut faire intervenir une certaine motivation du signe dans la mesure où les implications cognitives liées à la réalisation des phonèmes /a/ et /i/ se verraient renforcées par un autre facteur : celui de la force articulatoire avec laquelle le phonème vocalique est émis. En effet, si l'on fait l'hypothèse qu'il peut y avoir un lien entre le mode articulatoire d'un phonème et l'instruction psychique correspondante alors, comme on le verra en conclusion, on peut également penser que le caractère tonique (ou atone) possède une incidence sur l'encodage cognitif, c'est-à-dire que les instructions cognitives [dissociation], [éloignement], liées au phonème vocalique [á], pourraient être renforcées ici par le caractère tonique de la voyelle.

-L'analyse d'Amélie Piel, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique* (2004)

Afin d'affiner notre approche et d'en évaluer la pertinence, il nous a semblé intéressant de la confronter aux conclusions de la thèse d'Amélie Piel, thèse intitulée *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval : étude synchronique* (2004), qui livre par ailleurs une vue et synthèse tout à fait éclairantes sur le système actuel. Une telle confrontation s'est imposée d'une part, parce que sur un plan méthodologique, A. Piel est également adepte de la linguistique du signifiant¹⁹⁵ et d'autre part, parce qu'elle analyse et accorde une place non négligeable précisément au submorphème [a], notamment dans sa troisième partie concernant les déictiques indéclinables (§ 3.2 « Le A- initial des adverbes de lieu », p. 200, ainsi que dans le § 3.4 « Différences entre les formes en *-Í* et en *-Á* », p. 236). Bref, pour toutes ces raisons, il était donc intéressant de voir s'il y avait convergence ou divergence de vues avec la cognématique et, aussi, ce que cette dernière pouvait apporter à l'analyse sémasiologique proposée dans cette thèse.

Concernant les déictiques (pronoms-adjectifs) déclinables de l'espagnol ancien (*este, ese, aquel, aqueste, aquese*)¹⁹⁶, A. Piel déclare tout d'abord s'intéresser à l'organisation psychique – « invisible » précise-t-elle – (*Ibid.* : 100) qui régit le système de ces démonstratifs. Pour ce faire, et suivant une prescription guillaumienne, elle décide d'étudier la sémiologie de ces formes, révélatrices de cette organisation psychique. Et c'est ainsi que constatant « la parenté des signifiants de certaines formes » (*Ibid.* : 101), elle dégage un système binaire (p. 104) avec d'une part, des formes non préfixées (*este, ese, el*), et par ailleurs, des formes préfixées (*aqueste, aquese, aquel*¹⁹⁷), l'élément formel *aqu-* tenant lieu d'élément discriminant¹⁹⁸. Elle conclut donc que :

195. C'est très clairement qu'elle explique les fondements de sa méthode d'analyse : « En effet, nous avons choisi de nous laisser guider par ce que nos yeux nous offraient à voir de la langue : les signifiants. » (2005 : 100)

196. La première partie est consacrée à un état de la question des démonstratifs de l'espagnol.

197. Le lien étymologique entre ce démonstratif et l'article *el* ayant été établi très tôt, notamment par G. Correas, et confirmé plus tard notamment par R. Lapesa : « *Aquel* aparece compuesto de *él, aqueste, de este, aquese, de*

[...] les signifiants qui composent le système des démonstratifs de l'espagnol médiéval s'opposent de façon binaire par la présence ou l'absence de l'élément préfixal *aqu-* dans le cas des couples *este / aqeste, ese / aqese, el / aquel*. (2005 : 103)¹⁹⁹

L'élément /ak/ fait donc office de critère distinctif entre les formes non préfixées, sémiologiquement *légères*, et les formes préfixées, sémiologiquement *lourdes*. C'est la raison pour laquelle A. Piel cherche à comprendre cette opposition formelle et à définir la représentation en langue que peut construire cet élément préfixal *aqu-* discriminant.

Et ainsi, au terme de multiples exemples analysés, A. Piel en arrive à la conclusion suivante :

En résumé, si nous accordons crédit au signifiant, il nous faut croire que le système que composaient les formes qui nous intéressent reposait sur une double opposition. Cette opposition correspond à deux façons distinctes d'exprimer l'altérité. (*Ibid.* : 192)

Deux façons distinctes d'exprimer l'altérité qui correspondaient en fait à deux manières différentes de concevoir l'altérité. Ainsi, elle précise que :

– soit elle est conçue par rapport à la situation de communication (où « s'opposent deux espaces théoriques, celui qu'occupe le locuteur et celui qu'il n'occupe pas » (*Ibid.*) et elle est alors exprimée par les déictiques *este / ese*.

– soit cette altérité est conçue en dehors de la notion d'interlocution « dans un espace théorique sans aucun lien avec l'acte interlocutif » (*Ibid.*) (où s'opposent également deux zones, celle de l'ipséité et celle de la non ipséité), auquel cas, c'est le déictique *aquel* qui est alors mobilisé et elle considère que « Cette différence [...] semble portée par le signifié de *aqu-* qui fonctionnerait comme un filtre contrastif. » (*Ibid.*)

Bref, on retiendra donc que le déictique qui servait – en espagnol ancien – à exprimer l'altérité conçue comme dissociée de la situation de communication correspond à l'élément préfixal *aqu-* [ak], lui-même constitué du submorphème [a] en position d'attaque.

Si l'on se tourne maintenant vers les déictiques indéclinables – la série *aquí / allí, acá / allá, aquende / allende* –, l'étude qu'en propose A. Piel peut faire surgir d'autres questions, et là encore, il convient de voir si la cognématique peut apporter un éclairage.

A. Piel s'intéresse tout d'abord au *a-* initial des déictiques indéclinables dans la mesure où il constitue le point commun aux formes en [ak-] et en [a0]. Et après avoir fait état de l'origine incertaine de ce submorphème initial et exposé les différentes lectures possibles, resituant le système des déictiques par rapport au mouvement de déflexivité qu'ont connu les langues romanes – processus qui s'est accompagné du développement du système des prépositions –, A. Piel se range à l'avis de R. Penny, M. Alvar et B. Pottier pour y voir la composition latine *ad* suivie des adverbes de lieu du système des déictiques, et elle conclut que « Si parenté il y a entre ce *a-* initial des adverbes de lieu et le système prépositionnel, alors le système des indéclinables partage quelque chose avec la préposition *a*. » (*Ibid.* : 205)

ese, i de la preposizion *á* entrometida la *qu* para estender mas la boz. », Gonzalo Correas, *Arte de la Lengua Española Castellana* (1626). Concernant R. Lapesa, on pourra consulter l'article « Del demostrativo al artículo » (1961).

198. On peut même observer que c'est le trait /occlusif/ qui tient lieu d'élément contrastif pour l'ensemble du système puisqu'au sein de l'opposition *es(t)e / ese*, c'est à l'occlusive dentale qu'il revient d'assurer le contraste.

199. Un système qui, avec le temps, se simplifiera mais restera bâti sur une opposition binaire (plan du *moi* et plan du *non-moi*) à partir de la série ternaire *este / ese / aquel*.

A. Piel considère par ailleurs que dans la série des signifiés qui fonde le système des indéclinables – la série *aquí / allí, acá / allá, aquende / allende* –, cette opposition est marquée par les deux phonèmes consonantiques /k/ et // et que, une fois encore :

Dans le contraste entre formes en *aqu-* et formes en *all-*, l'opposition sert clairement à marquer l'inclusion ou l'exclusion de la personne du locuteur de l'espace théorique exprimé par les formes en question. (*Ibid.* : 209)

Une opposition qui serait double car, à ce système s'ajouterait un autre sous-système binaire porté par le vocalisme *-í / -á*, toujours construit autour de l'exclusion (formes en *-á*) ou inclusion (formes en *-í*) de la personne du locuteur, comme l'illustre l'analyse suivante d'un exemple emprunté au *Mío Cid* mais qui reste valable en synchronie moderne :

Dans l'exemple suivant, deux espaces s'opposent : celui dit par *aquí* et incluant la personne du locuteur ; celui dit par *allá* et qui se construit par contraste avec l'espace signé par *aquí*. Le délocuté dont il est question est localisé dans l'espace où ne se trouve pas le locuteur : *allá do está* qui s'oppose à *aquí está*. Puisque le locuteur fixe le repère temporel en discours, tout être qu'il localisera hors de la zone de compétence appartiendra à l'espace théorique signé par un adverbe en *all-* comme *allí* ou *allá* [...]

220) Mucho vos lo gradece, ALLÁ do está, mio
Cid el Canpeador,
assí lo fago yo que AQUÍ está.
Cantar de Mío Cid, 2853-2854. (*Ibid.* : 245)

Seulement, si le formant *aqu-* /ak/ fonctionne comme un filtre contrastif qui exerce toujours la même fonction et dit l'altérité conçue en dehors de l'acte interlocutif, qu'il s'agisse des démonstratifs ou adverbes de lieu, il convient alors de voir comment on peut résoudre le problème pour l'argumentation au niveau des indéclinables, *aquí* renvoyant à la sphère du locuteur. En fait, A. Piel résout cette contradiction apparente par la notion même de système :

Dans le cas des déclinables, l'opposition paradigmatique *aque / el, aqueste / este, aquese / ese* permettait au système de fonctionner avec un terme contrastif et un terme non contrastif. En ce qui concerne les indéclinables, l'opposition paradigmatique est double. Les formes en *aqu-* entrent en contraste avec les formes en *all-* et avec les formes non préfixées. (*Ibid.* : 209)

Or, une telle explication d'ordre systémique peut sans doute être complétée par une lecture cognématique des signifiants en jeu.

Ainsi, si l'on procède à une approche cognématique du signifiant *aquí* [akí], on peut observer que le phonème vocalique [a] n'est pas dans une position propice à ce que l'instruction à laquelle il serait associé puisse se réaliser pleinement. S'il est en position d'attaque, il est en effet atone et suivi d'une consonne occlusive puis d'une voyelle tonique palatale. En d'autres termes, l'instruction psychique attachée à [a] – [mise à distance], [éloignement] – serait comme neutralisée, voire annulée, par la structure même phonologique du déictique, à savoir que le phonème vocalique /a/, avec l'encodage qui est le sien, se trouve aussitôt suivi du phonème consonantique occlusif le plus fermé /k/, ainsi que du phonème vocalique fermé /i/, qui peut également encoder une instruction de type [fermeture]²⁰⁰, dans une sorte, finalement, de marche à l'étroit centrée sur le locuteur, conformément au représenté que construit en langue le déictique *aquí*.

200. Pour une analyse similaire mais portant sur la semi-voyelle /y/ associée à la représentation spatiale du locuteur, on pourra se reporter à l'article de Gilles Luquet, « Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique » (2013 : 73-83).

Le déictique *acá* [aká] quant à lui est construit sur le même modèle si ce n'est que la voyelle tonique n'est plus la voyelle palatale [i] mais la voyelle centrale ouverte [á]. On a donc d'une part la répétition du même signal /aká/ soit, la même instruction cognitive – avec de surcroît un élément tonique (/á/), c'est-à-dire une configuration favorable à la réalisation de l'encodage [mise à distance], [éloignement] qui se trouve toutefois comme infléchié par l'occlusive [k], [a] et [k] étant l'alpha et l'oméga sur l'échelle d'aperture ce qui construit, en fin de compte, un signifiant déictique certes centré sur le locuteur mais moins resserrée, en accord avec ses capacités discursives²⁰¹.

Enfin, pour ce qui est des déictiques *allí* / *allá*, la description de leur signifiant est rigoureusement la même que pour la série *aquí* / *acá*, à la différence près que l'élément contrastif d'ordre phonétique n'est plus l'occlusive vélaire mais la latérale palatale [0]. On a pu observer que l'obturation signifiée par l'occlusive vélaire servait à évoquer un espace théorique construit plutôt autour de la personne du locuteur, une représentation que venait nuancer le phonème vocalique central ouvert /a/, dans un jeu désinentiel d'opposition –í / –á. Or, si l'instruction psychique d'un phonème est en corrélation avec son mode d'articulation, dans le cas de la latérale palatale /0/, on peut observer qu'il n'y a pas occlusion totale mais au contraire un passage continu, latéral, de l'air dans la cavité buccale. Dans ces conditions, et d'un point de vue cognématique, un tel signifiant ne saurait entrer dans la représentation d'un espace centré, resserré autour du locuteur ce qui est congruent à l'image de ces deux déictiques construisant un espace théorique excluant le locuteur, qu'il s'agisse de la forme en –í (*allí*) ou bien en –á (*allá*).

Au résultat, on le voit, la capacité référentielle d'un mot ou d'un énoncé peut être le résultat de la combinaison des éléments qui les composent. Et, par ailleurs, indépendamment de la notion de système, parfaitement valide à nos yeux, par rapport à la démarche d'A. Piel qui s'intéresse justement à l'organisation psychique du système des déictiques à travers le signifiant, l'approche cognématique ne vient nullement remettre en question les éléments de son analyse ; loin s'en faut. Elle vient au contraire les conforter et les corroborer autrement, et un tel détour semble permettre de montrer la pertinence de l'hypothèse de départ et de l'approche cognématique.

- le cas d'emploi de l'espagnol latino-américain

La description des adverbes de lieu qui a été proposée jusqu'à présent, avec l'opposition distinctive de deux séries vocaliques –í/–á, correspond essentiellement au système de l'espagnol péninsulaire (ancien et moderne) car l'emploi des déictiques de la série en –á est beaucoup plus répandu en Amérique latine.

El uso de *acá* y *allá* está considerablement más extendido en el español americano que en el europeo, con excepción del hablado en las islas Canarias (España). También existen diferencias dentro del español, ya que el uso de *acá* es más frecuente en el Río de la Plata y el Caribe continental que en México y Centroamérica. (*Nueva gramática de la lengua española* 2009 : 1314)

201. « Dans le préliminaire en prose du *Cantar de Mío Cid*, on trouve *acá* employé avec le verbe situatif *fincar* pour évoquer le lieu où se trouve le Cid lorsqu'il s'adresse à ses vassaux, c'est-à-dire la terre que le roi Alphonse veut le voir quitter (*le mandava el rey salir de la tierra*) :

192) Amigos, quiero saber de vós cuáles queredes

Ir conmigo. E los que conmigo fuerdes, de Dios ayades buen grado, e los que ACÁ fincáredes, quiero me ir vuestro pagado.

Cantar de Mío Cid, 15. » (Piel 2005 : 212)

Par ailleurs, l'espagnol d'Amérique présente des emplois remarquables où le déictique *acá* est utilisé en lieu et place de *aquí*, ce qui pourrait laisser penser que le système des adverbes de lieu est en opposition radicale par rapport au système péninsulaire. A ce propos, voici ce que déclarent l'Académie de la langue du Yucatan puis Charles E. Kany :

Real Academia de la Lengua de Yucatán:

En Yucatán tenemos algo así como la **contraproxémica**. Las frases que ocupamos sobre la distancia, en realidad no hablan de ella, sino de la empatía con el orador. Por ejemplo, si uno quiere llamar la atención de otra persona, en lugar de decirle *Oye, Hey, Por favor...* En Mérida se dice *Ven acá* lo cual no significa *ven acá* sino algo como *pon atención a lo siguiente o escucha esto o corrobora lo que digo*. A veces en las conversaciones cotidianas se nos sale el *ven acá* cuando no queremos que nuestro interlocutor se acerque, sino para requerirle su atención hacia nuestro punto de vista.²⁰²

Los adverbios de lugar *acá* y *aquí*, ambos con el mismo significado de « aquí », difieren en que *aquí* indica una situación concreta, mientras que *acá* indica con vaguedad la situación o movimiento. En el Río de la Plata, en las zonas andinas y en otras partes se usa actualmente *acá* en el habla coloquial casi exclusivamente con el significado de « aquí », determinado o no, uso que deriva de la lengua antigua. [...]

Igual que en la lengua antigua, la frase *ven acá* se emplea aún en algunas regiones (Antillas, Méjico, etc.) para atraer la atención del interlocutor, el cual puede estar muy cerca de la persona que le habla. Por ejemplo : «*Ven acá, ¿qué fue lo que te pasó ayer ?*» (V. Suárez, pág. 67 [Yucatán]). (Kany 1994 : 319)²⁰³

Ainsi, la description et l'analyse précédemment proposées s'en trouvent-elles profondément invalidées, et, par là, l'approche cognématique ?

A notre sens, nullement et ce, pour plusieurs raisons.

Il faut tout d'abord souligner le caractère isolé de cette variante diatopique réduite à quelques régions seulement à en juger d'après ce qu'en dit C. E. Kany (Río de la Plata, zone andine). Ensuite, si on a montré plus haut le jeu que permettait un tel système, à l'appui des déclarations de Kany et de l'Académie de Yucatán, deux observations s'imposent : de tels emplois assument manifestement une fonction particulière dans l'acte de communication. Il se trouve que le thème en *-á* n'a pas la précision du thème en *-í* (« indica con vaguedad la situación o movimiento » dicit Kany) et qu'il est associé à la représentation d'un interlocuteur, objectivement présent dans l'espace de parole du locuteur, mais perçu comme *lointain, absent* – c'est-à-dire *distant* et dissocié de son présent de parole. Bref, un tel emploi assure en quelque sorte une fonction phatique destinée à attirer l'attention de l'interlocuteur afin de l'inclure dans l'espace-temps de parole du locuteur (cf. *requerirle su atención hacia nuestro punto de vista*)²⁰⁴. Auquel cas, *acá* ne serait donc que la variante marquée de *aquí* – avec un signifiant qui possède la même matrice [voyelle d'attaque /a/ + occlusive /k/] et le même signifié (si l'on en croit Kany) – et ce, pour désigner un interlocuteur absent, dont la représentation est celle d'un interlocuteur considéré comme coupé de l'espace de parole du locuteur. C'est pourquoi, à rebours de D. Bottineau qui voit à travers de tels emplois une démotivation du signe²⁰⁵, nous préférons voir au contraire l'une des réalisations possibles de l'instruction psychique [dissociation], [éloignement], et, par là, un autre exemple de motivation et surtout d'exploitation discursive des possibilités inscrites dans le signifiant phonique du signe.

202. Cité par Didier Bottineau (2009 : 142).

203. Nous soulignons.

204. Un tel emploi ne semble d'ailleurs concerner que le plan du *moi* avec *acá*.

205. « Cet emploi de *acá* s'est démotivé en matière de deixis spatiale et s'est recentré sur la valeur opératoire de coordinaïton poly-psychologique. » (2009 : 143)

3.3. Le submorphème en [a] au sein du sous-système verbal

3.3.1. Les analyses de Gilles Luquet

Il ne s'agit pas, dans cette section, de tenter de démontrer la pertinence de l'approche cognématique au sein du système verbal espagnol, notamment à travers la prégnance du (sub)morphème en [a]. G. Luquet, on l'a vu dès l'introduction, s'y est déjà largement employé notamment à travers son article « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol » :

[...] le formant /a/ est exploité dans la construction sémiologique de trois des six représentations inactualisantes du verbe espagnol : *cantara, comiera/viviera* ; *cantaba, comía/vivía* ; *cantaría, comería, viviría*. Il y est associé dans tous les cas à un événement qu'un sujet parlant se représente en prenant plus ou moins de recul par rapport à son univers d'actualité, un événement qu'il se représente en le plaçant à une distance plus ou moins grande de cet univers. Cela en fait un formant grammatical en affinité avec la représentation de l'inactuel, ce qui n'est probablement pas sans rapport avec le fait que, lorsque ce formant est exploité par le verbe dans la construction d'une forme actualisante – cela se produit au présent et au futur de la conjugaison dominante, *canta, cantaré*, ainsi qu'au futur des deux autres conjugaisons, *comerá/vivirá* –, et lorsque ce formant n'est couvert par aucun autre phonème, c'est pour signifier la personne troisième, c'est-à-dire la personne absente, la personne *inactuelle* par définition. Autre effet du hasard... ? (2010 : 79)

Et il a poursuivi cette exploration en analysant d'autres faits de langue propres à l'espagnol à travers une autre étude « Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique » qui questionne le morphème terminal [y], non étymologique, présent dans certains verbes d'existence. Or, c'est une fois encore à la lumière de la théorie des cognèmes de D. Bottineau qu'il a proposé une explication à l'apparition, dans l'histoire de la langue, de ce morphème lié. Une explication, portant sur la semi-voyelle (yod), qui, par la logique argumentative, vient étayer indirectement et a contrario l'hypothèse de départ concernant le submorphème en [a]. Que l'on en juge plutôt :

[...] dans la submorphologie grammaticale espagnole, une semi-voyelle telle que yod, c'est-à-dire un phonème encore plus fermé que la voyelle /i/, encode – pour le producteur d'un énoncé autant que pour celui qui en est le destinataire – l'instruction cognitive d'une « fermeture ». Le phonème est porteur de cette instruction, qui n'est pas en soi un signifié, mais qui peut contribuer à l'élaboration d'un signifié. Or, dans les formes verbales *soy, estoy, doy* et *voy*, la semi-voyelle est associée, on l'a vu, à la représentation du présent spatial du locuteur. Elle est associée à la représentation d'un espace éminemment singulier, puisque c'est celui que le locuteur définit par rapport à lui-même, celui qu'il *circonscrit* par rapport à lui-même. Ce n'est plus l'espace ouvert signifié par le pronom-adverbe *y*, c'est un espace opposable à d'autres, un espace *clos*, un espace *fermé*. Adjoindre un yod aux formes étymologiques *so, esto, do* et *vo*, c'est donc leur adjoindre un morphème particulièrement apte à véhiculer la représentation de l'espace fermé qu'est le présent spatial du locuteur. [...] Cette aptitude de la semi-voyelle à signifier la représentation spatiale singulière qui s'attache aux formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* explique probablement que celles-ci soient apparues aussi tôt dans l'histoire de la langue. Cette aptitude est ce qui permettait à la langue d'en faire des signes motivés – partiellement du moins – et on sait que la tendance à motiver des signes est l'un des moteurs de l'évolution historique des langues. (2013 : 81)²⁰⁶

Bref, G. Luquet a largement contribué à tenter de démontrer la validité de l'approche cognématique par rapport au système verbal espagnol. Il est donc inutile d'y revenir. C'est

206. Souligné par l'auteur.

pourquoi, dans la section qui suit, il s'agit juste de proposer un autre exemple d'application de l'approche cognématique au niveau verbal, une application qui dépasse le cas du phonème vocalique /a/ et qui a été suggérée par la lecture d'un article d'Yves Macchi.

3.3.2. Approche cognématique de l'opposition sémantique *ser* / *estar* : exemple d'application

A travers l'étude minutieuse d'un texte médiéval en prose (XV^e siècle), le *Victorial*, Yves Macchi²⁰⁷ s'est donné pour objectif de dégager la valeur sémantique des deux verbes *ser/estar* qui semblent, de prime abord, s'employer indifféremment. C'est d'ailleurs le point de vue de José María Saussol qui y voit deux synonymes²⁰⁸, une position contre laquelle s'inscrit en faux Y. Macchi :

[...] une telle posture, outre qu'elle tient pour *insignifiante* la différence absolue des deux *signifiants* verbaux, est tout à fait contraire à l'économie du lexique. Pourquoi en effet le locuteur médiéval se serait-il encombré de *deux verbes différents* pour signifier *une même idée* ? (p. 126)

Ainsi, après avoir forgé l'hypothèse que le verbe *estar* médiéval – issu du latin *stare* – serait associé à un invariant sémantique, en l'occurrence le trait /immobilité/, l'image mentale correspondante étant celle d'un verbe anticinétique, Y. Macchi finit toutefois par y renoncer devant certains exemples qui invalident une telle vue des choses (« Hélas, cette généralisation ne résiste pas à l'observation » (p. 129)).

L'analyse se resserre alors davantage autour des propriétés de l'être inerte saisi par *estar* (appelé *e*) et de celles de l'élément localisateur (appelé *E*). Et les relations constantes qui se dégagent entre ces deux entités semblent construire « une propriété géométrique commune » (p. 130) qu'Y. Macchi exprime en termes de théorie des ensembles – « aucun point de l'être inerte localisé n'appartient à l'espace localisateur » (*Ibid.*) –, pour conclure que « Cette disjonction spatiale constante entre les deux termes de la relation locative apparaît clairement [...] » (*Ibid.*). Une théorisation qu'illustrent différents exemples où l'on peut en effet observer que, dans le cas de *estar*, l'actant localisé (l'être *e*) est conçu comme un ensemble distinct, distant ou dans un rapport de discontinuité spatiale par rapport à l'élément localisateur (*E*) :

Açerca de la grand ysla de Jarrasuy está otra pequeña ysla, en que está una hermita de Santa María. (442)

E está ençima una grand mançana de oro, en que dizen que están los huesos del César. (193)

E que estavam dentro en ella tres redomas, e que en la una *estava la cabeça de un moro*, e en la otra una culebra, e en la otra una langosta. (194)²⁰⁹

La spécificité de *estar* semble donc de localiser deux entités disjointes séparées par une limite.

207. « *Ser et estar*, opérateurs de localisation dans le *Victorial*. Une autre image de l'espace-temps » (2011 : 125-145). Toutes les citations qui suivent sont extraites de cet article ; nous n'indiquerons désormais que les pages.

208. « [...] el uso arbitrario de *ser* o *estar* en expresiones de localización nos revela una vez más que en el español del s. XII las funciones de estos verbos no se habían delimitado. » (1997 : 67)

209. Souligné par l'auteur. A propos du dernier exemple, l'auteur fait observer que « (e) se trouve enfermé dans un espace (E) qui n'est pas son lieu naturel d'existence [...] » (p. 131)

Ainsi de là, à partir d'autres exemples qui illustrent *a contrario* son hypothèse avec *ser* déclarant plutôt l'appartenance de ces deux entités ²¹⁰, Y. Macchi pose que *estar* « [...] n'accepte de localiser un être inerte que si et seulement si cet être est séparé de l'espace localisateur par une discontinuité. » (p. 132) De tels éléments d'analyse font donc de *ser* le signifiant de la fusion, de l'inclusion, de l'intégration entre *e* et *E* (l'élément localisé se concevant comme indissociable du tout auquel il appartient), tandis que *estar* donne plutôt à voir une relation de disjonction, de fragmentation et de discontinuité spatiale. Bref, avec *estar* l'être localisé (*e*) est comme désolidarisé de la toile de fond spatiale intégrante car ce verbe construit une opération de dissociation, de mise à distance et d'éloignement entre les deux entités de l'image verbale. Sur ce point, l'analyse et la conclusion d'Y. Macchi sont sans ambiguïté :

Ser est donc systématiquement requis lorsqu'il s'agit de déclarer une relation d'inclusion de sous-ensemble, de méronyme à holonyme, de la partie intégrante au tout intégrateur, une relation où la partie se conçoit comme ontologiquement indissociable du tout auquel elle appartient. Lorsque (*e*) fusionne avec (*E*), fait physiquement corps avec lui, c'est en somme *ser* qui s'impose, tandis que lorsque (*e*) est conçu comme spatialement disjoint de (*E*), c'est au contraire *estar* qui est convoqué. *Estar* localise en fragmentant, en divisant l'espace, en y introduisant une discontinuité, tandis que *ser* localise en fusionnant l'espace, en posant un rapport de continuité, de consubstantialité entre les deux termes de la localisation. [...] *Estar* est donc porteur [...] d'une même instruction de discontinuité [...]. L'immobilisation d'un être dynamique et la disjonction spatiale d'un être inerte sont donc les deux effets d'une même cause : la rupture, la tmèse qu'institue *estar* entre l'être localisé et un fond de tableau tantôt dynamique et mouvant, tantôt statique et inerte. (p. 132-133)

Ensuite, l'étude se poursuit avec l'analyse contrastive de *ser* et *estar* par rapport aux conceptions temporelles qu'ils construisent. L'auteur montre que le critère distinctif dans la distribution de ces deux verbes est la représentation que le locuteur se donne de la relation référentielle entre l'entité localisée et l'arrière-plan localisateur (spatial ou temporel). Une vision consubstantielle de ces deux entités entraîne logiquement *ser* tandis qu'une vision disjonctive est « physifiée par *estar* [...]. *Ser* est le signe de la fusion spatio-temporelle d'un être avec son environnement, *estar* celui de sa disjonction spatio-temporelle. » (p. 141)

Et c'est ainsi que, concernant l'usage moderne de *estar* – dernière partie de l'article –, Y. Macchi observe que si ce verbe est aujourd'hui indifférent au fait que le support soit mobile ou pas (et « inapte à signifier l'immobilité d'un être automobile » (p. 143)), le trait fondamental qui a persisté, entre l'usage actuel et ancien, est bien celui d'une opération de disjonction :

Autrement dit, alors qu'*estar* médiéval opérait la tmèse et la synthèse de deux fragments d'espaces réels de l'univers de référence, *estar* moderne opère la tmèse et la synthèse de deux espaces ou de deux instants successifs théoriques que nulle règle et nulle horloge ne sauraient mesurer. [...] La stase d'*estar*, qui était encore au Moyen Age tributaire d'une permanence référentielle, exochronique, est ainsi devenue aujourd'hui une stase lexicale [...]. (*Ibid.*)

210. « *En aquel tienpo çercó el rey de Portugal la çivdad de Tuy, que es en Galicia* (251) est une phrase de géographe où le chroniqueur déclare l'appartenance d'un lieu désigné par son toponyme à un espace politique ou physique. Ce type de phrase combine régulièrement le verbe *ser* avec une préposition interiorisante – *en / dentro en* – qui marque l'inclusion du localisé dans le localisateur, l'appartenance de l'espace (*e*) à l'espace (*E*). Dans une phrase telle que : [Juan Niño] *E hera su morada en la su casa de Villagómez, donde él era natural*. (231) [la demeure de Juan Niño est partie intégrante du bourg de Villagómez] l'espace localisé est également rapporté à l'espace localisateur au moyen d'une préposition interiorisante : *en, dentro en, dentro de*. L'espace localisé apparaît ici aussi comme une partie constitutive de l'espace localisateur : tout point de (*e*) appartient donc à (*E*). » (p. 132) Souligné par l'auteur.

Alors, naturellement, on se posera légitimement la question du rapport entre les conclusions d'une telle analyse portant sur la capacité référentielle de *estar*, et l'approche cognématique, et notamment du lien avec le (sub)morphème [a] auquel seraient associées les instructions psychiques du type [dissociation], [éloignement], [disjonction].

L'étude d'Y. Macchi confirme en fait tout d'abord que *ser* et *estar* forment – et n'ont cessé de fonder tout au long de l'histoire de la langue – un système d'oppositions. Une opposition sémantique entre *ser* et *estar* qui se double en outre d'une opposition au niveau du signifiant ²¹¹, avec une morphologie inversée concernant les formants constitutifs (*ser* / *estar*).

Ainsi, si l'on décrit les signifiants correspondant aux deux opérateurs de localisation que sont *SER* et *ESTAR*, le premier, associé à une instruction sémantique de type fusion, continuité, avant la réalisation du morphème terminal *-r* propre à l'infinitif, se caractérise par un flux d'air continu entre le phonème fricatif /s/ et le phonème vocalique palatal /e/ (tonique), lequel peut encoder la représentation d'une distance moindre que /a/, de par son degré d'aperture sur le triangle vocalique, intermédiaire entre /i/ et /a/, conformément à la logique cognématique. *Estar*, en revanche, associé à une relation de disjonction et de discontinuité spatiale ²¹², se caractérise par une morphologie plus complexe mais surtout inversée à l'attaque par rapport à *ser* avant l'articulation du morphème désinentiel infinitif *-r* : puisque l'on a désormais d'abord, en position d'ouverture, la voyelle palatale /e/, suivie du phonème fricatif /s/, soit un flux articulo-voicatif continu, que vient interrompre l'occlusive /t/ avant le phonème vocalique central /a/ (tonique), susceptible d'encoder les instructions psychiques que l'on sait. La disjonction ne serait donc pas seulement exprimée ici par le formant vocalique [a] ; elle serait également réalisée à travers le phonème occlusif /t/ qui, brisant la continuité articulo-voicative ²¹³, pourrait ainsi participer à l'encodage d'une opération de discontinuité et de fragmentation (la rupture ou *tmèse* dégagée par Y. Macchi à un autre niveau d'analyse). Enfin, on peut également observer que la matrice phonique *est-* ici décrite correspond précisément à la racine du verbe, présente, du reste, à toutes les formes de son paradigme, sans exception aucune, indépendamment de /a/, ce qui en fait donc un formant nucléaire ²¹⁴. Auquel cas, si ces éléments d'analyse descriptive sont fondés, dans *estar*, la capacité cognématique de [a] ne ferait donc que s'ajouter à l'encodage de l'occlusive, avec deux cognèmes qui, somme toute, se complèteraient et additionneraient leurs effets, illustrant ainsi un autre exemple de motivation du signe. Dit autrement, le morphème désinentiel [a], quand il est présent au sein du paradigme de *estar* ²¹⁵, ainsi que la configuration phonético-

211. Une opposition que l'on peut même quasiment ramener à une opposition entre deux monosyllabes dans la mesure où le bisyllabisme de *estar* est tout simplement dû à la contrainte phonématique de la langue espagnole qui, n'acceptant aucun mot commençant par le groupe consonantique *st-*, a ainsi contraint le verbe latin *stare* à se doter d'une voyelle d'appui prothétique (*stare* > (*e*)*star*).

212. « *Estar* oblige à appréhender l'exochronie à travers le concept d'instant : le temps est alors obtenu par synthèse et sommation d'instant successifs compartimentés. C'est ce qui le rend apte à saisir l'existant sous le mode de la discontinuité, de la fragmentation, du relief. [...] *Estar* apporte au contraire de la temporalité une image lexicale primitivement scindée et obtenue par synthèse d'instant [...] », (n. 9, p. 141-142).

213. Avec, en outre, un degré d'aperture décroissant entre les trois phonèmes /e/, /s/ et /t/.

214. De la même manière que pour *ser*, un phonème palatal (/e/, /i/) configure le signifiant de l'essentiel de son paradigme (*siendo, sido, eres, es, sea, era, seré, sería, fui, fuiste, fue...*).

215. Concernant *estar*, on trouve ainsi le phonème vocalique /a/ en tant que voyelle appartenant à la désinence à l'infinitif, au gérondif, au participe passé, à l'indicatif présent – personne 1 exceptée –, à l'imparfait de l'indicatif, et à l'imparfait du subjonctif (forme en *-ra*) ; concernant le futur de l'indicatif et le conditionnel, on le sait, du fait de leur histoire, ces deux formes doivent en fait être ramenées à la base infinitive *estar* qui sera suivie des désinences de *habere* au présent de l'indicatif. Enfin, il est seulement absent au présent du subjonctif (pour les raisons systémiques que l'on sait de désinence inversée par rapport à celle du présent de l'indicatif), au prétérit, à l'imparfait du subjonctif (forme en *-se*) et au futur du subjonctif. Bref, il s'agit bien là d'un formant constitutif et représentatif du paradigme de ce verbe. Pas plus que tout verbe de la première conjugaison pourra-t-on objecter. Ce à quoi on peut opposer que, comme on l'a vu, le submorphème [a], quand il est présent, cumule son pouvoir cognématique avec celui de la racine *est-*, constante pour ce verbe, tel un invariant constitutif. Par

articulatoire, constante, de la racine *est-* ne sont peut-être pas étrangers à la capacité référentielle de l'opérateur de localisation que constitue le verbe *estar*, c'est-à-dire à l'opération de disjonction qui semble fonder son signifié de langue, si l'on en croit l'analyse d'Y. Macchi²¹⁶.

ailleurs, si l'on procède à un décompte exact des formes verbales qui nourrissent l'argumentation de Y. Macchi au cours de son article, on peut relever que les formes les plus largement citées, et qui servent sa démonstration, sont précisément des formes pourvues du (sub)morphème vocalique [a] (parmi les 31 formes verbales citées au cours de son analyse et correspondant à la déclinaison de *estar* – *estar*, *está*, *están*, *estavan*, *estado*, *estando*, *estades*... –, seules 4 formes sont dépourvues du morphème *a* (*estuvieron*, *estuvo*, *estemos*, *estuvierdes*). Enfin, à un moment de son analyse, s'intéressant à la question de l'aspect, Y. Macchi ne manque d'ailleurs pas de souligner la fréquence de certains temps, au sein de son corpus : « Le verbe étant par ailleurs invariablement conjugué dans ces phrases à un temps imparfaitif (le présent ou l'imparfait gnominiques propres à la description), cette segmentation de l'espace est indéfiniment reconduite à l'identique en tout point du temps, sans aucune altération concevable. » (p. 132)

216. Dans la note 9 de son étude, Y. Macchi considère même que la forme *estar* médiévale ne fait qu'« exploiter de façon optimale des virtualités déjà présentes dans le *stare* latin », un peu comme si les capacités référentielles d'un signe étaient déjà inscrites dans le signifiant-étymon.

Conclusion ouverte : questionnement et prolongement roman

L'analyse menée jusqu'à présent a porté exclusivement sur la langue espagnole. Or, l'idéal de toute théorie étant de pouvoir s'appliquer dans la continuité, il nous a semblé qu'il serait intéressant de poursuivre et d'élargir l'exploration à travers d'autres langues, d'autant que D. Bottineau semble avoir observé, dans des langues éloignées typologiquement (japonais, basque, wolof, langues germaniques, celtiques), une tendance des morphèmes grammaticaux à s'organiser en combinaisons de submorphèmes cognitivement pertinents. Il s'agit donc de proposer ici, au terme de cette section et en guise de conclusion ouverte, quelques éléments d'analyses pour la langue française qui demanderaient naturellement une étude approfondie, hors de propos ici dans cette étude inédite consacrée à la langue espagnole.

Une ébauche d'analyse a déjà été faite en ce sens pour l'italien ²¹⁷. Concernant le français, si le système vocalique est sensiblement différent du système espagnol ²¹⁸, le phonème /a/ est bien le plus ouvert, parmi les voyelles antérieures, et /i/, le plus fermé, si bien qu'une approche cognématique s'avère possible, avec les mêmes instructions psychiques supposées et le même questionnement que pour l'espagnol, dès lors que les données de base de l'analyse sont similaires et comparables.

Afin d'explorer l'hypothèse cognématique par rapport au (sub)morphème [a] dans la langue française, il convient donc dans un premier temps de répertorier les catégories grammaticales où il apparaît en tant que formant constitutif à l'origine d'une opposition distinctive dans la mesure où, d'un point de vue méthodologique structuraliste, une forme linguistique ne s'explique pas en soi mais dans sa relation avec d'autres formes :

Dès que l'on choisit d'étudier une catégorie grammaticale, il est nécessaire, selon nous, d'en considérer l'entier, c'est-à-dire au minimum les deux termes complémentaires qui en constituent l'ossature : *avec/sans, même/autre, si/que*, subjonctif/indicatif etc. (Pottier 1982 : 4)

Ainsi, quelques différences s'imposent tout d'abord par rapport à l'espagnol. Si la préposition latine *ad* a donné le relateur *à* qui fonde également un jeu d'oppositions avec l'autre préposition isomère *de*, [a] n'est nullement en français un morphème pertinent, ni pour

217. Voir à ce propos l'article « La motivation du signe en question. Le morphème [a] en italien et en espagnol » coécrit avec Sophie Saffi (2013 : 187-210). Pour l'italien, il y a également plusieurs articles sur ce point de Luca Nobile, articles référencés quelques notes plus bas.

218. Si le système vocalique castillan se caractérise par son extrême simplicité – il est même le plus simple des langues romanes – et peut être représenté schématiquement par un triangle, le système vocalique du français s'avère en revanche plus complexe. A côté des 3 semi-consonnes, il comporte pas moins de 16 réalisations vocaliques qui débordent largement le cadre du prétendu *triangle* au point de configurer davantage un trapèze, en termes de schématisation. Malgré cette sensible différence, le phonème /a/ est bien le phonème le plus ouvert, parmi les voyelles antérieures, et /i/, le plus fermé. Et la particularité du français, du moins actuel, est de posséder en réalité 2 *a*, l'un antérieur (/a/ (*il bat* /ba/) et l'autre postérieur (et labialisé pour certains) (*le bât* /ba/). Seulement, on le sait, en raison du faible rendement de cette opposition (*pattes* vs *pâte*), l'évolution de la langue a vu le second disparaître au profit du premier. Si bien que s'il persiste un désaccord entre les linguistes concernant l'inventaire des voyelles en français, pour ce qui est du degré d'aperture, on peut considérer que le phonème vocalique /a/ possède bien la même caractéristique que le /a/ castillan au sens où il est le phonème le plus ouvert :

La langue [le français], pour les sons les plus fermés (ceux où elle est le plus près de cette voûte) peut se porter vers l'avant (pour [i] par exemple) ou vers l'arrière (pour [u]). Pour les sons les plus ouverts, comme [a], elle se tasse sur le plancher de la bouche et n'a plus la même latitude de déplacement. (Riegel, Pellat, Rioul 2002 : 43)

l'opposition générique masculin/féminin, ni pour la syntaxe de l'objet direct (comme il peut l'être en espagnol). Lorsqu'on observe le système du français, pour l'essentiel, outre le préfixe négatif *a-* (*amoral*), ce morphème peut tenir lieu de noyau vocalique dans certains affixes, comme la dérivation de type adjectival avec le suffixe *-able* (*faisable*)²¹⁹ ou adverbial avec le suffixe *-ment* [mã] (*prudemment* [prydamã])²²⁰ ; il fait également office de formant constitutif dans le système de la négation avec l'adverbe négatif *pas* et à travers l'auxiliaire *avoir* sous les formes homophones *tu as, il a*²²¹ ; il apparaît enfin dans le système des déictiques (*ici/là*), des présentatifs (*voici/voilà*) et structure toute une série de locutions où il entre dans un jeu d'opposition avec le phonème palatal [i], à travers un ordonnancement régulier remarquable qui consacre l'alternance *i / a* : *prendre ses cliques et ses claques, tic-tac, couci-couça, ric-rac...*, autant d'éléments qui peuvent constituer un ensemble de faits de langue cohérents par rapport à l'optique cognématique adoptée ici.

La question de l'alternance *i / a*, présente dans un grand nombre de sous-systèmes, a déjà fait l'objet de spéculations diverses et a été amplement traitée²²². Nous n'y reviendrons donc pas. On fera juste observer que dans cette alternance, la variation est à la fois minimale, parce que seul un segment est concerné, et maximale, parce que /i/ et /a/ se situent à deux extrémités du trapèze vocalique si bien qu'on peut penser que le recours à ces voyelles permet à la fois de maximiser la ressemblance entre les mots de même que le contraste au niveau du segment variable. Par ailleurs, ce qui a été développé pour l'espagnol à propos du préfixe négatif *a-* ainsi que du suffixe adverbial en *-mente* (avec la réserve émise plus haut par rapport à [ã], la configuration étant différente en français) semble également pouvoir s'appliquer au français. Bref, dans le cadre de ce travail consacré à l'espagnol, nous ne

219. Sur ce point, la réflexion demande à être approfondie. Car si on peut voir une trace de l'instruction psychique [dissociation], [éloignement], à travers la valeur aspectuelle du suffixe *-able* qui construit une représentation dissociée de toute perspective d'accompli (on est dans le virtuel), le même argument semble pouvoir être avancé pour le suffixe *-ible* (*comestible*), constitué non plus de /a/ mais du phonème le plus fermé /i/, comme si la même valeur aspectuelle pouvait donc être marquée par l'instruction psychique (cognème) opposée. Bref, il s'agirait donc d'analyser davantage les visées respectives de ces deux suffixes afin de voir si on peut les différencier ou pas et à partir de quels critères. La seule étude que nous ayons lue sur le sujet est l'article collectif suivant : « Enquête sur les dérivés en *-able* » (Hathout, Plénat, Tanguy 2003 : 49-90). A partir d'une collecte de plus de cinq mille adjectifs (via le moteur de recherche Webaffix) et d'une synthèse des différentes théories sur la question (Dubois, Leeman, Fradin...), cette étude pose que dans le cas des adjectifs en *-able*, la relation qui s'établit entre l'adjectif et son nom recteur peut être modélisée de la façon suivante : « En fin de compte, l'observation des données nouvelles suggère que peut être dit *Xable* tout élément de la situation qui intervient dans le procès X ou presque, pourvu du moins que cet élément soit conçu comme se prêtant à la survenue de ce procès » (p. 51). On voit ainsi l'hiatus qu'opère ce suffixe par rapport à la réalisation du procès. Il semble construire une visée qui peut rappeler, toute proportion gardée, les conclusions de la théorie de G. Luquet concernant le système verbal espagnol envisagé sous l'angle de la question du mode. Naturellement, comme cela a été souligné plus haut, il conviendrait de mener la même étude approfondie concernant les autres suffixes en *-ible* mais aussi en *-uble*. Il faut peut-être chercher du côté de la distinction qu'établissent certains grammairiens qui ramènent les suffixes *-able/-ible* à l'opposition « possibilité passive » vs « possibilité active », distinction qui revient en quelque sorte à une opposition sémantique de type « sens passif » vs « sens actif ».

220. La question étant si on peut prendre en compte la voyelle nasale [ã] par rapport à notre optique cognématique.

221. On observe en effet que le phonème vocalique /a/ semble constituer l'un des principaux emplois grammaticaux du /a/ isolé en français (à l'instar de l'espagnol pour l'auxiliaire *haber* au présent de l'indicatif) lorsque le locuteur exprime, au présent de l'indicatif, la possession envisagée dans une visée dissociée de la première personne. Ce problème a été abordé pour l'italien, qui présente la même homophonie, par Luca Nobile dans trois de ses articles disponibles en ligne (<<http://www.lucanobile.eu/>>) : « L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard » (2003). <<http://w3.uniroma1.it/cogfil>> ; « Words in the mirror : analysing the sensorimotor interface between phonetics and semantics in Italian » (2011 : 101-131) ; « La voce allo specchio. Un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane » (2012).

222. Pierre Larthomas, « Notes sur ça, ci et l'alternance i/a en français » (1988 : 271-279) ; Didier Bottineau (2010 : 11-47).

livrerons, pour le français, que quelques bribes de réflexions concernant le morphème [a] en tant que morphème prépositionnel et en tant que formant constitutif de l'adverbe négatif *pas*.

à comme morphème prépositionnel

Le problème est bien connu : étant donné la diversité des emplois et contextes syntaxiques où apparaît ce relateur en français, est-il possible, à partir du postulat de la cohérence profonde de la langue qui fonde la théorie unitaire du signe, de dégager et d'associer ce relateur à une unité sémantique ? Et en l'occurrence, selon l'optique adoptée ici, située en amont du signe (dans une sorte de quête d'un protosigne), le relateur *à* peut-il correspondre à une opération cognitive minimale ?

La consultation de différentes grammaires du français contemporain ²²³ fait apparaître que parmi les différentes fonctions que peut occuper *à* dans la construction d'énoncés en tant que morphème prépositionnel, on peut distinguer, pour l'essentiel, une fonction complément de nom (*une robe à volants*), une fonction dative (*donner quelque chose à quelqu'un*), une fonction génitive en français parlé (*la voiture de mon père vs la voiture à mon père*), une fonction instrumentale (*aller à vélo*), modale (*parler à voix basse*), ou encore spatio-temporelle à valeur ponctuelle (*habiter à Paris, il arrive à 5 heures, à Noël*), autant d'emplois pertinents pour tenter de dégager la valeur fondamentale de ce morphème.

Comme point de départ de la réflexion, on peut s'appuyer sur l'analyse qu'en a proposée la psychomécanique du langage qui constitue sans doute la description la plus aboutie des prépositions. Ainsi, considéré comme isomère ²²⁴ par rapport à *de*, le relateur *à* est généralement associé à un mouvement d'approche en direction d'une limite :

Ce que propose le signifié lexical de cette préposition, c'est en fait l'image d'une distance à *parcourir* qui décroît au fur et à mesure que progresse le mouvement d'approche. En raison du caractère essentiellement prospectif du mouvement qu'elle représente, la préposition *à* se prête naturellement à l'expression du but, de la destination, du virtuel (*un travail à faire*), lesquels ont en commun un lien avec une impression générale d'après. (Lowe 1996 : 72)

La tension propre généralement accordée à cette préposition est donc, on l'a vu, celle d'un mouvement d'approche en direction de ou vers quelque chose. C'est sans doute ce trait qui permet d'éclairer l'opposition *la voiture de mon père vs la voiture à mon père* qui met en œuvre deux visées et représentations différentes (la syntaxe avec *à* ayant été d'un emploi normal en ancien français jusqu'au XVI^e). Avec *de*, de tension rétrospective, c'est la voiture qui est prise comme élément support alors que la valeur directionnelle de *à* insiste davantage sur le possesseur, le détenteur, à savoir *mon père*. De même, dans *je vais à Paris*, le cinétisme attachée au sémantisme du verbe *aller* commande l'emploi du relateur *à* pour construire une combinaison parfaitement congruente à la valeur du relateur. Quant à la position de contiguïté ou de non-contiguïté du segment de droite vertical perpendiculaire à la flèche dans la schématisation traditionnelle, il s'agit là de deux représentations qui illustrent les deux cas extrêmes de réalisation ou effectuation du signifié de [a] dans la mesure où, avec ce relateur, il peut y avoir atteinte ou non de la limite (*i.e.* un principe de coïncidence ou de non-coïncidence avec la limite). C'est d'ailleurs cet argument qu'avance la psychomécanique – en termes de *saisie* – pour expliquer les exemples comme *je suis à Paris, il arrive à 5 heures, j'y*

223. Martinet, *Grammaire fonctionnelle du français* (1979) ; Wagner, Pinchon, *Grammaire du français (classique et moderne)* (1991) ; *Grammaire méthodique du français* (1991) ; Le Goffic, *Grammaire de la phrase française* (1993) ; Chevalier, Blanche-Benveniste, Arrivé, Peytard, *Grammaire du français contemporain* (2002).

224. Dans la schématisation des guillaumiens, elles se font vis-à-vis.

serai à 5 heures/à Noël ... où il n'y a nul mouvement ni distance. Ce serait en fait le principe de coïncidence avec une limite atteinte qui confèrerait au relateur, comme aptitude référentielle, une valeur déterminative qui peut être déclinée de différentes façons et servir à différentes constructions comme *aller à vélo, parler à voix basse, arriver à 5 heures...* Par ailleurs, comme l'explique R. Lowe à propos de *à* « [...] si l'on peut, en théorie du moins, s'éloigner indéfiniment d'un point fixe, on ne saurait en contrepartie s'approcher indéfiniment d'un tel point » (Lowe 1996 : 73), une butée qui permet d'inférer que la notion de limite de dissociation semble faire bel et bien partie du représenté de langue de ce relateur et donc de l'opération cognitive à laquelle il serait associé.

Ainsi, si *à* est associé à une *distance à parcourir, de* construit pour sa part l'image d'une *distance parcourue* « qui croît au fur et à mesure que progresse l'éloignement. D'où son aptitude à exprimer l'origine, la cause, le motif, la condition ou le révolu (*un travail de fait*), lesquels ont en commun un lien avec une impression générale d'avant. » (*Ibid.*)²²⁵ De son côté, adoptant un autre point de vue que celui de la psychomécanique, à propos des relateurs *à* et *de*, André Martinet observe, dans sa grammaire fonctionnelle, que dans le processus de création lexicale qui fournit un nombre considérable de désignations d'objets nouveaux « [...] il semble qu'on emploie *à* de préférence à *de* lorsque les deux noms en présence se réfèrent à des réalités aisément concevables comme distinctes. » (1979 : 229-230) C'est ainsi qu'on peut opposer *une lampe à alcool vs une lampe de sûreté* ou encore *une robe à volants vs une robe de soie* où l'on voit que la matière qui constitue une caractéristique propre à l'objet est introduite par *de* lorsqu'il s'agit d'une visée associative d'inhérence tandis que ce qui intervient dans sa spécification comme élément extérieur (donc distinct) est introduit par *à* (avec une visée dissociative). De même, dans d'autres syntagmes où figurent des expansions de matière comme *une tasse de café vs une tasse à café*, la mise en rapport entre les constituants nominaux n'est pas la même selon que l'on emploie *à* ou *de* : avec *à*, la conceptualisation de la contenance est vue en pure virtualité (dans une opération dissociative de type *déliage*) tandis que la construction avec *de* construit plutôt l'image d'une tasse contenant du café, c'est-à-dire une image pourvue d'une visée associative et d'accompli du point de vue aspectuel²²⁶.

Reste à commenter l'emploi du relateur *à* dans la fonction dative (*donner quelque chose à quelqu'un*). Si la langue française et espagnole diffèrent dans la construction du complément d'objet dit direct – en espagnol, c'est l'accusatif prépositionnel qui peut parfois être introduit par la préposition *a* à l'instar de *veo a Pedro* –, on observe en revanche que dans ces deux langues romanes, le relateur *à/a* est toujours la marque de la fonction dative et, plus précisément, du complément d'objet second (*Pierre offre des fleurs à Marie//Pedro le regala flores a María*) où l'on a une mise à distance syntaxique révélatrice du lien quelque peu lâche que peut entretenir ce type de complément par rapport au verbe. En effet, si verbe et objet forment une unité mentale et que, dans la phrase complexe, on peut notamment observer que dans la manière d'accrocher les compléments, à priori, le complément direct occupe la

225. Concernant le *à* prépositionnel exigé par la sous-catégorisation de certains verbes où il peut fonctionner en concurrence avec *de* (*servir à, continuer à, demander à...*), voir l'analyse qu'en propose R. Lowe. Rejetant la loi d'euphonie invoquée par Grevisse, R. Lowe explique la distribution des deux prépositions à la lumière du signifié lexical des verbes. C'est leur contenu de signification qui déterminerait l'emploi de tel ou tel relateur.

226. On peut trouver chez G. Guillaume – dans *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française* (1919) – l'idée que les syntagmes **nom + de + nom** disent une « appartenance virtuelle. » (p. 125). C'est pour rendre compte en fait de l'opposition entre *un chien de berger* et *le chien du berger* où effectivement un chien de berger n'appartient pas nécessairement à un berger. Seulement, comme le déclare G. Guillaume lui-même, *un chien de berger* est « un chien qui, par sa race, sa nature, semble destiné à servir un berger » (p. 125), « un chien comme ont coutume d'en avoir les bergers » (p. 126). C'est-à-dire qu'à travers ces commentaires consacrés à la préposition *de*, on retrouve bien la visée associative posée par ce relateur entre les deux constituants nominaux qu'il met en relation, contrairement à *à* qui semble bien correspondre à une visée dissociative.

première position en signe d'un lien plus étroit, la fonction dative, en revanche, comme le rappelle A. Martinet « [...] marque une prise de distance qui est exactement l'inverse » (1979 : 174) de la fonction objet ou attributive. Or, force est de constater que cette *prise de distance* est systématiquement exprimée par le relateur *à*, dans une sorte de mise à distance et de dissociation du complément d'objet second qui peut être interprétée comme un mode de fonctionnement iconique à la lumière des instructions psychiques qui seraient associées à *à*. Dans la syntaxe relationnelle entre le complément d'objet et le ou les compléments d'objet indirect – c'est-à-dire les divers compléments qui recouvrent des dénominations plus ou moins satisfaisantes (complément d'objet second, d'attribution) mais qui disent tous une mise à distance du complément –, on voit en effet que la construction fait apparaître l'éloignement progressif des compléments par rapport au verbe à travers une « baisse de statut » (Le Goffic 1993 : 290)²²⁷, et donc un lien plus lâche, que signale le relateur *à*. Bref, sa valeur fonctionnelle semble bien, fondamentalement, celle d'une valeur dissociative tel un marqueur de frontière entre différents compléments : *envoyer un paquet à Pierre à Paris à grand frais*. C'est-à-dire que dans l'acte de prédication et dans la hiérarchie syntaxique qui s'instaure entre les différents compléments d'un énoncé, le rôle fonctionnel de *à* semble consister à opérer une mise à distance des compléments d'objets indirects, dans une sorte de déclassement syntaxique parfaitement compatible avec les instructions cognitives qui seraient associées à [a].

Approche cognématique du micro-système de la négation « Ne... pas »

Si, en français, les items considérés comme négatifs – *aucun, aucunement, guère, jamais, ne, ni, non, nul, nullement, pas, personne, plus, point, rien...* – ne semblent pas obéir à un principe d'unification au niveau morpho-syntaxique²²⁸, on peut néanmoins faire deux observations :

– qu'il s'agisse du français, d'autres langues romanes (comme l'espagnol, l'italien...), de l'anglais, ainsi que de l'espéranto, on le sait, une certaine sémiologie – à travers le submorphème *N* dérivé du **ne* indo-européen – semble marquer de manière systématique la classe des mots négatifs : anglais (*n't* 'ne', *no* 'non, aucun', *not* 'non, pas', *none* 'aucun', *nobody/no one* 'personne', *nothing* 'rien', *never* 'jamais', *nowhere* 'nulle part'...), espagnol (*no, ni, nada* 'rien', *nadie* 'personne', *ninguno* 'aucun'), espéranto (*ne* 'non', *neniu* 'personne', *nenio* 'rien', *nenia* 'd'aucune sorte', *neniel* 'en aucune manière', *neniam* 'jamais', *nenie* 'nulle part', *nenial* 'sans raison', *neniom* 'aucune quantité'...).

– ensuite, pour le français exclusivement, on peut considérer que l'adverbe négatif monosyllabique *pas*, composé du noyau vocalique [a], constitue le signifiant généralisé, ou si l'on préfère, le marqueur de la négation en français (d'autant que *ne* est parfois omis en français populaire). C'est ce qui ressort de différents tests par paraphrase effectués par Gaatone, Bacri, Muller²²⁹ qui montrent que la capacité à utiliser une forme qui contient l'opérateur négatif *pas* est une procédure qui garantit son appartenance à la classe des mots

227. Naturellement, l'ordre peut changer par thématization.

228. « *in-* s'infixe à des items lexicaux, *pas* modalise divers constituants, *rien* remplit des fonctions essentiellement (pro)nominales, *nulle part* s'attache souvent à la proposition ou au groupe verbal. » (Larivée 2004 : 16)

229. Gaatone, *Etude descriptive du système de la négation en français* (1971 : 8 et 206) ; Bacri, *Fonctionnement de la négation* (1976 : 13) ; Muller, *La négation en français : syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes* (1991 : 56).

négatifs. L'adjectif *inéligible* peut être ainsi glosé par *pas éligible* ; *rien* (dans le cadre d'une réponse à la question *qu'a-t-il fait ?*), par *pas la moindre chose* ; *il n'est allé nulle part*, par *il n'est pas allé à quelque endroit que ce soit* etc. *Pas* serait ainsi en français le signifiant hyperonyme qui subsume les items de sens négatif, un point de vue défendu radicalement par Paul Rowlett²³⁰ qui considère que la langue française ne compte en fait qu'un seul terme qui ait une valeur inhérente de sens négatif, *pas* en l'occurrence, tandis que les autres formes seraient des termes polarisés qui peuvent être paraphrasés par *pas* lui-même. Enfin, une rapide considération diachronique rappelle un fait bien connu : en ancien français, pour compléter la négation, on employait des termes désignant de petites choses (par exemple, *alie, cenelle, fie, nois, pomme, espi, festu...*)²³¹, ou d'autres référents de petites tailles comme *mie, goutte, pas, point...* Or, force est de constater que, dans le cadre de la négation, ces termes ont dans l'ensemble progressivement disparu au profit de l'adverbe négatif *pas* qui s'est lexicalisé et a donc fini par s'imposer comme négation *totale* pour reprendre l'expression de Wagner et Pinchon :

En français moderne, l'adverbe composé *ne... point* n'est plus qu'une variante littéraire et un peu archaïque de *ne... pas*. Lorsque *ne* est apte à déterminer un verbe avec une pleine valeur négative, la langue courante lui substitue volontiers *ne... pas*. Donc, en dehors des cas où s'impose l'emploi d'une négation simple, l'adverbe composé *ne... pas* constitue le moyen normal de poser une *négation totale*. Cet état de langue est l'aboutissement d'une longue histoire. (1991 : 418)²³²

Un constat ainsi qu'une évolution qui méritent assurément réflexion et que l'on peut remettre en perspective à la lumière de la cognématique en proposant une analyse submorphologique de l'ensemble des composants de la structure prototypique de la négation en français – *ne... pas* – afin d'explorer l'hypothèse de ce travail.

Dans son article « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes » (2010 : 19-40), D. Bottineau rappelle et précise le geste articulatoire auquel correspond le trait de nasalité associé au phonème /n/ qui tient lieu, on l'a vu, de formant constitutif des mots négatifs et qui ouvre la structure *ne...pas* :

Rappelons que la nasalité, en tant que geste articulatoire, est un abaissement de la luvette qui conduit à la *reviation* partielle vers les fosses nasales d'une partie de l'air dévié par l'acte de parole vers le canal oral : la nasalité ouvre momentanément un itinéraire de substitution, un pontage, une solution autre que celle généralement retenue. (*Ibid.* : 29)

Et D. Bottineau d'inférer de là que ce formant grammaticalise iconiquement ce qu'il peut encoder phonétiquement en tant qu'opérateur de [substitution] :

Et de fait, dans le dialogue, l'emploi de la négation consiste à proposer une voie argumentative autre que celle que l'on prête à l'interlocuteur, à la présupposition, à une voix énonciative non locutive (en cas de polyphonie) : de même que N est dialogique dans sa dimension articulatoire (déviation/reviation) l'effet sémantique induit l'est structurellement (approbation / rejet). (*Ibid.*)

Or, si l'on procède à une analyse du même type de l'adverbe de négation forclusif²³³ *pas* [pa], on peut observer que du point de vue du mode d'articulation et de l'aperture, on passe d'un phonème qui appartient à l'ordre consonantique le plus fermé – /p/ appartient à l'ordre des occlusives sourdes bilabiales – au phonème vocalique le plus ouvert, en

230. Rowlett, *Sentential negation in French* (1998).

231. (Anglade 1931 : 153).

232. Nous soulignons en italique.

233. Le second élément de la négation est nommé « forclusif » par Damourette et Pichon (1911-1940 : § 116).

l'occurrence /a/. Le mouvement articuloire auquel correspond l'adverbe de négation *pas* est donc un geste articuloire qui va de l'arrière de la cavité buccale (/p/) vers l'avant (/a/) ²³⁴, suivant un mode d'articulation qui va quasiment de l'alpha à l'oméga : d'une fermeture totale du chenal buccal jusqu'à une ouverture totale ; un geste qui confère, somme toute, une pleine réalisation de la voyelle et qui peut ainsi lui conférer une pleine réalisation de l'instruction cognitive qui lui serait associée, parfaitement congruente, du reste, à l'expression d'une négation qui est elle-même assimilable, selon Georges Vignaux, à une opération conceptuelle de type [dissociation], [éloignement] dans la mesure où elle sert à prédiquer un acte de rejet :

La notion d'ensemble est fondamentale pour la représentation du sens linguistique, elle implique une frontière sur laquelle joueraient les effets de sens qualitatifs et quantitatifs de la négation, et elle expliquerait en outre le paradoxe qu'un contenu doit être posé avant qu'une négation soit opérationnelle. De plus, cette opération pourrait rendre compte de l'acte de refus. ²³⁵

Ainsi, à partir de cette description, on peut considérer qu'il y a là différents éléments basés sur la surface du signifiant qui peuvent accréditer l'hypothèse d'un signifiant négatif (*pas*), iconiquement motivé, qui peuvent par ailleurs peut-être expliquer en outre le succès rencontré par la structure (*ne...pas*) par rapport à d'autres items qui lui ont été concurrents au cours de l'histoire de la langue mais qui n'avaient pas les mêmes propriétés phonéto-phonologiques et par là cognématiques. Dit autrement, et vu sous l'angle cognématique, la structure prototypique *ne...pas* se trouve constituée de formants constitutifs qui encodent les instructions [substitution] puis [dissociation], apparemment congruentes à une opération de négation.

Pour refermer cet excursus et avant de proposer une conclusion plus générale, on l'aura compris, cette digression basée sur la comparaison des langues a tenté de poursuivre la démonstration de l'étendue du phénomène décrit en espagnol. Cependant, le fait qu'un tel phénomène soit observable dans plusieurs idiomes ne constitue certes pas en soi une preuve suffisante de son fonctionnement productif dans le langage, ce qui en soi serait par ailleurs, notamment pour les langues romanes, une hypothèse plutôt faible eu égard à leur parenté. Pour autant, il ne s'agit pas de sous-estimer cette même parenté qui pourrait expliquer à elle seule toutes les convergences observées et expliquées entre les langues étudiées pour fonder ainsi une autre hypothèse : celle d'un phénomène général que l'on pourrait envisager, à la base, comme un seul système linguistique qui se serait simplement maintenu au sein des langues qui en seraient issues.

234. Avec les lèvres, situées à l'avant, qui constituent le point d'articulation de /p/ (/s/ étant par ailleurs muet).

235. Vignaux, « De la négation comme frontière », communication présentée à la *Journée d'études sur la négation*, Université de Lille III, 15-16 novembre 2001. Cité par Pierre Larrivé (2004 : 59-60).

Conclusion générale

« Les faits ne changent pas ; à un autre de proposer un schéma qui tienne debout. »,
(Attal 1999 : 69)

Au terme de ce parcours non exhaustif ²³⁶, un bilan s'impose de même que plusieurs questions fondamentales qui méritent un développement avant de conclure.

Ainsi, tout d'abord, d'un point de vue épistémologique, et si l'on tente de se donner l'objectivité comme fin, que penser de la méthode d'analyse qui a été menée jusqu'à présent ?

Ensuite, comment articuler phonème, morphème et cognème ? Que penser, finalement, de la cognématique, notamment par rapport à la motivation du signe ? Que nous apprend-elle du fonctionnement de la langue et s'agit-il, somme toute, d'une méthode d'approche valide et pertinente ?

Par rapport au premier point, d'ordre épistémologique, la première question que l'on peut en effet à bon droit soulever, et que nous n'avons eu de cesse de nous poser au cours de ce travail, est la suivante : l'analyse menée est-elle satisfaisante par rapport à la réalité du fonctionnement de la langue ? Ou bien, n'est-elle que pure spéculation au sens où c'est le point de vue qui crée l'objet ? Vaste question qui pose le problème essentiel de l'objectivité de la description eu égard au fait que toute observation peut perturber les phénomènes observés au point même de conditionner la nature même de l'observation. C'est d'ailleurs ce qui faisait dire à Werner Heisenberg : « Souvenons-nous que nous n'observons pas la nature elle-même, mais la nature soumise à notre méthode d'investigation. » (1961 : 35) ²³⁷ En d'autres termes, les éléments d'analyse proposés à partir de la description du formant vocalique [a] et de l'instruction psychique de type [dissociation], [éloignement] qui lui serait associée, sont-ils des faits de discours qui *se* trouvent dans la langue où bien que l'on trouve, voire que l'on s'ingénie à (re)construire et à projeter à posteriori pour produire un « effet de vérité » ²³⁸ ? Questionnement légitime qui rappelle la mise en garde de Gaston Bachelard soulignant qu'il faut parfois un esprit fort pour résister à la tentation de l'esprit de finesse :

Il faut affirmer que *tout n'est pas possible*, dans la culture scientifique, et qu'on ne peut retenir du possible, dans la culture scientifique, que ce dont on a démontré la possibilité. Il y a là une résistance courageuse et parfois risquée contre l'esprit de finesse, qui sans cesse fuira la preuve pour la présomption, le plausible pour le possible. (2004 : 264)

On sait en effet que l'un des écueils majeurs de la méthode inductive est le mécanisme psychologique connu sous le nom de « biais de confirmation » ²³⁹ que résume assez bien la

236. D'autres faits de langue propres à l'espagnol, faisant intervenir le morphème en [a], auraient pu en effet être étudiés, comme, par exemple, l'adverbe *ya*, composé d'une semi-consonne et de la voyelle centrale tonique, dont le signifié reste difficile à définir de par ses emplois multiples. Sur ce point, on pourra se reporter à la thèse de doctorat que Sandrine Deloor lui a consacrée, *Pour un traitement sémantique et pragmatique de la particule « ya » en espagnol contemporain* (2006). A en juger par le résumé de cette thèse – que nous n'avons ni lue ni consultée –, S. Deloor précise que « tout énoncé comportant *ya* met en relation deux intervalles ». Or, dans la mesure où ce signifiant remarquable réunit deux phonèmes d'aperture extrême, censés être associés à deux encodages contraires, il serait sans doute intéressant de voir si l'approche cognématique s'avère pertinente par rapport aux éléments de son analyse, notamment la notion d'*intervalles*.

237. Si l'observation est en effet à la base de toute démarche scientifique, *observer* revient à faire usage de ses sens et de sa raison. Seulement, ce qui est observé est appelé un « phénomène » qui, d'après son étymon grec, signifie « ce qui semble, ce qui paraît » si bien qu'un phénomène reste un élément subjectif.

238. L'expression est empruntée à Pierre Bourdieu à propos de Montesquieu et de sa contribution à la théorie sur les climats, afin de donner en exemple et déconstruire la mythologie « scientifique » de l'argumentation de certains discours. Voir sur ce point le chapitre 3, « La rhétorique de la scientificité : contribution à une analyse de l'effet Montesquieu » (1982 : 227-239).

239. Sur ce point, on pourra consulter l'ouvrage de Yannis Delmas-Rigoutsos, *Petites leçons d'épistémologie (comment penser la science et la connaissance)* (2009), notamment la page 38 et le chapitre 2, *Induire la réalité par nos sens* (p. 27-42).

citation prêtée à Hegel (rapportée par Marcuse), citation selon laquelle « si les faits ne s'accordent pas avec la théorie, alors tant pis pour les faits ». Un propos qui illustre le travers possible de l'entendement humain qui, dès lors qu'il adhère à une opinion, peut avoir la fâcheuse tendance de ne prendre en compte que ce qui l'appuie et la conforte au point de devenir dogmatique voire infléchir la réalité des faits.

Ensuite, seconde objection, on peut également considérer que le cognème, tel qu'il est défini à travers ses instructions psychiques [dissociation], [éloignement], présente le défaut d'être un schème minimal par trop général qui perd ainsi de sa validité du fait de la loi des grands nombres et du fait que la restriction de l'extension du cognème entraîne, corollairement et logiquement, un accroissement de l'intension, c'est-à-dire des classes d'objets qui peuvent partager une telle propriété (soit, un trait trop général que l'on peut aisément retrouver presque partout). Une critique qui nous ramène à celle qu'a pu adresser G. Kleiber (1999 : 48), sur le plan sémantique, au schéma organisateur abstrait (*modèle mental flexible*) proposé par P. Cadiot (1997 : 201-274), notamment pour le mot *boîte*, défini à partir de la formule *X (boîte) contenir Y pour produire/fournir Z*, schéma qui présente la faiblesse, selon lui, d'être une catégorisation conceptuelle trop ouverte au point de pouvoir s'appliquer, par exemple, à des référents comme *cartable, serviette...*, qui ne sont justement pas appelés *boîte*.

Concernant le premier point – la dérive possible liée au *biais de confirmation* –, nous avons pris soin d'aller au devant d'une telle critique en précisant d'entrée le cadre méthodologique de notre démarche : celui du principe de continuité et d'unicité d'une part, et celui de la linguistique du signifiant d'autre part (le premier étant parfaitement compatible avec le second).

Le principe de continuité repose, on l'a vu, sur le postulat selon lequel d'un événement, on ne peut dire que deux choses : soit qu'il se produit, soit qu'il ne se produit pas. Et appliqué à la linguistique du signifiant, il correspond à l'unicité de la relation signifiant-signifié, au fait qu'à un signifiant ne peut correspondre qu'un signifié et un seul, partout et tout le temps, et ce, dans tous les compartiments de la langue, du fait du caractère nécessaire ou consubstantiel de la relation signifiant-signifié. Quant à la linguistique du signifiant, qui se donne le signe dans sa dimension de signifiant comme seule donnée objective observable, elle constitue précisément ce garde-fou méthodologique qui permet d'éviter de gauchir la réalité des faits pour les besoins de la démonstration :

[...] lo único que ofrece una lengua a quien se propone describirla de manera *objetiva* no es un conjunto de signos, sino un conjunto de *significantes*, o sea, un conjunto de secuencias fonológicas –un conjunto de imágenes acústicas. (Luquet 2013 : 138)

A cela, on peut ajouter que le socle de la cognématique est une base phonatoire qui est sans doute la branche de la linguistique (la phonétique) la moins subjective qui soit et qui laisse le moins de place possible à l'interprétation libre et extravagante. Naturellement, l'erreur est toujours possible lorsqu'on passe, sorte de point de basculement, d'une description censée être objective (phonatoire) à un autre niveau et à son interprétation cognématique. Quoi qu'il en soit, nous avons toujours veillé à rester dans le cadre strict de la linguistique du signifiant et à ce que les instructions cognitives [dissociation], [éloignement] ne soient pas une fin en soi mais qu'elles soient éclairées et confortées par l'analyse du signifiant et rien que par le signifiant.

En ce qui concerne l'objection qui consisterait à voir dans notre démarche une procédure défaillante du fait du caractère trop minimal et abstrait ²⁴⁰ des instructions psychiques qui ne peuvent que se retrouver aisément dans un grand nombre de faits de langue, un tel argument est à double tranchant. C'est le contraire qui aurait plutôt valeur de vrai contre-argument. En effet, dès lors que la méthode d'approche se veut dans le droit fil de la linguistique du signifiant et qu'elle a manifestement permis de retrouver, dans un nombre de procédures discursives très diverses, la trace des instructions cognitives de départ, il y a tout lieu de les ratifier et de les considérer comme pertinentes. Pour illustrer cette puissance heuristique, il ne faut pas d'ailleurs oublier qu'une telle approche semble particulièrement opérationnelle en anglais ²⁴¹ et, concernant l'espagnol, outre cet inédit qui lui est consacré, amorcé par l'analyse de G. Luquet, nous nous contenterons de citer à ce propos ce qu'a pu en dégager Gabrielle Le Tallec-Lloret lors du colloque du GERLHIS en juin 2011. L'inventaire qu'elle a dressé de l'application possible en espagnol du cognème <a> est très éloquent. Elle montre la pertinence et la puissance d'une telle théorie par le vaste réseau de signes qu'elle permet d'atteindre et son développement constitue en somme un élément de réponse substantiel à une telle objection :

Si l'on s'intéresse au **cognème A**, par exemple, lequel, selon D. Bottineau, marque la disjonction, l'éloignement, on pourra rechercher comment cette opération est encodée par le phonème /a/ et dans quels réseaux d'oppositions pertinentes il peut, de fait, entrer. Je ne reviens pas sur l'opposition *i/a* amplement illustrée par D. Bottineau, ni sur l'exploitation qu'en a faite G. Luquet pour le sous-système verbal. J'illustrerai simplement avec la sémiologie de ce que l'on appelle encore traditionnellement « l'imparfait de l'indicatif » espagnol, une conséquence méthodologique majeure de la cognématique, à ne surtout pas négliger, à savoir qu'il est possible d'obtenir le même sémantisme par deux voies cognématiques différentes. Ici, l'existence d'un double paradigme, l'un régulier en *aba*, et l'autre irrégulier en *i/a* a de quoi troubler y compris celui ou celle qui est convaincu(e) du partage signifiant entre un mode de l'actuel et un mode de l'inactuel, dans lequel prend place ce « présent de l'inactuel » : comment cette valeur de présent inactuel n'a-t-elle pu être dite, malgré l'héritage, d'une seule et même façon. La langue pouvait unifier, on lui connaît cette capacité. En fait, on peut obtenir le même résultat (ici, le présent inactualisé) par deux voies cognématiques différentes, ici, le contraste *i/a* et l'autre *a-b-a* (comme le montre D. Bottineau pour l'anglais *swim/swan* ou *swimed*). L'héritage étant ce qu'il est, cela ne remet en aucun cas en cause ce résultat catégoriel commun en espagnol, l'expression d'un présent inactuel, qu'il s'exprime par la distance (*i/a*) ou par l'obstacle (*a-b-a*). De ce fait, au trouble originel succède la mise en évidence que le maintien d'un double paradigme place cette représentation temporelle à *double titre* dans l'inactuel.

On pense aussi immédiatement à la préposition *a* et à sa place exceptionnelle dans le sous-système prépositionnel espagnol : la seule constituée d'un seul phonème, la plus minimaliste, la préposition *princeps*, la plus éloignée des autres, encodant à la fois une mise à distance et la relation de base dans le mécanisme prépositionnel. On verra conséquemment dans *a* l'instrument idéal pour l'expression du *diastème*. Si, par contraste, on observe le couple *de/en* et qu'on lui retire le /e/ servant de simple appui vocalique aux deux consonnes, non marqué, en quelque sorte *insignifiant* par rapport à *a*, on dégage la paire *-nd-* circulant à la fois dans le lexique et la grammaire espagnols et en particulier dans le système verbal. Si l'on observe *por* et *para*, on lira dans les deux *a* de *para* l'expression d'un seul et même cognème, en majeure sémantique pour le premier, en mineure pour le second, mais surtout, pour les réunir doublement, le /r/ de l'agentivité les liant de fait doublement, là aussi, au système verbal. Le signifiant de ces 5 prépositions livre des informations à la fois sur leur caractère fondamental – l'extension très limitée du nombre de phonèmes, culminant avec l'unique *a* –, et leur lien avec le mécanisme verbal. Nous reviennent alors immédiatement en tête les travaux de G. Moignet sur « l'analogie syntaxique du verbe et de la préposition », que D. Bottineau rappelle dans le paragraphe de son article ²⁴² « Typologie de la déflexivité » où il traite de la « portée syntaxique du déflexif ». (2012 : 30-31)

240. D. Bottineau précise d'ailleurs lui-même que du fait de l'extrême abstraction du cognème, ce dernier « ne peut être défini qu'en intension. » (2003 : 187)

241. Voir sur ce point les travaux de D. Bottineau.

242. Dans la revue *Langages* de juin 2010 sur *La déflexivité*, p. 102-103.

Pour finir, après avoir répondu à ces deux objections, il convient maintenant d'essayer de répondre à la question suivante : y a-t-il un lien entre phonème et cognème ? Et si lien il y a, de quelle nature est-il, comment s'organise-t-il et comment l'articuler par rapport à la problématique de la motivation du signe ?

Le terme « cognème » vient en fait tout droit des sciences sociales et notamment de ses méthodes dites qualitatives. Selon Claude Flament, les représentations constituent « un ensemble organisé de cognitions relatives à un objet, partagées par les membres d'une population homogène par rapport à cet objet. » (1994 : 37) Et l'étude de ces représentations sociales passe par l'analyse de contenu, c'est-à-dire par l'analyse de discours. Or, ces unités d'analyse de base reçoivent différents noms selon les auteurs. On les appelle des *éléments cognitifs* (P. Moliner), des *schèmes* (C. Flament), des *éléments* (J. C. Abric) et c'est J. P. Codol qui, en 1969, a forgé le terme *cognème* qu'il a défini comme « la plus petite unité cognitive ; c'est l'unité de base de toute élaboration théorique. » (1969 : 222)

Le cognème est donc à resituer en psychologie sociale et désigne un *schème cognitif de base* (S.C.B.), et, pour les tenants de cette approche, c'est la combinaison de cognèmes qui construirait la représentation sociale.

Naturellement, sous la plume de D. Bottineau, ce n'est pas exactement de représentation sociale qu'il s'agit. Pour D. Bottineau, adepte de la linguistique guillaumienne et cognitive, un cognème est défini comme « un processus cognitif », « une opération mentale » ou encore une « instruction psychique »²⁴³ située *en amont d'une représentation* :

[...] le cognème n'est pas une représentation, mais une opération qui intervient *entre* des représentations ou *dans* la construction d'une représentation donnée, autrement dit il se situe en amont de ce qu'on appelle représentation. (2003 : 187)

De ce fait, un cognème serait à différencier des unités minimales que sont le phonème²⁴⁴, le morphème, le sème²⁴⁵, même si à un phonème peut correspondre un cognème et qu'à un cognème peut correspondre différents phonèmes, de la même manière que si un submorphème peut être corrélé à un cognème, en revanche, un submorphème ne correspond pas *nécessairement* à un cognème qui est soumis à certaines restrictions et *conditions* :

[...] est protosigne un phonème qui est susceptible de renvoyer à un invariant opérationnel élémentaire, le cognème, lorsqu'un faisceau de conditions excitatrices est actualisé. (Bottineau 2003 : 190)

La question majeure que pose donc la cognématique est l'articulation entre phonème, morphème, sème et cognème, c'est-à-dire celle du lien, de la passerelle possible ou non, entre ces unités minimales. D'autant que si D. Bottineau prend soin de faire le départ entre phonème, morphème, sème, cognème et représentation, et qu'il précise que le cognème se situe en amont d'une représentation, il souligne cependant qu'il *peut* entrer dans la construction de cette représentation. Une porosité et possibilité de lien qui nous semble essentielle sur le plan théorique par les présupposés que cela implique et que l'on retrouve au niveau de la relation du phonème et du cognème. Car, là encore, si D. Bottineau s'emploie à démarquer nettement, le phonème du cognème et la cognématique du phonosymbolisme, dans le même temps, il n'exclut pas un possible lien entre phonème et cognème (« [...] dans certains cas une iconicité relative relative n'est pas à exclure entre le cognème et son relais physique » (2003 : 186)), même s'il a tendance à ne pas inscrire sa réflexion dans le cadre de

243. D. Bottineau parle également, on l'a vu, de « logiciel psychique ».

244. « Dans l'absolu, le phonème ne coïncide pas avec le cognème. » (Bottineau 2003 : 190)

245. C'est pourquoi, pour le cognème, il conviendrait de trouver un mode de transcription adéquat et différent de celui du phonème, du sème et du graphème, qui ne soit ni des crochets, ni des barres inclinées, ni des chevrons.

la motivation du signe : « Les cognèmes peuvent parfaitement être cohérents sans être motivés, ce qui sauvegarde l'arbitraire du signe même à ce niveau. » (2003 : 197)

Face à de telles nuances, légitimes pour une approche récente ²⁴⁶, c'est donc toute l'architecture interne de la cognématique (et sa modélisation souple) qui reste en quelque sorte à préciser, avec comme questions centrales, d'une part, celle de l'assise du cognème et de son articulation avec d'autres unités minimales, avec en perspective le questionnement de la motivation du signe.

Or, par rapport à de telles questions essentielles en suspens, le mérite de l'incursion de G. Luquet dans la cognématique ²⁴⁷ a été de durcir certains aspects du positionnement théorique de D. Bottineau.

C'est ainsi qu'en parlant de l'iconicité des morphèmes, G. Luquet franchit le pas et établit clairement le lien, sur la base d'un raisonnement analogique, entre la structure phonatoire d'un morphème et le signifié correspondant :

[...] parler de l'iconicité d'un morphème, c'est parler du rapport analogique qui s'établit entre la structure phonético-phonologique du morphème en question – avec tout ce qu'elle implique dans l'univers physique et sensoriel d'un énonciateur – et le signifié – plus ou moins facile à discerner – qu'une langue associe à ce morphème dans la composition de certains signes. (2010 : 74)

Ainsi, si l'on tente d'articuler phonème, morphème, sème et cognème, on peut formuler l'hypothèse que l'assise du cognème serait le phonème. Les traits pertinents d'un phonème (qui sont déjà une *construction abstraite*) ²⁴⁸ pourraient être à l'origine d'un encodage psychique (une opération mentale) qu'il serait possible de retrouver à différents niveaux de la langue (discours) ²⁴⁹, au nom de la linguistique du signifiant mais aussi d'une conception continuiste de la construction du sens, compatible, du reste, avec la notion de *programme psychique* et avec le positionnement de D. Bottineau qui défend l'idée d'un « continuum cognitif » (2003 : 191) entre la conscience-source, émettrice, et la conscience-cible, réceptrice. Dans ces conditions, si phonèmes, morphèmes, sèmes et cognèmes sont des unités distinctes, elles n'en demeurent pas moins apparentées et il convient donc de les penser conjointement. Et comme tente de le démontrer G. Luquet dans son analyse du morphème terminal *y*, il ne semble pas déraisonnable de supposer qu'un phonème possède des traits articulatoires, lesquels traits peuvent encoder une instruction psychique et prendre ainsi part à la genèse d'un signifié :

[...] on peut utilement [...] faire remarquer que dans la submorphologie grammaticale espagnole, une semi-voyelle telle que *yod*, c'est-à-dire un phonème encore plus fermé que la voyelle /i/, encode – pour le producteur d'un énoncé autant que pour celui qui en est le destinataire – l'instruction cognitive d'une « fermeture ». Le phonème est porteur de cette instruction, qui n'est pas en soi un signifié, mais qui peut contribuer à l'élaboration d'un signifié. Or, dans les formes verbales *soy*, *estay*, *doy* et *voy*, la semi-voyelle est associée, on l'a vu, à la représentation du présent spatial du locuteur. Elle est associée à la représentation d'un espace éminemment singulier, puisque c'est celui que le locuteur définit par rapport à lui-même, celui qu'il *circonscrit* par rapport à lui-même. Ce n'est plus l'espace ouvert signifié par le pronom-adverbe *y*, c'est un espace opposable à d'autres, un espace *clos*, un espace *fermé*. (2013 : 81)

246. D. Bottineau déclare d'ailleurs que « L'origine des cognèmes constitue une énigme. » (2003 : 197)

247. Il convient de souligner que G. Luquet n'adhère pas sans réserve aux analyses de D. Bottineau ; voir notamment sur ce point la lecture divergente qu'il propose de la forme en *-ra* dans « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol ».

248. « Or on sait que le trait, élément constituant du phonème, est une construction abstraite à partir non pas d'une mais d'un ensemble de propriétés concrètes, qu'on peut appeler les indices. » (Rossi 2005 : 13)

249. Pour [a], et concernant la syntaxe de l'objet, on a vu, par exemple, que l'encodage psychique peut se retrouver au niveau syntaxique avec tous les effets de discours que peut entraîner l'emploi ou non du relateur *a*.

Naturellement, une telle modélisation en faveur de la motivation du signe n'est pas sans restrictions ni conditions, comme le souligne D. Bottineau. C'est pourquoi, G. Luquet ne manque pas de préciser que pour qu'un phonème soit pourvoyeur d'un cognème, il faut qu'il appartienne à un système et à un *jeu d'oppositions pertinentes* (2010 : 73-74). Ensuite, si l'assiette du cognème est le phonème, il est logique que l'encodage psychique soit tributaire de la réalisation du formant phonétique et qu'ainsi la capacité à signifier de ce formant soit toute relative et « rien de plus qu'une aptitude. » (*Ibid.* :78) C'est la raison pour laquelle, au cours de son analyse, G. Luquet pense l'approche cognématique par rapport à la question de la tonicité et de l'atonie :

Parler de l'iconicité des signifiants grammaticaux du verbe espagnol, c'est parler, on l'a vu, des implications cognitives de la réalisation de certains phonèmes, mais cette réalisation fait intervenir un autre facteur que celui que représentent les propriétés définitoires des phonèmes en question. Elle fait intervenir également la force articulatoire avec laquelle ils sont émis, une force qui, dans le cas des voyelles, est notablement différente selon leur caractère tonique ou atone. (*Ibid.* : 80)

Et à cela, on peut ajouter que, indépendamment du caractère atone ou tonique, il y a sans doute quelque fondement à considérer que l'approche cognématique est pertinente, notamment pour le formant vocalique *a* dans la mesure où il se situe aux extrémités du triangle vocalique et comporte en cela les réalisations phonétiques et acoustiques les plus caractérisées, contrastées, susceptibles d'être à l'origine d'une instruction psychique marquée (facteur essentiel pour l'analyse) ²⁵⁰. D'autant qu'au sein de la langue espagnole, le formant vocalique [a] possède un statut grammématique qui en fait un formant central et donc, tout à fait compatible avec le principe de récurrence qui peut aussi faire partie des conditions restrictives (mais peut-être pas nécessaires) pour l'émergence d'un cognème. Dans la théorie de D. Bottineau, rien ne dit en effet que c'est l'analogie qui soit à l'origine du cognème en tant qu'empreinte psychique ²⁵¹. Selon lui, il semblerait que cela soit plutôt le principe de récurrence d'une structure phonique qui fonde le cognème : « On considère actuellement que potentiellement tout segment et paramètre phonique dont la structure est récurrente et détectable peut servir de support à la cognémogénèse. » (2003 : 223) Un point de vue partagé

250. D'ailleurs, en soulignant que tout phonème peut être aussi bien implusif qu'explosif et que l'aperture peut influencer sur ce caractère d'implosion et d'explosion, dans son *Cours de linguistique générale* (1916), Ferdinand de Saussure a attiré l'attention sur la particularité du phonème vocalique *a* qui, selon lui, « ne présente plus ni implosion ni explosion, car pour ce phonème l'aperture efface toute différence de ce genre. » (1972 : 81) Une singularité remarquable que le linguiste genevois a placée au cœur de sa théorie de la racine puisque dans son *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* (1968), il a tenté de montrer pourquoi et comment le système vocalique de l'indo-européen s'est organisé autour de ce phonème vocalique central, le seul à ne pas être susceptible de changer dans la chaîne parlée. Dans ce mémoire de 303 pages – étonnamment qualifié d'*opuscule* par l'auteur lui-même –, F. de Saussure défend en effet un développement historique commun du vocalisme européen : « On voit qu'en résumé, pour ce qui est des langues de l'Occident, les différents auteurs, quel que soit leur point de vue, opèrent avec trois grandeurs ; l'*e*, l'*a* et l'*ā* des langues européennes. Notre tâche sera de mettre en lumière le fait qu'il s'agit en réalité de quatre termes différents, et non de trois ; que les idiomes du nord ont laissé se confondre deux phonèmes fondamentalement distincts et encore distingués au sud de l'Europe : *a*, voyelle simple, opposée à l'*e* ; et *o*, voyelle renforcée, qui n'est qu'un *e* à sa plus haute expression. La dispute entre les partisans du scindement (*a* primitif affaibli partiellement en *e*), cette dispute, il faut le dire, porte dans le vide, parce qu'on comprend sous le nom d'*a* des langues d'Europe un agrégat qui n'a point d'unité organique.

Ces quatre espèces d'*a* que nous allons essayer de retrouver à la base du vocalisme européen, nous les poursuivrons plus haut encore, et nous arriverons à la conclusion qu'ils appartenaient déjà à la langue-mère, d'où sont sorties les langues de l'Orient et de l'Occident. » (1879 : 5)

251. « La nature même du processus de dérivation nous demeure encore largement inconnue, rien ne dit qu'il s'agisse d'analogie. » (Bottineau 2003 : 223)

par Caroline Rossi qui, ayant consacré une thèse (2010) aux premières formes d'expression chez l'enfant ²⁵², place le principe de répétition au cœur de l'acquisition du langage :

C'est en effet à travers la répétition de pratiques discursives et leur extension à des contextes toujours sensiblement différents que s'élaborent peu à peu des systèmes de signes linguistiques autour de grammaires toujours plus complexes. Ainsi, on sait par exemple que la répétition permet de construire des items robustes ²⁵³, qui vont de ce fait se grammaticaliser (Hopper, Traugott, 1993), c'est-à-dire acquérir peu à peu le statut de morphèmes ou constructions grammaticales. (2012 : 214)

Quoi qu'il en soit, on le voit, si l'approche de G. Luquet force donc quelque peu le trait concernant certains points de la théorie de D. Bottineau ²⁵⁴, elle permet à la cognématique de gagner en clarté, en puissance descriptive, et donc en efficacité, et on sait qu'une théorie, pour qu'elle soit puissante et efficace, il faut avant tout qu'elle soit simple ²⁵⁵. Elle présente également l'avantage de conforter la linguistique du signifiant et ce, au service de la motivation du signe, dans la mesure où G. Luquet, à partir des éléments observés issus de sa méthode d'approche, refuse d'y voir la main du hasard :

Toutes les conditions sont remplies pour que l'on puisse attribuer à la forme en *-ra* une valeur inactualisante *marquée*, une valeur qui permet de voir en elle – c'est ce que je me suis efforcé de montrer ailleurs – la forme du verbe qui permet à un sujet parlant de se représenter une opération en prenant le maximum de recul – le maximum de *distance* – par rapport à l'actualité. Cela revient donc à valider la façon dont Didier Bottineau et Vidal Lamiquiz décrivent l'opposition *cantara / cantase*, mais cela oblige aussi à faire une observation qui mérite qu'on s'y attarde un instant. Cela oblige à constater que la forme du verbe espagnol qui permet à un hispanophone de se représenter une opération en prenant le maximum de *distance* par rapport à l'actualité – la forme en *-ra* – est bâtie sur un morphème dont l'un des composants est associé à la représentation d'une « opérativité puissantielle » – le composant /r/ – l'autre à la représentation d'une « distanciation » ou, en d'autres termes d'une « mise à distance » – le /a/ terminal. On ne saurait imaginer une plus grande adéquation entre signifiant et signifié ; on ne saurait imaginer un plus bel exemple de ce qu'est un signe linguistique *motivé*. Simple coïncidence dans le métalangage de deux théories indépendantes l'une de l'autre ? Répondre oui, ce serait accorder beaucoup de place au hasard dans le domaine de la recherche linguistique et, dans la mesure où je ne suis pas très enclin à le faire, je me suis attaché à regarder de près ce qui, dans l'optique de Didier Bottineau, pouvait motiver le signifié des autres morphèmes verbaux de l'espagnol, selon la description que j'en ai proposée en 2004. (2010 : 77-78) ²⁵⁶

Bref, on l'aura compris, si les éléments de notre analyse semblent accréditer l'idée que le signifiant [a], en tant que morphème grammatical de l'espagnol, peut apparaître comme motivé, cela signifie que ce signe peut trouver une attache dans la réalité phonético-psychique, avec un lien de nature analogique dans la relation signifiant-signifié. Pour autant,

252. *L'expression du mouvement et son acquisition en français et en anglais : des premières formes aux premières constructions*, thèse de doctorat, Sciences du langage, Université de Lyon, 2010.

253. C'est-à-dire très ancrés dans l'esprit d'une communauté de locuteurs (traduction de l'anglais *entrenched*) [note de l'auteur].

254. Dans la note 3 de son article « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol » (2010), G. Luquet ne manque d'ailleurs pas de préciser qu'il *simplifie la présentation des choses* de D. Bottineau.

255. A l'image des mécanismes de langue qui la structurent, comme avait pu le constater le fin observateur qu'était Gustave Guillaume : « [...] cette question de la nature des opérations fondatrices de la langue a longuement, des années durant, retenu notre observation, et de cette observation prolongée, soutenue par une méditation suivie, il est résulté la conviction que les opérations fondatrices de la langue sont, essentiellement, des opérations simples – extrêmement simples – et peu nombreuses, constamment répétées à l'endroit de leurs propres résultats, et dont la nature est d'être celles-là mêmes auxquelles la pensée humaine doit sa puissance. » (1973 : 90)

256. G. Luquet fait allusion à son essai, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento* (2004).

il ne s'agit pas de militer pour un cratylisme simpliste. Il s'agit plutôt de défendre l'idée d'un sémantisme constant, articulé sur plusieurs niveaux, avec un degré d'abstraction de plus en plus grand. Une position en accord avec l'évolution de la langue et des langues en général puisque à la lumière des découvertes des linguistes et paléontologues, on peut penser qu'on est passé d'un mode d'expression plutôt iconique – fondé sur une certaine ressemblance plus ou moins importante entre la forme d'expression et ce qu'elle représente ²⁵⁷, – vers un mode symbolique – basé sur une association purement arbitraire entre forme et signification, c'est-à-dire conventionnelle ²⁵⁸ –, une évolution qui montre le processus d'abstraction de la pensée humaine qui, au fil du temps et des millénaires, n'a cessé de creuser l'écart entre le signe et la chose représentée.

Ainsi, refusant de céder aux sirènes du tout arbitraire et du tout motivation, nous préférons plaider pour une motivation restreinte et donc pour un arbitraire relatif ²⁵⁹. Car qu'il y ait de la motivation dans la langue est une évidence, quelle que soit sa forme (phonétique, morphologique, syntaxique, sémantique) ; en revanche, qu'il n'y ait que de la motivation nous semble naturellement une pente excessive (le lien signifiant/signifié n'étant pas nécessairement un lien de causalité analogique, notamment si l'on pense à la dimension graphique). Nous estimons que le langage, réservoir de forces, de tensions et résolution de ces tensions (comme le déclarait G. Guillaume) est une dialectique d'ordre et de désordre, donc de motivation et d'arbitraire et qu'ainsi, le signe, pourvu d'une structure fractale, qui reflète la structure d'ensemble, comporte une part d'arbitraire et de motivation, la difficulté étant d'identifier justement cette ligne de partage de même que les signes concernés, d'autant que le facteur temps relativise considérablement aussi bien l'arbitraire que la motivation, un signe pouvant devenir motivé ou perdre de sa motivation pour être à nouveau (re)motivé. C'est pourquoi, au-delà du débat sur l'arbitraire et la motivation, nous préférons envisager le signe pourvu d'une structure déformable – le déformable étant une figure du désordre –, au sens où avec le signe nous sommes en présence d'une unité dotée d'une formidable puissance à signifier. Et dans cette quête qui anime le linguiste visant à mieux comprendre le fonctionnement du signe, le cognème s'avère être, somme toute, un outil conceptuel supplémentaire pertinent qui, à l'image du séquençage du génome humain, semble pouvoir correspondre à ce qui serait une sorte de proto-unité minimale cognitive tenant lieu de « chaînon manquant » dans la connaissance du signe et la compréhension de son fonctionnement :

257. Soit il y a à peu près deux à trois millions d'années.

258. Notamment avec la station verticale et la descente du larynx au niveau de la troisième cervicale, il y a environ cinq cent mille ans. Même si cette vision des choses reste controversée, un regard porté sur l'histoire de l'humanité semble en effet pouvoir faire apparaître qu'à l'aube des temps, nos ancêtres se seraient d'abord exprimés par gestes et onomatopées, puis par rythmes et par chants pour développer ensuite les premiers langages articulés consistant à combiner des sons (phonèmes), en nombre limité, pour enfin forger des mots porteurs de sens. En bref, de gestuel, le langage serait devenu phonique et imitatif pour reposer ensuite sur l'abstraction d'un langage articulé consistant à transformer les cris en parole et consacrant par là-même le langage dans sa fonction de re-présentation et réduisant ainsi la part explicite de mimétisme originelle, la réduisant mais ne l'excluant sans doute pas entièrement. Vu ainsi, le signe linguistique reste donc un geste articulatoire. Lire à ce propos de Marcel Locquin, *Quelle langue parlaient nos ancêtres préhistoriques ?* (2002). De même, dans son ouvrage *Le redoublement expressif : un universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues* (1986), Françoise Skoda montre que si le redoublement est un mécanisme de formation des mots largement répandu dans les langues du monde et propre au langage expressif, ce procédé est devenu de moins en moins productif au cours de l'histoire du grec.

259. A ce propos, on observera que la position de G. Luquet, qui défend la motivation du signe, n'est pas autre lorsqu'il parle de signe *partiellement motivé* : « Cette aptitude de la semi-voyelle à signifier la représentation spatiale singulière qui s'attache aux formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* explique probablement que celles-ci soient apparues aussi tôt dans l'histoire de la langue. Cette aptitude est ce qui permettait à la langue d'en *faire des signes motivés – partiellement du moins* – et on sait que la tendance à motiver des signes est l'un des moteurs de l'évolution historique des langues. Ce n'est pas le seul, mais il joue un rôle dont il n'est pas permis de faire abstraction. » (2013 : 81) Nous soulignons.

Le cognème est en quelque sorte le chaînon manquant entre le phonatoire et le sémantique, cette union du son et du sens que recherchait Jakobson²⁶⁰. La motivation du *signifiant* entendue chez Guillaume comme la soudure psychique du *signifié de puissance* et du *signe* se manifeste dans le lien sensori-moteur qui accompagne l'articulation du phonème en puissance. Le passage du phonatoire au sémantique ne se fait pas directement : il passe par le cognitif – la rupture avec le structuralisme – : « ce que le son imprime aux sens et suscite à l'esprit ». (Le Tallec-Lloret 2012 : 27)

L'avènement des méthodes d'imagerie fonctionnelle et de la neuropsychologie cognitive permettra sans doute d'affirmer ou d'infirmer notre hypothèse de départ. Les progrès de l'imagerie de résonance magnétique, dans les années 90, ont en effet permis d'étudier et de mieux comprendre la complexité des mécanismes cérébraux à la base de la compréhension et de la production du langage. De même, la neuropsychologie cognitive parvient aujourd'hui à décrire les diverses procédures cognitives mises en œuvre dans les activités verbales. C'est ainsi qu'à partir de tâches données à un sujet sain (lire un mot, dénommer, répéter, produire un nom, un verbe...), la neuroimagerie fonctionnelle observe l'activité cérébrale qui en résulte, arrivant à cibler plus précisément certains processus mentaux.

Or, l'état actuel des connaissances dans ce domaine a remis récemment en lumière la théorie motrice de la perception de la parole d'Alvin Liberman (1957) :

Cette théorie avance que la parole est un *stimulus* sonore particulier [...] et que sa perception dépend d'un système de décodage se rapportant à la commande des mouvements d'articulation de la parole. [...] L'existence d'un couplage de la perception et de la production de la parole par le système des neurones miroirs a remis en vogue cette théorie vieille de plus d'un demi-siècle. (Metz-Lutz 2011 : 38)²⁶¹

Les recherches actuelles sur le cerveau et le langage semblent en effet mettre en évidence un langage corporel où le geste s'institue comme une passerelle entre la pensée et la parole²⁶². Ainsi, avant d'articuler un mot, et donc, avant que la pensée ne soit insérée dans un modèle grammatical et phonétique, le cerveau engage une formidable machinerie et forme l'image mentale d'un geste qui reflète cette idée ou pensée. Or, si l'on considère la parole comme un geste articulatoire, physique et abstrait, alors il y a quelques raisons à s'intéresser à la cognématique.

Eu égard à la complexité du cerveau et du langage, les résultats de la recherche en matière d'imagerie cérébrale auront assurément un rôle prépondérant dans les années à venir et permettront de dire si l'hypothèse féconde de la cognématique, qui implique l'inscription

260. « Bien entendu, on nous enseigne depuis longtemps que, comme tout signe verbal, le mot est une unité à deux faces. [...] Tout mot, et tout signe verbal en général, présente l'union du son et du sens, ou en d'autres termes l'union du signifiant et du signifié [...] Or, si le fait de cette union est absolument clair, sa structure reste fort peu connue. Une suite des sons se trouve être le véhicule du sens, mais *comment les sons remplissent-ils cette fonction de véhicule ?* Quels sont exactement les rapports entre les sons et le sens à l'intérieur du mot et de la langue en général ? » (Jakobson 1976 : 22-23) Nous soulignons.

261. Marie-Noëlle Metz-Lutz est chercheuse au Laboratoire d'imagerie et de neurosciences cognitives à l'Université de Strasbourg. Et sur ce point, on pourra lire, de Luca Nobile, « L'apport de la théorie iconique du signe à la naissance de la linguistique comparée » (2009 : 165-179).

262. Différentes expériences montrent ainsi que la gestuelle humaine favorise la mémoire de travail du cerveau, notamment lorsqu'il s'agit de récupérer un mot. Sur ce point, on pourra consulter l'article de Gabriele Paschnek, « Le geste, soutien de la pensée » (2012 : 32-35), de même que l'excellent ouvrage collectif *Le cerveau et la pensée (la révolution des sciences cognitives)*, Jean-François Dortier (coord.) (2003), notamment, les chapitres II – Les neurosciences à la découverte du cerveau – (p. 59-91) et IV – Le langage décrypté – (p. 133-153) de la première partie, « Sciences cognitives : sciences de la pensée ».

biologique²⁶³ et cognitive du langage humain, est une voie pertinente à explorer ou bien pure théorie sans réel pouvoir heuristique²⁶⁴.

Quoi qu'il en soit, tout se passerait donc comme si l'homme de paroles introduisait de la motivation dans la langue (l'étymologie populaire est là pour le confirmer à un autre niveau), et qu'on trouvait une trace de cette motivation à un niveau submorphémique, logé notamment dans la charpente phonique du langage. Gilbert Fabre a ainsi mis en évidence que le dépassement de l'unité, au sein des langues romanes, se traduit par les formants pluriels [s] et [n] – respectivement du nom et du verbe –, qui se caractérisent justement par une avancée du point d'articulation, sans oublier le morphème en *-i* (voyelle d'avant) pour l'italien et le roumain, concernant le plan du nom (2001 : 175-181). Autant d'éléments à verser au vaste dossier anthropologique de l'origine du langage, qui montrent la part inconsciente et mimétique que peut prendre le corps dans la phonation et qui peuvent par ailleurs donner du crédit à l'hypothèse de l'origine gestuelle du langage humain qui serait progressivement passé d'un codage analogique (immédiat) à un codage digital (non immédiat) toujours plus abstrait pour forger finalement un langage articulé doté de multiples avantages, notamment l'usage de signaux découplés de leur référence.

Naturellement, adopter une telle perspective évolutionniste sur la neurobiologie du langage doit inciter à la plus grande prudence car cela revient à s'intéresser à ce qui a pu se passer à l'échelle des temps paléontologiques, c'est-à-dire quelques dizaines de milliers d'années.

263. Même si D. Bottineau rejette pour sa part l'hypothèse d'une iconicité issue d'un mimétisme interne : « [...] nous ferons l'économie d'une hypothèse au coût exorbitant, l'innéisme, l'idée d'un schème conceptuel dynamique biologiquement ancré dans les structures neuronales et qui *s'exprimerait* par projections iconiques sur le contrôle de la phonation. » (2010 : 13)

264. Un projet de recherche explorant cette voie est actuellement en cours à Aix-Marseille Université avec un collègue scientifique, maître de conférences à l'UMR Neurosciences Intégratives et Adaptatives (7260). Il s'agit de Claude Touzet, spécialisé dans la théorie neuronale de la cognition et qui considère, suite à ses nombreux travaux, que le cerveau ne traite pas l'information mais la représente. Une précision essentielle pour le linguiste pour qui le langage sert bien sûr à communiquer mais est avant tout représentation. Claude Touzet développe sa théorie dans un ouvrage intitulé *Conscience, intelligence, libre-arbitre. Les réponses de la Théorie neuronale de la Cognitio* (2010).

Bibliographie

Références bibliographiques

1. *Corpus*

1.1. Œuvres

DÍAZ DE GAMES, Gutierre, *El victorial* (texte du XV^e siècle), Madrid, Santillana, 1994.

Libro del Caballero Zifar, Madrid, Castalia, 1982.

GALA, Antonio, *Ahora hablaré de mí*, Barcelona, Planeta, 2000.

GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, *Cien años de soledad*, Madrid, Cátedra, 1967.

MOLIÈRE, *Les fourberies de Scapin, Œuvres Complètes*, vol. V, Paris, Imprimerie Nationale, 1999.

Primera Crónica General, tomes I, II, Madrid, Gredos, 1977. (Rédaction de 1270 à 1340-1345).

ZOLA, Emile, *La conquête de Plassans*, Paris, Le Livre de Poche, 1999.

1.2. Moteurs de recherche

<http://www.google.es/>

<http://corpus.rae.es/creanet.html>

<http://corpus.rae.es/cordenet.html>

2. Ouvrages, travaux, lus, consultés et cités

Bibliographie sélective

(par ordre alphabétique)

ANGOUIARD Jean-Pierre & WAUQUIER-GRAVELINES Sophie (sous la direction de), 2003, *Phonologie. Champs et perspectives*, Lyon, ENS Editions.

ALARCOS LLORACH Emilio, 1994, *Estudios de gramática funcional del español*, Madrid, Gredos.

ALVAR Manuel & POTTIER, Bernard, 1987, *Morfología histórica del español*, Madrid, Gredos.

ANGLADE Joseph, 1931, *Grammaire élémentaire de l'ancien français*, Paris, Armand Colin.

ATTAL Pierre, 1999, *Questions de grammaire*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion.

BACHELARD Gaston, 2009, *Le nouvel esprit scientifique*, Paris, Presses Universitaires de France, 4^e tirage « Quadrige », [1934, 1^{ère} édition].

— *La formation de l'esprit scientifique*, 2004, Librairie Philosophique Vrin, [1938, 1^{ère} édition].

BACRI Nicole, 1976, *Fonctionnement de la négation*, Paris, et La haye, Mouton.

BEINHAUER Werner, 1985, *El español coloquial*, Madrid, Gredos (tercera edición aumentada y actualizada).

BELLO Andrés & J. CUERVO Rufino, 1970, *Gramática de la lengua castellana*, Buenos Aires, Editorial Sopena Argentina.

BETANCOURT SUAREZ María Teresa, 2010, *Les démonstratifs déclinables et indéclinables en espagnol du Mexique*, thèse soutenue à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle le 18 décembre 2010 (dir. G. Luquet), thèse non éditée.

BIDAUD, Samuel, 2014, *Sur le phonosymbolisme de la voyelle A dans les morphèmes grammaticaux de l'espagnol*, *Estudios Románicos*, vol. 23, p. 65-74.

BOIX Christian, 2003, « L'emploi de la préposition A devant les COD : grammaticalité et/ou acceptabilité », *La linguistique hispanique dans tous ses états*, Actes du X^e colloque de linguistique hispanique, Perpignan, 14, 15 et 16 mars 2002, Christian Lagarde (éd.), CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, p. 209-219.

BOSQUE, Ignacio (dir.), 2006, *Diccionario combinatorio práctico del español contemporáneo (las palabras en su contexto)*, Madrid, ediciones SM.

— Ignacio Bosque y Violeta Demonte, (dir.), 1999, *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 3 vol.

BOTTINEAU, Didier, 2013, « L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive », *Cuadernos de Filología francesa*, 24 (Hommage à Maurice Toussaint), Cáceres, Universidad de Extremadura, p. 79-99.

— 2011, « Parole, corporéité, individu et société : l'embodiment entre représentationnalisme et la cognition incarnée, distribuée, biosémique et enactive dans les linguistiques cognitives », *Intellectica*, 2, 56 (*Linguistique cognitive : une exploration critique*, Guignard, J.-B. éd), p. 187-220.

- 2010, « L'émergence du sens par l'acte de langage : de la syntaxe au submorphème », in *La fabrique du signe (Linguistique de l'émergence entre micro- et macro-structures)*, Michel Banniard et Dennis Philips (éd.), Presses Universitaires du Mirail, p. 299-325.
- 2010, « Language and enaction », in Stewart, J. Gapenne, O., Di Paolo, E. (éds), *Enaction: Toward a New Paradigm for Cognitive Science*, MIT, p. 267-306.
- *La déflexivité* par D. BOTTINEAU & Louis BEGIONI, 2010, *Langages*, n° 178, 2.
- 2010, « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i / a*. La submorphologie grammaticale en espagnol et en italien », in Gilles Luquet-Wiaczeslaw Nowikow (éds.), *La recherche en langues romanes : théories et applications*, (Actes du Colloque : Paris 29-30 juin 2007), Université de Łódź (Pologne), p. 11-47.
- 2009, « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş – Bolyai*, 3, p. 125-152.
- 2007, « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, vol. 1, n°2, p. 50-74, <http://www.semiotics.ca/issues/pjos-12.pdf>
- 2006, « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais », Banks, D. (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, p. 143-164.
- 2003, « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », Philippe Monneret (dir.), *Cahiers de linguistique analogique*, n°1, *Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL), Dijon, p. 209-228.
- 2003, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », Ouattara, Aboubakar (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications*, Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000, Ophrys, Gap, p. 185-201.
- 2002, « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », Lowe, R. (dir.), en collaboration avec Pattee, J. et Tremblay, R., *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe*, Actes du IX^e colloque de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, p. 423-437.

BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire (L'économie des changements linguistiques)*, Paris, Fayard.

BOUZET Jean, 1984, *Grammaire espagnole*, Paris, Belin.

CADIOT Pierre, 1997, *Les prépositions abstraites en français*, Paris, Armand Colin.

CAMPRUBI, Michel, 2001, *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Presses Universitaires du Mirail.

— 1999, *Questions de linguistique romane contrastive*, Presses Universitaires du Mirail.

CERVONI Jean, 1991, *La préposition (étude sémantique et pragmatique)*, Paris – Louvain-la-Neuve, Editions Duculot.

CHARAUDEAU Patrick, 1970, « Les démonstratifs », *Description sémantique de quelques systèmes grammaticaux de l'espagnol actuel*, Paris, Centre de documentation universitaire, p. 47-55.

CHEVALIER Jean-Claude, 1999, « Chrono-syntaxe et collocation des pronoms compléments en espagnol », *Mélanges de linguistique, sémiotique et narratologie dédiés à la mémoire de Krasimir Mantchev, à l'occasion de son 60^e anniversaire*, Sofia, Editions Colibri, p. 68-90.

— 1980, « Syntaxe des pronoms compléments », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°5, p. 25-66.

— 1978, *Verbe et phrase (le problème de la voix en espagnol et en français)*, Paris, Editions Hispaniques.

— 1969, « Remarques comparées sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français », *Bulletin hispanique*, Tome 71, n°1-2, p.140-173.

CHEVALIER Jean-Claude, BLANCHE-BENVENISTE Claire, ARRIVE, Michel PEYTARD Jean, 2002, *Grammaire du français contemporain*, Paris, Larousse.

CODOL Jean-Pierre, 1969, « Représentation de soi, d'autrui et de la tâche dans une situation sociale », *Psychologie Française*, 14, p. 217-228.

CORREAS Gonzalo, 1954, *Arte de la Lengua Española Castellana* [1626], éd. de E. Alarcos García, Consejo Superior, de Investigaciones Científicas, (Anejo LVI de la *Revista de Filología Española*).

COSTE Jean, REDONDO, 1965, Augustin, *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes (9^{ème} édition).

DAMOURETTE Jacques & PICHON Edouard, 1911-1952, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, D'Artrey, 8 tomes.

DAUZAT Albert, 1952, « Le genre, indice de grandeur », *Le Français Moderne* 20, 4, p. 243-248.

DELBECQUE Nicole, 2006, *Linguistique cognitive (comprendre comment fonctionne le langage)* (éd.), Bruxelles, De Boeck.

— 1999, « La transitivité en espagnol : deux constructions plutôt qu'une », *Verbum*, XXI, 1, p. 49-65.

— 1997, « De la funcionalidad del clítico femenino plural en locuciones verbales », *Revista de Filología Románica*, Madrid, Servicio de Publicaciones, Universidad Complutense, n°14, vol. I, p. 211-224.

— 1988, « Why Spanish has two transitive construction frames », *Leuvense Bijdragen*, 87, III-IV, p. 387-415.

DELMAS-RIGOUTSOS Yannis, 2009, *Petites leçons d'épistémologie (comment penser la science et la connaissance)*, Paris, Vuibert.

DELOOR Sandrine, 2006, *Pour un traitement sémantique et pragmatique de la particule « ya » en espagnol contemporain*, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, thèse de doctorat sous la direction de Jean-Claude Anscombe.

DELPORTE Marie-France, 2010, « Quand deux et deux font trois : le système espagnol des déictiques », *Vues et contrevues*, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne - Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), Limoges, Lambert-Lucas, p. 55-62.

— 2004, « Genèse de la phrase, genèse de la périphrase : le niveau du langage chez Gustave Guillaume », *Modèles linguistiques*, XXV, 1 et 2, (Genèse de la « phrase » dans la diversité des langues », Actes du X^e Colloque de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Oloron-Sainte-Marie, France), vol. 49-50, p. 115-127.

DENIS Delphine, SANCIER-CHATEAU Anne, 1994, *Grammaire du français*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Le livre de Poche.

DIETRICH Wolf, 1987, « Romanische Objektmarkierung und das Verhältnis von direktem und indirektem Objekt », in Wolf Dietrich, Hans Gauger und Horst Geckeler (Hrsg), *Grammatik und Wortildung romanischer Sprachen*, Tübingen, Narr, p. 69-79.

FABRE Gilbert, 2001, « Le signifiant du dépassement de l'unité au présent de l'indicatif en espagnol et dans d'autres langues romanes », in *Panorama de la linguistique hispanique* (textes réunis par Yves Macchy), Université Charles-de-Gaulle, Lille 3, p. 175-181.

FALK, Paul, 1937, « Se Jhesu en boine le met ou la mise au point d'une définition », *Studia Neophilologica*, vol. 10, p. 54-61.

— 1938, « L'échapper belle. Histoire d'une greffe », *Studia Neophilologica*, vol. 11, p. 1-38.

FERNÁNDEZ RAMÍREZ Salvador, 1986, *Gramática española*, Madrid, Arco/Libros, 5 vol.

FLAMENT Claude, 1994, « Structure dynamique et transformation des représentations sociales », in Jean Claude Abric (dir.), *Pratiques sociales et représentations*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 37-58.

FÓNAGY Yvan, 1983, *La vive voix (essais de psycho-phonétique)*, Paris, Payot, (1991 pour l'édition augmentée et révisée).

FORTINEAU Chrystelle, (à paraître), « Langue, discours et compétence : le cas de *al + infinitif* en espagnol contemporain », *Chréode*, Paris, Editions Hispaniques, n°2.

GAATONE David, 1971, *Etude descriptive du système de la négation en français*, Genève, Droz.

GARCÍA-PAGE SÁNCHEZ Mario, 2008, *Introducción a la fraseología española (estudio de las locuciones)*, Barcelona, Anthropos.

GENETTE Gérard, 1969, *Figures II*, Paris, Seuil.

GILI GAYA Samuel, 1948, *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Ediciones SPES.

GIRÓN ALCONCHEL José Luis, 1997, « Sobre el reajuste morfológico de los demostrativos en el español clásico », *Actas del IV congreso internacional de la historia de la lengua española*, la Rioja, p. 493-502.

GRACIA BARRÓN, Justino, 2010, « L'euphonie comme principe d'explication grammaticale : les impossibles suites de deux pronoms en *l-* (**le lo*, **le la*, **le los*, ...) en espagnol », *La recherche en langues romanes : théories et applications*, (Actes du Colloque : Paris 29-30 juin 2007), Gilles Luquet et Wiczeslaw Nowikow (éd.), Wssm, Université de Łódź (Pologne), p. 149-157.

— 2010, « De *gelo* à *selo*, approche sémasiologique », in *Morphologie et syntaxe de l'espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Presses Sorbonne Nouvelle, p. 101-111.

— 2005, « Limites à l'unicité du signe : *EL* et son drôle d'accent », *Cahiers de linguistique analogique*, n°2, « Un signifiant : un signifié. Débat », Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires, p. 135-152.

— 1996, *De la pronominalité aux pronominalités : le cas des pronoms personnels atones de troisième personne en espagnol*, Atelier National de Reproduction des Thèses.

GRANDGENT Charles Hall, 1928, *Introducción al latín vulgar*, trad. Del inglés por F. de B. Moll y Casanovas, Madrid, Publ. RFE, IX, Madrid.

GUILLAUME, Gustave, 1982, *Leçons de linguistique de G. Guillaume*, vol. 5, 1956-1957. *Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes* (II), Presses de l'Université de Laval.

— 1972, (Leçon du 3 février 1944 (série B), *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, recueil de textes inédits, préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin, Les Presses de l'Université de Laval.

— 1919, *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*, Librairie Hachette et Cie.

GUIRAUD Pierre, 1967, *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Librairie Larousse.

HAGÈGE, Claude, 2009, *Dictionnaire amoureux des langues*, Plon et Odile Jacob.

HARE Cecilia, 2001, « L'identification du complément d'objet direct en espagnol » (p. 13-23) et « La vaine quête du sens datif » (p. 25-46), *Problèmes de syntaxe espagnole*, L'Harmattan.

HASSELROTH Bengt, 1944 [1950], « Du changement de genre comme moyen d'indiquer une relation de grandeur dans les langues romanes », *Sprakvetenskapliga Sällskapet i Uppsala Förhandlingar*, p. 107-125. Egalement publié dans *Vox Romania* 11, p. 135-147.

HATHOUT Nabil, PLENAT Marc, TANGUY Ludovic, 2003, ERSS (UMR 5610), CNRS et Université de Toulouse-Le Mirail, « Enquête sur les dérivés en *-able* », *Cahiers de Grammaire* 28, « Morphologie et Lexique », p. 49-90.

HEISENBERG Werner, 1961, *Physique et philosophie : la science moderne en révolution*, Paris, Albin Michel.

HERSKOVITS Annette, 1986, *Language and Spatial Cognition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.

HERRERA CASO Consuelo, 2006, « L'inexistence des périphrases verbales du point de vue du signifié », *Le signifié de langue en espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Presses Sorbonne Nouvelle, p. 77-91.

HOPPER Paul J., TRAUGOTT Elizabeth Closs, 1993, *Grammaticalization*, Cambridge, Cambridge University Press.

HOPPER Paul J., THOMPSON Sandra, 1980, « Transitivity in grammar and discourse », *Language*, 56, p. 251-299.

J. GALLARDO SABORIDO Emilio, 2005, « Los problemas de discriminación sexual en los diccionarios de L2 » *Las gramáticas y los diccionarios en la enseñanza del español como segunda lengua, deseo y realidad*, Actas del XV Congreso Internacional de ASELE, Sevilla 22-25 septiembre de 2004, coord. Por María Auxiliadora Castillo Carballo, p. 365-369.

JAKOBSON, Roman, 1976, *Six leçons sur le son et le sens*, Paris, Les éditions de Minuit.

— JAKOBSON Roman & WAUGH Linda, 1980, *La charpente phonique du langage*, Paris, Editions de Minuit.

JIMENEZ, Maria, 1996, *La préposition a en espagnol contemporain : recherche d'un représenté possible*, Atelier National de Reproduction des Thèses.

— 2008, « D'une préposition à l'autre : A, DE », *Chréode*, Paris, Editions Hispaniques, n°1, p. 221-247.

KANY Charles E., 1994, *Sintaxis hispanoamericana*, Madrid, Gredos.

KLEIBER Georges, *Problèmes de sémantiques, la polysémie en questions*, 1999, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, coll. « Sens et structures ».

KRIPKE Saul, 1982, *La logique des noms propres*, Paris, Minuit.

LACA Brenda, 1995, « Sobre el uso del acusativo preposicional en español », C. Pensado (éd.), *El complemento directo preposicional*, Madrid, Visor Libros, p. 61-91.

LAMIQUIZ Vidal, 1967, « Valores estilísticos del demostrativo español », *Les langues néo-latines*, n° 180, p. 103-110.

— 1967, « El demostrativo en español y en francés : estudio comparativo y estructuración », *Revista de filología española*, L, p. 163-202.

— 1966, « Estructuración del demostrativo español », *Les langues néo-latines*, n° 177, p. 66-85.

LAPESA Rafael, 1961, « Del demostrativo al artículo », *Nueva Revista de Filología Hispánica*, XV, p. 23-44.

LARRIVÉE Pierre, 2004, *L'association négative. Depuis la syntaxe jusqu'à l'interprétation*, Genève-Paris, Librairie Droz.

LARTHOMAS Pierre, 1988, « Notes sur ça, ci et l'alternance i/a en français », *Grammaire et histoire de la grammaire*, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini, recueil d'études rassemblées par C. Blanche-Benveniste, A. Chervel, & M. Gross, Publications de l'Université de Provence, p. 271-279.

LAUNAY Michel, 1986, « Effet de sens : produit de quoi ? », *Langages*, n° 82, p.13-39.

Le GOFFIC Pierre, 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris, Hachette.

LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », in *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et applications*, Gilles Luquet (éd.), Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.

— LE TALLEC-LLORET, Gabrielle (éd.), 2010, *Vues et contrevues*, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas.

— 2003, « L'accusatif prépositionnel dans la *Primera Crónica* », *La linguistique hispanique dans tous ses états*, Actes du X^e colloque de linguistique hispanique, Perpignan, 14, 15 et 16 mars 2002, Christian Lagarde (éd.), CRILAU, Presses Universitaires de Perpignan, p. 27-37.

LENZ Rodolfo, 1944, *La oración y sus partes. Estudios de gramática general y castellana*, Santiago, Chile, Editorial Nascimento (cuarta edición).

LOCQUIN Marcel, 2002, *Quelle langue parlaient nos ancêtres préhistoriques ?*, Paris, Albin Michel.

LOWE Ronald, 1996, « L'analyse des prépositions à et de dans le cadre d'une syntaxe opérative », *Kalimat Al-Balamand*, Tripoli, Liban, 3, p. 65-82.

LUISA LÓPEZ María, 1970, *Problemas y métodos en el análisis de preposiciones*, Madrid, Gredos.

LUQUET, Gilles, 2013, « Les formes *hay, soy, estoy, doy* et *voy* à la lumière de la cognématique », *Du signifiant minimal aux textes. Etudes de linguistique ibéro-romane*. Textes réunis et présentés par Nicole Delbecque, Marie-France Delport et Daniel Michaud Maturana, Limoges, éditions Lambert-Lucas, p. 73-83 (actes du 13^{ème} colloque de linguistique ibéro-romane, Louvain, 2010).

— 2013, « Sobre algunos aspectos de la relación significante/significado », *Actas del VIII Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española* (2010), Montero Cartelle, Emilio ; Manzano Rovira, Carmen (éds.), Santiago de Compostela, Meubook, p. 129- 145.

— 2010, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », in Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*, Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéro-romane. Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008, Limoges, Lambert-Lucas, p. 73-85.

— 2010, *La recherche en langues romanes : théories et applications*, Gilles Luquet-Wiaczeslaw Nowikow (éds.), Actes du Colloque : Paris 29-30 juin 2007, Université de Łódź (Pologne), 311 p.

— 2004, *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros.

MACCHI, Yves, 2011, « *Ser* et *estar*, opérateurs de localisation dans le *Victorial*. Une autre image de l'espace-temps », in Ariane Desportes et Gilbert Fabre (éds), *Aspects actuels de la linguistique ibéro-romane*, Actes du XI^e Colloque international de Linguistique ibéro-romane, Paris 13 – Villetaneuse 5-7 octobre 2006, Limoges, édition Lambert-Lucas, p. 125-145.

— 2010, « La syntaxe dilatoire du verbe dans le *Lazarillo de Tormes* : un maniérisme gratuit ? (Chronosyntaxe - IX) », *Morphologie et syntaxe de l'espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Presses Sorbonne Nouvelle, p. 189-217.

— 2008, « La saisie anticipée de l'objet », *Chréode*, Paris, Editions Hispaniques, n°1, p. 117-141.

— 2006, « Transitivity et intransitivity : propriétés du mot ou effets du processus phrastique ? Chronosyntaxe (VI) », *Le signifié de langue en espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Presses Sorbonne Nouvelle, p. 115-135.

MALKIEL Yakov, 1983, « Gender, sex and size, as reflected in the romance languages », *From Particular to General Linguistics*, Amsterdam, John Benjamins, p. 155-175.

MC KISSACK BEALE Linda, 1979, *Lexical Analysis of the Preposition in Spanish: Semantics and Perception*, University Microfilms International, facsimile, Ann Arbor, Michigan.

MARTINET André, 1979, *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris, Crédif.

METZ-LUTZ Marie-Noëlle, 1996, « Les voies du langage », *Sciences Humaines*, Hors-série – spécial n° 14, *A la découverte du cerveau*, novembre-décembre 2011, p. 36-38.

MICHARD, Claire, « Genre et sexe en linguistique : les analyses du masculin générique », *Mots*, n° 49, p. 29-47.

MOIGNET Gérard, 1981, *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck.

— 1976, *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck.

— 1961, *L'adverbe dans la locution verbale (étude de psycho-systématique française)*, *Cahiers de psychomécanique du langage*, n° 5, Québec, Les Presses de l'Université de Laval.

MOLACHE (groupe) [Maurice MOLHO, Michel LAUNAY, Jean-Claude CHEVALIER], 1988, « Sur la nature et la fonction de l'homonymie, de la synonymie et de la paronymie », in C. Fuchs (éd.), *L'ambiguïté et la paraphrase*, Centre de Publications de l'université de Caen, p.45-52.

MOLHO, Maurice, 1992, « La deixis española : lectura del significante », *Scripta Philologica. In honorem Juan M. Lope Blanch*, México, Universidad nacional autónoma, p. 203-217.

— 1980, « Sur la grammaire de l'objet en espagnol », *Travaux de linguistique et de littérature, (Hommage à la mémoire de Gérard Moignet)*, XVIII, 1, Strasbourg, p. 213-225.

— 1968, « Remarques sur le système des mots démonstratifs de l'espagnol », *Les langues modernes*, 62^e année, n° 3, p. 47-62.

— 1959, « La question de l'objet en espagnol », *Vox Romanica*, XVII, 2, p. 209-219.

MONNERET Philippe, 2004, *Essais de linguistique analogique*, Dijon, Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL).

— 2003, *Notions de neurolinguistique théorique*, Editions Universitaires de Dijon, 2003.

— 2003, *Le sens du signifiant. Implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Champion.

NOBILE, Luca, 2012, « La voce allo specchio. Un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane », V. Bambini, I. Ricci, P.M. Bertinetto et al., *Linguaggio e cervello - Semantica / Language and the brain - Semantics*, Atti del XLII Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (Pisa, SNS, 2008), Roma, Bulzoni, vol. 2, I.D.4.

— 2011, « Words in the mirror : analysing the sensorimotor interface between phonetics and semantics in Italian », in Pascal Michelucci, Olga Fischer and Christina Ljungberg (éds.), *Iconicity in Language and Literature 10 : Semblance and Signification*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, p. 101-131.

— 2009, « L'apport de la théorie iconique du signe à la naissance de la linguistique comparée », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai : Philologia*, LIV, 3, p. 165-179.

— 2003, « L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard », *Rivista di Filologia Cognitiva*, Roma, <<http://w3.uniroma1.it/cogfil>>

MULLER Claude, 1991, *La négation en français : syntaxe, sémantique et éléments de comparaison avec les autres langues romanes*, Genève, Droz.

PELLEN René, 1970, *Bulletin hispanique*, vol. 72, n°3, 1970, p. 450-462 [compte rendu de l'ouvrage de Maurice Molho, *Linguistiques et langage*].

PENSADO Carmen (éd.), 1995, *El complemento directo preposicional*, Madrid, Visor Libros.

PIEL, Amélie-Anne, 2005, *Les déictiques déclinables et indéclinables de l'espagnol médiéval (étude synchronique)*, thèse pour l'obtention du grade de docteur de l'université de Paris IV-Sorbonne, UFR d'études ibériques et latino-américaines, discipline linguistique, présentée et soutenue publiquement le 13 novembre 2004, Atelier National de Reproduction des thèses.

POINCARÉ Henri, 1968, *La science et l'hypothèse*, Paris, Flammarion.

POTTIER Bernard, DARBORD Bernard, CHARAUDEAU Patrick, 1994, *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Editions Nathan.

— 1985, *Linguistique générale (théorie et description)*, Paris, Klincksieck.

— 1982, « La sémantique grammaticale » (éd. Bernard Pottier), *Modèles linguistiques*, tome 4, fasc. 2, Lille, Presses Universitaires.

— 1972, *Introduction à l'étude linguistique de l'espagnol*, Paris, Ediciones hispanoamericanas.

— 1968, « L'emploi de la préposition A devant l'objet en espagnol », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, Tome soixante troisième, fascicule 1, p. 83-95.

— 1962, *Systématique des éléments de relation (étude de morphosyntaxe structurale romane)*, Paris, Librairie C. Klincksieck.

REAL ACADEMIA DE LA LENGUA, 2011, *Nueva gramática de la lengua española. Fonética y fonología*, Madrid, Espasa Libros.

— 2010, *Nueva gramática de la lengua española (MANUAL)*, Madrid, Espasa Libros, Asociación de Academias de la Lengua Española.

— 2009, *Nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa Libros, Asociación de Academias de la Lengua Española, 2 vol.

— 2005, *Diccionario panhispánico de dudas*, dictionnaire disponible en ligne à l'adresse suivante: <http://lema.rae.es/dpd/>

— 1989, *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, (1^{ère} éd., 1973).

RESANO Antoine, 1987, « Préposition et système », in *Mélanges offerts à Maurice MOLHO*, Les cahiers de Fontenay, n°46-47-48, vol. III, ENS Fontenay/Saint-Cloud, p. 303-316.

RIEGEL Martin, PELLAT Jean-Christophe, RIOUL René, 2002, *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994 [1^{ère} éd.], 2^{ème} éd. « Quadrige ».

ROEGEST Eugene, 1999, « Objet direct prépositionnel ou objet indirect en espagnol », *Verbum*, XXI-1, p. 67-80.

— 1980, *Les prépositions « a » et « de » en espagnol contemporain (valeurs contextuelles et significations générales)*, Gent, Rijksuniversiteit te Gent.

ROSSI Caroline, 2012, « Des gestes qui font signe : fabriques mimétiques de la langue », in *Fabriques de la langue*, sous la direction de Kostas Nassikas, Emmanuelle Prak-Derrington, Caroline Rossi, Paris, Presses Universitaires de France, p. 211-234.

— 2010, *L'expression du mouvement et son acquisition en français et en anglais : des premières formes aux premières constructions*, thèse de doctorat, Sciences du langage, Université de Lyon.

ROSSI Mario, 2005, « Un modèle de traits pour la description du système phonologique du latin » *Essais de phonologie latine*, Christian Touratier (dir.), Publications de l'Université de Provence, p. 11-25.

ROWLETT Paul, 1998, *Sentential negation in French*, New York, Oxford University Press.

RUWET Nicolas, 1969, « A propos des prépositions de lieu en français », *Mélanges Fohalle*, Gembloux, Duculot, p. 115-135.

SAFFI Sophie, PAGÈS Stéphane, 2013, « La question de la motivation du signe. Le morphème [a] en italien et en espagnol », *Cuadernos de Filología francesa*, 24 (Hommage à Maurice Toussaint), Cáceres, Universidad de Extremadura, p. 187-210.

SALAZAR Béatrice, 2003, « Le relatif complément d'objet direct avec antécédent humain : *QUE, A QUIEN, AL QUE ?* » *La linguistique hispanique dans tous ses états*, Actes du X^e colloque de linguistique hispanique, Perpignan, 14, 15 et 16 mars 2002, Christian Lagarde (éd.), CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, p. 229-241.

SALOMON Pierre, 1987, *La pratique de la version espagnole*, Paris, Editions Ophrys.

SALOMONSKI Eva, 1944, *Funciones formativas del prefijo a- estudiadas en el castellano antiguo*, Tesis doctoral presentada a la sección I^a de la alta Facultad de Filosofía de la Universidad de Zurich (aprobada por el Sr. Prof. Dr. D. Arnald Steiger), Ernesto Lang, Zurich.

SAUSSOL José María, 1997, *Vida y muerte de un campo semántico, ser y estar. Orígenes de sus funciones en el Cantar de mio Cid*, Sevilla, Publicaciones de la Universidad de Sevilla.

SAUSSURE, Ferdinand de, 1972, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot (édition critique préparée par Tullio de Mauro).

— 1879, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipsick, B. G. Teubner.

SCHMIDELY, Jack, 1983, *La personne grammaticale et la langue espagnole*, Paris, Editions hispaniques – série « thèses, Mémoires et travaux » n° 41.

— 1975, « Les déictiques spatiaux de l'espagnol », *Mélanges offerts à C. V. Aubrun*, Editions hispaniques, Paris, II, p. 239-252.

— 1968, « A = EN ? ; DE = A + EN ? », *Les langues néo-latines*, n° 183-184, p. 103-113.

SKODA Françoise, 1986, *Le redoublement expressif : un universal linguistique. Analyse du procédé en grec ancien et en d'autres langues*, Paris, Selaf.

SPITZER Leo, 1941, « Feminización del neutro », *Revista de filología hispánica*, Instituto de Filología (Buenos Aires), Facultad de Filosofía y letras, vol. 3, p. 339-371.

TALBI Rania, 2001, *Le système des prépositions en espagnol contemporain*, Atelier National de Reproduction des Thèses.

THOMAS François, 1938, *Recherches sur le développement du préverbe latin ad-*, Paris, Klincksieck.

TOUSSAINT, Maurice, 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.

— 1981, « Exemplaires », *Anuario de Estudios Filológicos*, IV, Universidad de Extremadura (separata), Cáceres, p. 264-273.

TOUZET Claude, 2010, *Conscience, intelligence, libre-arbitre. Les réponses de la Théorie neuronale de la Cognition*, Auriol, éditions la Machotte.

TROUBETZKOY Nikolai Sergueïevitch, 1970, *Principes de phonologie*, traduits par J. Cantineau, Paris, Editions Klincksieck.

VIGNAUX Georges, 2001, « De la négation comme frontière », communication présentée à la *Journée d'études sur la négation*, Université de Lille III, 15-16 novembre 2001.

WAGNER Robert Léon, PINCHON Jacqueline, 1991, *Grammaire du français (classique et moderne)*, Paris, Hachette.

WEBER, Élodie, 2010, *La syntaxe de l'objet en espagnol. La question de la préposition a*, Limoges, Editions Lambert-Lucas.

— 2003, « L'objet interne et la préposition A », *La linguistique hispanique dans tous ses états*, Actes du X^e colloque de linguistique hispanique, Perpignan, 14, 15 et 16 mars 2002, Christian Lagarde (éd.), CRILAUP, Presses Universitaires de Perpignan, p. 221-228.

3. Dictionnaires, outils et autres ressources documentaires

CERVEAU & PSYCHO, *Voir le cerveau autrement (Les nouvelles méthodes d'imagerie)*, 2012, n°49 – bimestriel janvier-février.

COROMINES, Joan, 2011, *Breve diccionario etimológico de la lengua castellana*, Madrid, Gredos, tercera edición muy revisada y mejorada, prólogo de José Antonio Pascual.

— 1984-1991, COROMINAS, Joan, PASCUAL, J. A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, (6 volumes).

DORTIER Jean-François (coord.), 2003, *Le cerveau et la pensée (la révolution des sciences cognitives)*, Auxerre, Sciences Humaines Editions (2^{ème} édition actualisée et augmentée).

DUBOIS Jean, GIACOMO Mathée, GUESPIN Louis *et al.*, 2001, *Dictionnaire de linguistique*, Paris, Larousse-Bordas.

DUCROT Oswald & SCHAEFFER Jean-Marie, 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Editions du Seuil.

ERNOUT Alfred & MEILLET Antoine, 2001, *Dictionnaire étymologique de la langue latine (histoire de mots)*, Paris, Klincksieck (retirage de la 4^e édition augmentée d'additions et de corrections par Jacques André).

GAFFIOT Félix, 1934, *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris, Hachette.

GREIMAS Algirdas Julien & COURTÉS Joseph, 1993, *Sémiotique (dictionnaire raisonné de la théorie du langage)*, Paris, Hachette.

GREVISSE Maurice & GOOSSE André, 2010, *Le bon usage*, De Boeck (14^e édition), Bruxelles.

LAROUSSE, 1989, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Larousse.

LE PETIT ROBERT, 2012, *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.

LE TAPUSCRIT (recommandations pour la présentation de travaux de recherche en sciences humaines), 1999, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

M. LLOYD Paul, 1993, *Del latín al español (I. Fonología y morfología históricas de la lengua española)*, Madrid, Gredos.

MENÉNDEZ PIDAL Ramón, 1989, *Manual de gramática histórica española*, Madrid, Espasa-Calpe (vigésima edición).

MOLINER María, 1988, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 2 vol.

NEVEU Franck, 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Armand Colin.

REAL ACADEMIA DE LA LENGUA, 1992, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 1992 (vigésima primera edición), 2 vol. www.rae.es (*Diccionario de la lengua española* – vigésima segunda edición : 2001).

REY Alain (sous la direction de), 2010, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.

SCIENCES HUMAINES, (novembre-décembre) 2011, *A la découverte du cerveau*, Hors-série – spécial n°14.

SEGURA MUNGUÍA Santiago, 2010, *Nuevo diccionario etimológico Latín-Español y de las voces derivadas*, Bilbao, Publicaciones Universidad de Deusto (cuarta edición).

Index des noms propres cités²⁶⁵

²⁶⁵ Les chiffres renvoient aux pages et *n.* à une note de bas de page.

ALARCOS GARCÍA, Emilio, n. .
ANGLADE, Joseph, n.
ANGOIJARD, Jean-Pierre, .
ALARCOS LLORACH, Emilio, n. .
ALVAR, Manuel, n. .
ANDRÉ, Jacques, .
ARRIVE, Michel, n. .
ATTAL, Pierre, .
AUBRUN, Charles-Vincent, n. .
AUXILIADORA CASTILLO CARBALLO, María, n. .
AZUELA, Mariano, .
BACHELARD, Gaston, .
BACRI, Nicole, n. .
BANKS, David, n. .
BANNIARD, Michel, .
BAROJA Y NESSI, Pío, .
BAUDOIN DE COURTENAY, Jan Niecislaw, .
BEINHAUER, Werner, n. .
BELLO, Andrés, n. .
BERCEO, Gonzalo de, n.
BETANCOURT SUAREZ, María Teresa, n. .
BLANCHE-BENVENISTE, Claire, n. .
BOIX, Christian, n. .
BOTTINEAU, Didier,
BOSQUE, Ignacio, n. .
BOURDIEU, Pierre, .
BOUZET, Jean, n. .
CADIOT, Pierre, .
CALILA E DIMNA, n. .
CAMPRUBI, Michel, n.
CANTINEAU, J., .
CERVANTES, Miguel de, .

CERVONI, Jean, n. .
CHARAUDEAU, Patrick, n. .
CHERVEL, A., n. .
CHEVALIER, Jean-Claude (linguiste hispaniste), .
CHEVALIER, Jean-Claude, n. .
CODOL, Jean-Pierre, .
COROMINES, Joan, n. .
CORREAS, Gonzalo, n. .
CORREDOR MATHEOS, José, n. .
COSTE, Jean, .
DAMOURETTE, Jacques, n. .
DAUZAT, Albert,
DELBECQUE, Nicole,
DELMAS-RIGOUTSOS, Yannis, n. .
DELOOR, Sandrine, n. .
DELPORTE, Marie-France, n. .
DE MAURO, Tullio, .
DEMONTE, Violeta, n. .
DENIS, Delphine, n. .
DESPORTES, Ariane, n. .
DÍAZ DE GAMES, Gutierre, n. .
DIETRICH, Wolf, .
DORTIER, Jean-François, n. .
DUBOIS, Jean, n. .
ERNOUT, Alfred, .
FABRE, Gilbert, n. .
FALK, Paul, n..
FERNÁNDEZ RAMÍREZ, Salvador, .
FLAMENT, Claude, .
FÓNAGY, Yvan, .
FORTINEAU, Chrystelle, .
FREUD, Sigmund, .
FUCH, Catherine, n. .
GAATONE, David, n. .

GAFFIOT, Félix, n. .
GALA, Antonio, n. .
GALLARDO SABORIDO, Emilio José, n. .
GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, n. .
GARCÍA-PAGE SÁNCHEZ, Mario, n. .
GENETTE, Gérard, n. .
GIACOMO, Mathée, .
GILI GAYA, Samuel, .
GIRÓN ALCONCHEL, José Luis, n. .
GOOSSE, André, .
GRACIA BARRÓN, Justino, .
GRANDGENT, Charles Hall, n. .
GREVISSE, Maurice, n. .
GROSS, M., n. .
GUESPIN, Louis, .
GUILLAUME, Gustave, .
GUIRAUD, Pierre, n. .
HAGÈGE, Claude, .
HARE, Cecilia, n. .
HASSELROTH, Bengt,
HATHOUT, Nabil, n..
HEISENBERG, Werner, .
HERSKOVITS, Annette, n. .
HERRERA CASO, Consuelo, .
HOPPER, Paul J, .
JIMENEZ, Maria,
JAKOBSON, Roman, .
KANY, Charles E. .
KLEIBER, Georges, .
KRIPKE, Saul, n. .
LACA, Brenda, .
LAGARDE, Christian, n. .
LAMIQUIZ, Vidal, n. .
LAPESA, Rafael, n. .

LARRIVÉE, Pierre, n. .
LARTHOMAS, Pierre, n. .
LAUNAY, Michel, .
LAZARILLO DE TORMES, n. .
LE GOFFIC, Pierre, n. .
LE TALLEC-LLORET, Gabrielle, n. .
LENZ, Rodolfo, .
LOCQUIN, Marcel, n. .
LOPE BLANCH, Juan Miguel, n. .
LOPE DE VEGA Y CARPIO, Félix, .
LOWE, Ronald, n. .
LUISA LÓPEZ, María, n. .
LUQUET, Gilles, .
MACCHI, Yves, .
MALKIEL, Yakov,
MC KISSACK BEALE, Linda, n..
MANTCHEV, Krasimir, n..
MARÍA DE LERA, Ángel, n. .
MARSÉ, Juan, n. .
MARTINET, André, n. .
MEILLET, Antoine, .
METZ-LUTZ, Marie-Noëlle, n. .
MICHARD, Claire, n. .
MÍO CID, n. .
MOIGNET, Gérard, .
MOLHO, Maurice,
MOLIÈRE, Jean-Baptiste Poquelin dit, n. .
MOLINER, María, .
MONNERET, Philippe, n. .
MONTESQUIEU, Charles de Secondat, dit, n. .
MULLER, Claude, .
NASSIKAS, Kostas, n. .
NOBILE, Luca, n. .
PALMA, Ricardo, .

PASCHNEK, Gabriele, n. .
PASCUAL, José Antonio, n. .
PATTEE, J., n. 27, p. 17.
PELLAT, Jean-Christophe, n. .
PENSADO, Carmen, n. .
PÉREZ GALDÓS, Benito, n. .
PEYTARD, Jean, n. .
PHILPS, Dennis, .
PICHON, Edouard, n. .
PIEL, Amélie-Anne, .
PINCHON, Jacqueline, n. .
PLATON, .
PLENAT, Marc, .
POINCARÉ, Henri, n..
POTTIER, Bernard, n. .
PRAK-DERRINGTON, Emmanuelle, n. .
QUIJOTE (don), .
REDONDO, Augustin, .
RESANO, Antoine, n. .
REY, Alain, n. .
RIEGEL, Martin, n. .
RIOUL, René, n. .
ROEGUEST, Eugeen, n. .
ROSSI, Caroline, .
ROSSI, Mario, n. .
ROWLETT, Paul, .
RUWET, Nicolas, n. .
SAFFI, Sophie, n. .
SALAZAR, Béatrice, .
SALOMON, Pierre, n. .
SALOMONSKI, Eva, n. .
SÁNCHEZ ALBORNOZ, Claudio, n. .
SANCIER-CHATEAU, Anne, n. .
SAUSSOL, José María, .

SAUSSURE, Ferdinand de, n. .
SCHMIDELY, Jack, n. .
SKODA, Françoise, n. .
SPITZER, Leo, n..
TALBI, Rania, n..
TANGUY, Ludovic, n..
THOMAS, François, n..
THOMPSON, Sandra, 57 ; n. .
TOURATIER, Christian, n..
TOUSSAINT, Maurice, .
TOUZET, Claude, n..
TRAUGOTT, Elizabeth Closs, .
TREMBLAY, R., n. .
TROUBETZKOY, Nikolaï Sergueïevitch, .
VALIN, Roch, n. .
VIGNAUX, Georges, n. .
WAGNER, Robert-Léon, n. .
WEBER, Élodie, n. .
WAUGH, Linda, .
WAUQUIER-GRAVELINES, Sophie, .
YEPES, Diego de, .
ZIFAR (*Libro del caballero Zifar*), .
ZOLA, Emile,.

Table des matières

Introduction.....p. 6

I) Le morphème grammatical [a] de l'espagnol en tant que relateur et formant constitutif..p. 12

1.1. Du modèle géométrique traditionnel de [a] à l'encodage [dissociation], [éloignement].....p. 13

1.2. Approche en « champs référentiels ».....p. 16

1.2.1. Domaine spatial.....p. 18

1.2.2. Domaine temporel.....p. 26

- la construction « al + infinitif ».....p. 28

- Analyse morpho-syntaxique, articulatoire et cognématique du tour « al + infinitif ».....p. 30

- « al + infinitif » : une valeur temporelle de simultanéité ?.....p. 31

1.2.3. Domaine notionnel.....p. 36

- le passage d'un état à un autre et le mouvement au figuré.....p. 37

- la caractérisation du nom et les compléments circonstanciels.....p. 40

- « !A comer! », l'expression de l'injonction /« a + infinitif » et l'expression de la condition.....p. 42

1.3. Le formant préfixal a-.....p. 45

- le a⁻¹ d'origine latine (du lat. *ad-*).....p. 46

- le a⁻² d'origine grecque (du gr. ᾤ, priv.).....p. 48

- le a- préfixal vs encodage [dissociation], [éloignement].....p. 49

Conclusion.....p. 52

II) Le morphème grammatical [a] dans la syntaxe de l'objet.....	p. 54
2.1. Etat de la question.....	p. 57
2.1.1. Aux origines de la notion de « transitivité ».....	p. 57
2.1.2. Les différentes théories.....	p. 58
Conclusion : l'autonomie de l'objet signalée par [a].....	p. 65
2.2. La langue espagnole : une double syntaxe de l'objet.....	p. 69
2.2.1. Approche normative.....	p. 69
2.2.2. Approche chrono-syntaxique de la dissociation ou non-dissociation de la relation [opération – site] : deux conceptualisations différentes de la relation « verbe-objet ».....	p. 72
2.3. a : une valeur dissociative et distinctive dans la syntaxe de l'objet.....	p. 79
2.3.1. Le rôle fonctionnel de [a] dans la dissociation syntaxique verbe – objet : l'autonomie en question.....	p. 79
2.3.2. [a] : un opérateur de révocation.....	p. 81
Conclusion.....	p. 83

III) Le (sub)morphème en [a] au sein du fonctionnement du genre, de l’adverbe, de la deixis et du verbe.....	p. 86
3.1. Le morphème en [a] au sein du fonctionnement générique.....	p. 88
3.1.1. Les propriétés de [a] dans le marquage différentiel au niveau dimensionnel (le -a dimensionnel).....	p. 88
3.1.2. Le morphème en [a] et le « femenino de indeterminación ».....	p. 94
- Problématique.....	p. 94
- Etat des lieux critique et analyse.....	p. 96
3.2. Le submorphème en [a] au sein du fonctionnement adverbial et de la deixis.....	p.105
3.2.1. Le submorphème en [a] comme morphème adverbial.....	p. 105
3.2.2 Le submorphème en [a] comme cognème de [mise à distance] dans le système des déictiques.....	p. 110
- l’analyse d’Amélie Piel, <i>Les déictiques déclinables et indéclinables de l’espagnol médiéval : étude synchronique</i> (2004).....	p. 114
- le cas d’emploi de l’espagnol latino-américain.....	p. 118
3.3. Le submorphème en [a] au sein du sous-système verbal.....	p. 121
3.3.1. Les analyses de Gilles Luquet.....	p. 121
3.3.2. Approche cognématique de l’opposition sémantique <i>ser / estar</i> : exemple d’application.....	p. 122
Conclusion ouverte : questionnement et prolongement roman.....	p. 127

Conclusion générale.....p. 137

Bibliographie.....p. 151

Index des noms propres cités.....p. 172